

SONORISATION

mi



musique industrie

**une solution définitive
à tous vos problèmes d'amplification**

LISTE DE NOS REVENEURS ET DOCUMENTATION SUR DEMANDE

MUSIQUE INDUSTRIE PRODUCTION, 31-33, RUE DE LAGNY, 94-VINCENNES - TÉL.: 808.89.86

N° 56 SEPTEMBRE 71 3,50 F

MENSUEL

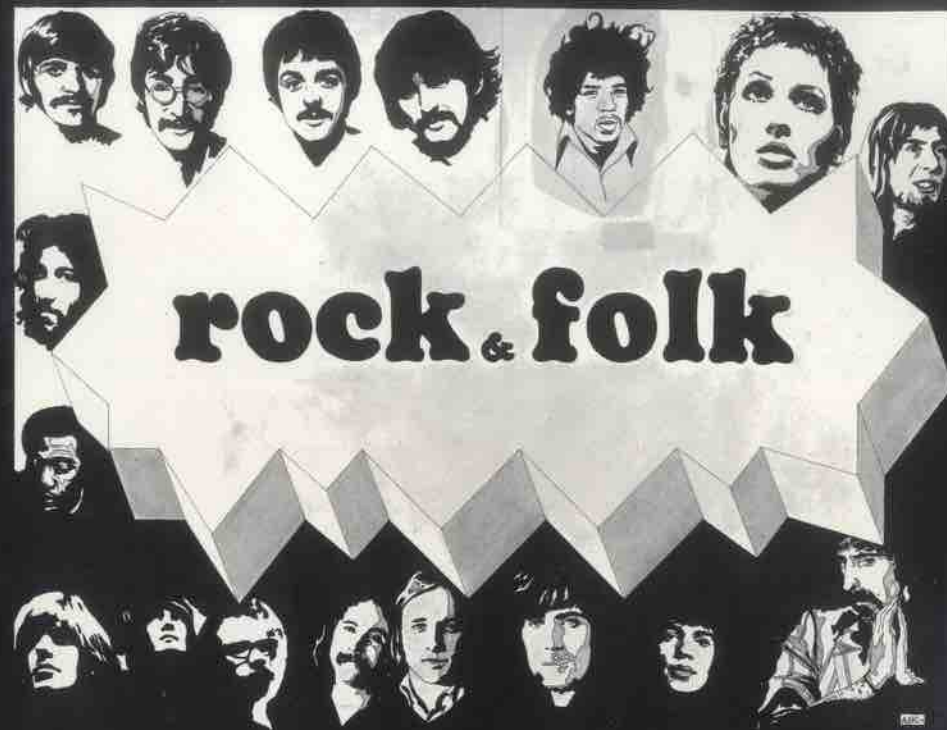
rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON

LED ZEPPELIN A MONTREUX



OFFRE SPÉCIALE



PROFITEZ DU MAINTIEN DE L'ANCIEN TARIF D'ABONNEMENT

Pour 30 F. (40 F. pour l'Étranger), vous recevrez votre Rock & Folk pendant un an et six numéros anciens que nous vous conseillons de choisir grâce à l'index des articles parus depuis le n° 1 publié dans le n° 36 de janvier 1970 et de l'index publié dans le n° 48 de janvier 1971.

Bulletin d'abonnement page 87.

FRANCE

Le James Gang était à la Taverne de l'Olympia pour enregistrer un Pop 2. Les Variations étaient en Espagne, cet été. Itinéraire de « Gimme Shelter », le film à ne pas manquer : Vars, le 2/9; Trouville, le 3; St-Palais/Mer le 10, Biarritz, le 17; Sables-d'Olonne, le 18. Aux dernières nouvelles, le festival de Seloncourt aura bien lieu les 18 et 19 septembre, en salle (il est prudent de louer ses places à l'avance : 15 F la journée, 25 les deux : J.-C. Pognant, 42, rue d'Audincourt, 25-Seloncourt, tél.: (81) 91.67.49, et même, C.C.P. Dijon, 233.631). Programme intéressant, avec Incrédules, Utahs, Introversion, Ange (pour la France); Arkham, Laggar Blues Machine et Jenghiz Khan (Belgique); Hiroshima (Hollande); Stray, Jackson Heights, Groundhogs, Curved Air, Genesis, Pretty Things (Angleterre); il y a d'autre part un concours ouvert à vingt groupes semi-professionnels et doté de 1 000 F de prix. Have a Big Ball. Barclay distribue dorénavant les disques du catalogue américain MCA, et c'est RCA qui distribue en Angleterre les disques Barclay, dont les premières sorties Outre-Manche sont « Blues Memphis Suite », de Memphis Slim et « Roads of Tomorrow » de Rex Foster; RCA distribue en import les disques de Joel Daydé et de Zoo. Barclay annonce également qu'il assurera la distribution des disques Kama Sutra, avec, notamment, le dernier Captain Beefheart, et le « Tarkio Road » de Brewer & Shipley. Programme du Gibus Club (18, rue du Fg-du-Temple, Paris-11^e, tél.: 700.78.88); du 3 au 8/9: Présence; du 9 au 11: Ann In The Moon; du 13 au 15: Triode; le 16: Gala Martin Circus; le 17: Fleetwood Mac; le 18: Triode; du 20 au 22: « animations »; le 23: Tribu; le 24: Pretty Things; du 27 au 29: Aéroplane; le 30: Cœur Magique; le 1^{er}/10: Juicy Lucy & Steamhammer; le 2: Aéroplane. Le Gibus est jumelé avec le club Piblokto à Dourges (62), d'une part, et avec l'Olympia, d'autre part; voici le programme du Piblokto: ouverture le 18/9 avec Fleetwood Mac et Benjamin Justice; le 19: Zoo; le 25: Pretty Things; le 26: Tribu; le 2/10: Juicy Lucy & Steamhammer; le 3: Cœur Magique. Pour tout renseignement, s'adresser à Francis Clarel, au Gibus Club. Ray Charles & les Raelets seront à Paris les 1^{er}, 2 et 3/10, à la salle Pleyel, pour cinq concerts présentés par Frank Ténor et Daniel Filipacchi, sous le patronage d'Europe 1, avant Richie Havens, qui se produira au même endroit et dans les mêmes conditions le 8/10. Le groupe « Horde Catalytique pour la Fin », dont le LP sort prochainement sous le label Futura (Son 02), sera interviewé sur France Culture (93, 5 MHz) le 9/9 à partir de 14 h. 15 par un professeur de musico-ethnologie, M. Claude Laloum. Le Pop Fan's Club (19, boul. du 14-Juillet, 10-Troyes), nous communique les noms des groupes qui représenteront leur département lors de la finale de l'Opération Pop Promotion Province qui aura lieu à Paris: Absinthe (33), Hypothèse (10), Evasion (11), Conclusion (31), Spectre (68), Uthas (25), Ève (banlieue Paris.), Undead (89), Royal Dickens Incarnation (25). Absinthe remporte les deux journées d'enregistrement offertes par Michel Magne. « Big Beat », « Publication de la Fédé-

ration des Amateurs de Rock'n'Roll & de Country & Western », vient de paraître; c'est le 5^e numéro et il est en vente via J. Vaizan, 11, cours A.-Montgolfier, 42-St-Chamond. Triangle a fait une tournée post-choléra de dix jours en Espagne, et fonde son agence, en collaboration avec Jacques Améziane; le prochain LP sera enregistré en septembre et en octobre, et devrait sortir en novembre. 2 500 personnes au Canet-Plage, soit bien davantage de monde que lorsque les vedettes traditionnelles s'y produisirent; encourageant de voir que cette affiche (Colosséum (?), Martin Circus, Total Issue, Zoo, Triangle et Colin Scot) attire une foule plus considérable que pour ... ou ... Le prix des places est moins élevé, et chaque groupe réussit à gagner sa vie convenablement, ce qui permet de penser que cette formule sera approfondie. Failli oublier programme Olympia: Fleetwood Mac & Zoo, lundi 20/9; Pretty Things & Tribu, lundi 27; Juicy Lucy, Steamhammer & Cœur Magique, lundi 4/10. Et, à la Fête de l'Humanité, les 11 et 12 septembre à la Courneuve, avec Magma, Gong, Voyage, Soft Machine. Creedence Clearwater Revival en principe le 14 septembre à la salle Pleyel de Paris. Joan Baez le 13 à l'Olympia. Eric Burdon et Jimmy Witherspoon courant septembre à Paris.

ANGLETERRE

On attendait Jack Bruce, Jon Hiseman ou Mitch Mitchell et Larry Coryell au Ronnie Scott Club, à Londres; « Harmony Row », le dernier disque de Bruce vient de sortir. Il paraît que c'est Mitch Mitchell qui possède les guitares de Jimi Hendrix. Dave Bell a remplacé le guitariste Robin Trower au sein de Procol Harum qui s'est adjoint un bassiste, Alan Cartwright (ex-Every Which Way); Cris Copping, qui doublait, à la basse et à l'orgue, se concentre maintenant sur ce dernier instrument... et « Broken Barricades » marche très très bien partout. Deep Purple commence une tournée de douze jours en septembre, pour promouvoir son nouvel album, « Fireballs ». On ne parle plus d'une association Baker-Mason, mais d'une autre, composée de Baker et d'un groupe nigérian de treize musiciens avec lequel il devait partir en tournée, voulant « introduire la vraie musique africaine en Angleterre ». Ike & Tina Turner annoncés pour novembre. Every Which Way n'existe plus; son leader, Brian Davidson, ex-batteur des Nice a laissé entendre que si le groupe n'avait pas obtenu davantage d'engagements, c'était parce que le groupe jouait de la trop bonne musique. Le James Gang était en Angleterre récemment, pour quelques concerts. Le prochain LP de Lennon sera enregistré en quadraphonie; son titre: « Imagine », et il est prévu pour septembre. G. Harrison; Nicky Hopkins, Klaus Voorman, Alan White, Jim Keltner, King Curtis et Bobby Keyes ont participé aux sessions. « Fly », le nouveau Yoko Ono est prêt, lui aussi, paraît-il encore plus délirant que le précédent; les Lennon étaient filmés lors de ces séances, en vue d'un film qui leur sera consacré. Gros succès pour le pianiste Herbie Hancock. Boz Scaggs était lui aussi en Angleterre, pour enregistrer;

télégrammes

il n'a donné qu'un seul concert. Le disque de Nils Logfren (cf. Crazy Horse), vient de sortir. Critiques déliantes à l'occasion des concerts donnés par King Crimson. Ten Years After part en tournée, ce qui ne lui était pas arrivé depuis un an et demi dans ce pays; « A space in a time », le nouveau LP du groupe sort incessamment, de même que « Fragile », le dernier Yes. Le disque d'Howlin Wolf sort sous le label Rolling Stones Records. John Mayall a formé un nouveau groupe, un trio, composé de Larry Taylor (basse), Jerry Mc Ghee (guitare), et lui-même; « Memories » est prévu pour octobre. Le Third Ear Band et Paul Buckmaster enregistrent ensemble la musique de « Macbeth », le film contesté de Roman Polanski. Véritable émeute dans la presse anglaise qui a réagi en faveur d'OZ lorsque ce célèbre magazine underground a été interdit pour pornographie, à la suite d'un numéro entièrement conçu par des lycéens. On aura le temps d'en reparler, mais autant vous prévenir: on parle d'un festival pour l'été 72, à Basingstoke (Hampshire), avec des tas de gens très biens. Chapman, Whitney, Palmer et Weider ont failli se tuer dans un accident de la route; ils en sont quittes avec des bleus partout. Mc Cartney, sa femme Linda, Dennis Laine; Dennis Seiwel (qui participa à l'enregistrement de « Ram ») ont formé un groupe qui travaille dur dans les studios d'Abbey Road. Sortie du premier LP du Velvet Underground & Nico, avec cette couverture sur laquelle est dessinée une banane que l'on peut éplucher, pour coïncider avec la venue du Velvet; également, sortie du « Chelsea Girl », de Nico; en France, Givaudan en a des quantités. Il y a un gars nommé Trevor Mitchell qui a joué de la batterie sans s'interrompre une seconde, du 21 au 27 juillet; bravo, ça, c'est intéressant... qui va sortir les 43 triple albums? Ringo, longuement interviewé par le Melody Maker « J'ai toujours pensé que j'étais le meilleur batteur, dans mon genre » et « Je n'aime pas les batteurs de jazz. On dirait une souris qui court partout, dans tous les sens ».

ÉTATS-UNIS

On prétend que le prochain Chicago sera un quadruple album. ELP a passé le mois d'août à tourner dans tous les pays. Longue conversation entre George Harrison et Tina Turner, peut-être à propos de « Sure Nuff », le disque que Ike & Tina viennent de terminer? Il paraît que Bukka White n'est pas mort. Les Soft Machine et Miles Davis auraient fait le boeuf, lors de concerts donnés ensemble; de beaux disques en perspective, sans doute, sauf si Miles maintient sa décision d'abandonner la musique; motif: l'état lui prend un peu trop de dollars. Jim Price, le trombonne des Stones (et de dizaines d'autres) commence un LP sous son propre nom (et non pas un « LP Solo »!!!). Columbia (CBS) sort le disque des New Riders of the Purple Sage. Disques d'or pour Black Sabbath, actuellement en tournée. Incroyable remontée du premier LP de Chicago dans les hit-parades. Moby (suite page 86)



CORRIAT - NENCIOU

le fantastique piano de Farfisa



G. BECKER
99, RUE DE PARIS
92-BOULOGNE
TÉL. 825.73.80
et 73.21

rock . folk

actualités



Le fameux numéro...

DAILY Mirror

BRITAIN'S BIGGEST DAILY SALE



Ingrid, the innocent victim of a gun battle

OZ: OBSCENE! BUT WHY THE FEROCIOUS SENTENCES?

MIRROR PAGE ONE COMMENT

YESTERDAY'S sentences on the editors of Oz will be hotly debated. And for a long time to come.

Many people will applaud the sentences. Would have them made stiffer. In their eyes, Oz has become a symbol of those aspects of a permissive society which they most detest.

The long-haired editors, they will feel, have been given a well-deserved lesson.

The School Kids issue of Oz was repellent. It was sex without

Continued on Page Two

WHY

make martyrs of these silly young men?

... et la réaction du Daily Mirror.

LA CONDAMNATION D'OZ

Un millier de garçons et filles brûlant en effigie un juge vénérable... La police attaquée par des manifestants et les dispersant violemment, à coup de bombes lacrymogènes... De grands titres à la une de tous les quotidiens, et l'indignation de tous les citoyens bien pensants... Et tout cela — qui l'eût cru ? — dans l'Angleterre du libéralisme et de la pop révolution non violente. Il a fallu, pour en arriver là, une condamnation à quinze mois de prison ferme pour Richard Neville, directeur d'OZ, et de douze et neuf mois pour ses deux collaborateurs, James Anderson et Felix Dennis; et que, dans leur prison, les accusés aient eu — horreur ! — les cheveux coupés court, tout

comme dans un commissariat de police parisien. Il semble bien que l'orgueilleuse façade d'un libéralisme généreux et sûr de sa force se lézarde, lorsque l'« establishment » d'une société bourgeoise se sent menacé dans son existence. Car c'est bien comme une menace, et un affront, qu'était ressentie la parution d'OZ, régulière (ou à peu près) malgré toutes les formes de répression déguisées qui, dès le début, s'exercèrent contre elle. Le premier numéro d'OZ, paru en 1967, succédait au premier OZ paru en Australie, et qui avait déjà valu à Richard Neville une condamnation aux travaux forcés. Mais, cette fois, c'était sous une forme bien différente, celle qui con-

venait à l'apparent bouleversement des mœurs survenu en Angleterre avec la nouvelle folie pop. Une mise en pages éclatée, « psychédélique », avec des surimpressions de photographies, de dessins, de textes, un jeu incessant avec la typographie, des textes serpentant à travers les pages, mais toujours avec une sorte de perfection plastique et presque de sophistication qui distingue OZ de n'importe quelle revue underground. Forme appropriée à une revue qui prétend être le reflet d'un bouillonnement d'idées nouvelles, le point de convergence d'expériences différentes, mais toutes orientées vers la recherche d'une nouvelle ma-

nière de vivre, vers le bouleversement des cadres d'une ancienne société. Dans un grand article qui suivit sa première arrestation, Richard Neville se défend de poursuivre aucun but révolutionnaire précis, et de vouloir faire autre chose d'OZ qu'un jeu intellectuel. Mais, pense-t-il, OZ n'a pas cessé de défendre toutes les revendications attachées à ce que l'on appelle la révolution culturelle anglo-saxonne, d'en reprendre et d'en illustrer tous les grands thèmes: la libération sexuelle, la liberté de se livrer à toutes les drogues, le rock'n'roll comme musique de la révolte; de plus, c'est « le seul magazine dans ce pays qui procède à une analyse réaliste et constructive de la

la moins chère des batteries de classe



MAX ROACH



NELSON
SERRA
di CASTRO



STU-MARTIN

JOLLY HOLLYWOOD MAJOR

Composition

- 1 grosse caisse avec porte cymbales et piques 22" x 14"
- 1 tom bass 16" x 16"
- 1 tom médium 13" x 9"
- 1 caisse claire 14" x 5 1/2"

Accessoires

- 1 pédale de grosse caisse Jolly
- 1 pédale Charleston
- 1 pied de caisse claire

Prix de l'ensemble complet

1590,00 F
1390,00 F

Même modèle 18" x 14"



Distribué en exclusivité par

Couesnon

31, rue du Maroc - PARIS 19^e - Tél. : 206.69.80

A partir du 1^{er} Octobre :

31, rue des Cailloux - 92-CLICHY - Tél. : 737.05.26

Pub. Diffusion Graphique

tension entre la communauté des freaks et drop out, et la gauche militante, et qui lutte pour développer une théorie à partir de cet antagonisme ». Quoi de plus éclectique et de plus volontairement confusio-niste que le contenu d'OZ? On y trouve côte à côte des recettes de cuisine macrobio-tiques, de gâteaux à base de haschich, et celles des cock-tails molotov à l'usage des anarchistes et des street fighter men; les nouvelles tentatives de vie en communauté, les témoignages d'un rousseauisme hippisant, ou d'un pacifisme naïf; la recherche d'une libé-ration sexuelle qui se veut totale, à travers une porno-graphie axée non plus seu-lement sur le corps féminin, mais qui joue avec les deux sexes; et toutes les luttes de libération, celles des étudiants, bien sûr, celle des femmes, celle des Noirs américains, mais même celle du peuple vietnamien, et surtout de cette nouvelle gauche américaine qui s'illustra au procès de Chicago, et dont OZ semble bien refléter toutes les ten-dances. C'est bien pourquoi, selon Richard Neville, la cen-sure exercée contre OZ est bien une censure politique. Dès 1967, OZ a subi un siège en règle de la part de la police: chantage auprès des imprimeurs, arrestation des vendeurs, perquisitions, saisies abusives, amendes, tout le cycle de la répression latente, inavouée. Si OZ jusque là constituait une provocation, elle n'était cependant pas assez mena-çante pour donner lieu à une répression ouverte.

Tout cela jusqu'au fameux numéro 28, le School Kids Issue, numéro consacré aux écoles secondaires (ce qui, pour nous correspond aux lycées et collèges), et entiè-rement réalisé par des garçons et des filles de quatorze à dix-huit ans. Si ce numéro pro-voqua immédiatement le scan-dale, c'est qu'il dénonçait bruta-lement l'hypocrisie de tout un système d'éducation, c'est qu'il révélait d'un seul coup, au grand jour, la vie secrète de tous les adolescents que tous les parents ont peur de regarder en face: il n'y a plus de petits anges innocents qui reçoivent avec confiance l'enseignement officiel, en attendant de per-pétuer et de retransmettre les principes qu'on leur inculque, mais les enfants d'une société répressive qui, cherchant à lui échapper, trouvent une précoce maturité à travers des expé-riences (sexe ou drogue). Ces expériences, relatées par des adolescents dont certains disent

haïr leurs parents, prendre cou-ramment de l'acide, avoir natu-rellement des rapports sexuels; qui, ce qui est bien pire, dé-voient l'hypocrisie des ensei-gnants et les atrocités qui se commettent quotidiennement dans les écoles; tout cela, dans une Angleterre pas si loin encore du puritanisme, était bien le seul excès qui ne pou-vait rester impuni. Ne venait-on pas, en jetant un jour cru sur la situation des écoles, de détruire toutes les illusions entretenues sur l'efficacité du système, et dénoncer le vice fondamental d'une société, qui se sentait ainsi attaquée dans sa permanence même?

Aujourd'hui, le verdict (rendu par un juge père de deux ado-lescentes, conservateur, et qui stigmatisa jadis les nouvelles mœurs et l'usage de la drogue) vient confirmer à quel point cette offense à la morale, parce que dénonçant l'hypocrisie, était intolérable. Et c'est bien à regret que la justice a du abandonner l'accusation de corruption de mineurs — puisque Richard Neville, James Anderson et Felix Dennis, n'étaient pour rien dans la composition des textes. Une attitude libérale ne saurait faire illusion: dès que l'on tente d'outre-passer ce qui peut être tenu pour un point limite, la répression, jusque-là détournée, n'hésite pas à s'avouer; la société n'hésite pas à frapper lorsqu'elle se sent dénoncée de manière trop directe. Et si les journaux anglais ont pu critiquer la sévérité du verdict, si l'oppo-sition parlementaire, elle aussi choquée dans ses principes moraux, a manifesté sa répro-bation (particulièrement devant la coupe de cheveux infligée aux accusés), c'est que cette rigueur venait démentir le libéralisme officiel de façade; c'est qu'une partie de l'opinion avait soudain très peur que ce verdict ne soit ressenti comme une provocation.

Inquiétude qui pourrait être justifiée: que des manifestants se rassemblent à l'appel lancé par un journal comme OZ, qu'ils en viennent volontai-rement à provoquer un affrontement avec la police; voilà bien de quoi inquiéter les lecteurs du « Daily Mirror ». Mais, fait plus important encore, et qui est significatif au plus haut point: la réaction du nouveau directeur d'OZ à l'issue du procès. David Widgery, membre de l'Internationale So-cialiste, a annoncé que le prochain numéro, paraissant le 16 septembre, serait « plus militant, plus politique, et beau-coup plus violent ». ajoutant:

DYLAN ÉTAIT LA!



D'une façon ou d'une autre, il faut que j'essaie de retrans-crire les sentiments/sensations que m'a inspiré ce concert dont je reviens à l'instant.

New York

George Harrison, Ringo Starr, Leon Russell, Eric Clapton, Billy Preston, Klaus Voorman, Jessie Davis, Carl Radle et Bobby Dylan! Vous en avez probablement entendu parler: le concert était à peine annoncé que tous les tickets étaient vendus (deux shows, un l'après midi et un autre le soir du 1^{er} août). Toute la recette était destinée au Fonds pour les réfugiés du Pakistan. Toute la première partie fut consacrée à Ravi Shankar, Ali Akbar Khan et au frère de Ravi. Je sais que je ne reverrai jamais un tel étalage de talents sur une scène dans ma vie; et à partir du moment où le concert débuta, il me fut impossible de dire un mot, de penser à autre chose. Mais, sans aucun doute, le moment le plus incroyable fut l'arrivée de Bob Dylan sur scène. On savait qu'il était supposé apparaître, on était même sûr qu'il allait venir, mais quand il est appar... Je n'ai pas peur d'employer le mot « idole » à son propos. C'était si réel que cela en devenait irréel. Lui, George, Ringo et Leon Russell commen-cèrent à jouer. Bob chanta « Mr Tambourine Man », « Just like a woman », « Blowin' in the wind », « The times they are a-changing », « It's a hard rain that's gonna fall ». Avec sa voix du début. Et il a aujourd'hui l'air d'avoir vingt ans. Il joua de la guitare et de l'harmonica et, dès qu'il

eût fini, disparut en faisant le signe de la paix. On avait un peu de mal à réaliser que ce que l'on venait de voir et d'entendre était vrai. George, Ringo, Eric, Leon et tous les autres (il y avait durant la première partie un grand or-chestre dirigé par Leon) furent magnifiques, mais Dylan était autre chose. Ils me rendent malade, tous ces gens qui le traitent de lâcheur simplement parce qu'il ne veut plus chanter en public, parce qu'il ne parti-cipe pas aux marches pour la paix, aux galas de bienfai-sance, etc. Il est venu ce soir parce qu'il voulait faire quelque chose pour une cause qu'il estime bonne, et il nous a donné à tous tellement de lui-même à travers sa musique pendant toutes ces années qu'il a largement payé son dû et que l'on devrait le laisser en paix. Ce fut un moment très émouvant que celui où il sortit de scène: tout le monde se leva (vingt mille personnes) et lui fit une ovation incroyable. A cause de la nature même du concert, le public fut magnifique, très uni, et il n'y eut aucun problème (sauf à l'extérieur, à cause de ceux qui ne purent entrer). Et je sais que je n'oublierai jamais ce moment, que je n'entendrai plus cela. Tous des superstars et aucun égocentrisme (ils n'auraient pas été là, sans cela). Aucun des musiciens ne fut payé et tous les droits de télévision et d'enregistrement allèrent au Fonds pour le Pakistan. De nouveau, nous avons découvert la raison d'être de la musique. — PAT MULLIGAN.



4th SELONCOURT POP FESTIVAL

SELONCOURT (près de Montbéliard-25) Salle Omnisports

Samedi 18 septembre de 15h à 1'aube
Eliminatoires du concours de formations.

UTAHS . ANGE . JENGHIZ KAN . CURVED AIR . STRAY . JACKSON HEIGHTS .

Dimanche 19 septembre de 15h à 1'aube
Finale du concours

INCREDULE . LAGER BLUES MACHINE . WAR HORSE . GROUNDHOGS .
PRETTY THINGS .

Special guest appearance : JACK BRUCE

Entrée 15 F en louant vos places dès aujourd'hui, économisez 5F
(25 F les 2 jours au lieu de 30 F)

NOM..... ADRESSE.....
Veuillez me faire parvenirplaces à 25 F (valable pour les
deux jours) Veuillez trouver ci-joint un chèque ou mandat lettre
de F libellé au nom de ROCK STORY CLUB.

Ce bon est à retourner, rempli avec votre versement à :
ROCK STORY CLUB 42, rue d'Audincourt - 25 - SELONCOURT .
(LIVRAISON PAR RETOUR)

« La sentence poussera l'Underground beaucoup plus loin vers la gauche ». Si cette affaire peut être le point de départ d'un glissement vers l'extrême-gauche des principales tendances, et de nouvelles formes d'action face à la répression, elle pourrait bien aussi cristalliser le mécontentement des lycéens et faire naître parmi eux un véritable militantisme. Ce que le Daily Mirror exprimait naïvement, en soulignant qu'en la personne du juge à longue per ruque, les adolescents se sentaient confrontés à un système de lois répressives. « Et pourquoi, pourraient-ils demander, ne devrait-on pas aussi tondre le juge? » Il est certain, en tous cas, qu'OZ parviendra à surmonter les difficultés financières nées du procès, grâce à ses nombreux appuis dans les milieux underground, qui lui permirent, le 6 mars dernier, d'organiser

à la Roundhouse, un gigantesque « OZ police Ball », avec des groupes qui jouaient gratuitement: Arthur Brown's Kingdom Come, Viv Stanhall's Seanhead Showband, Gene Vincent's, House shakers, Pink Fairies, Egg, Roy Harper, Third World War, etc.; grâce aussi au récent disque de l'Elastic Oz Band, co-produit par John Lennon, Yoko Ono et Phil Spector, chez Apple, sous le titre « God save us », et présenté en ces termes: « Chaque grand pays porte une blessure en son flanc, pour l'Angleterre, c'est OZ. OZ joue son existence dans un procès. John et Yoko ont écrit et contribué à produire ce disque — dont les bénéfices vont à OZ pour l'aider à payer les frais de justice. C'est l'underground britannique tout entier qui est en question, il a besoin de notre aide. Écoutez, s'il vous plaît, « God save OZ ». — MARJORIE ALESSANDRINI.

TRIP AU MAROC



UNE PALMERAIE
Nous avons une vieille 2 cv.

Il faisait beau. C'était la fête du 14 juillet. Les gens se promenaient en bras de chemises; l'air était plein de musiques et sentait la poudre de milliers de pétards. La nuit s'avancait doucement et chacun semblait insouciant du temps qui passait. Tandis, le lendemain, les derniers ivrognes oscillaient d'une porte cochère à l'autre. Et puis la vie reprit son cours. Enfin, ce qu'ils appellent la vie: le tohu-bohu mécanique, l'air empoisonné; la vitesse. Nous voulions quitter cela, ne pas le retrouver

ailleurs, ne plus le voir, nous en débarrasser complètement à l'intérieur de nous-mêmes. Nous avons une vieille 2 chevaux. Nous l'avons regardé longtemps comme pour lui demander si tout allait bien, si elle tiendrait le coup pour un long voyage. Elle a peut-être compris. Quatre nuits plus tard, nous roulions sur la route de Tanger. La traversée de l'Espagne ne s'était pas faite sans mal, mais la joie de conduire dans la campagne marocaine nous payait de bien des fatigues.

Nous étions heureux et, pour le partager, nous avons pris le premier stoppeur que nous avons rencontré. Dans la nuit, on le remarquait à peine. Seuls, les phares éclairant brusquement ses cheveux blonds nous permirent de l'apercevoir. Il arriva vers nous en courant, étonné, sans doute, d'être ainsi pris en charge par des touristes français. Il allait à Tanger, notre première étape. En cours de route, le contact s'établissait: il parlait sans arrêt, de la situation au Maroc, de sa ville natale, de sa famille, de mille autres choses auxquelles nous ne comprenions rien, tant son accent était difficile. Il finit tout de même par apprendre que nous venions d'arriver et désirions passer la nuit dans un endroit calme et bon marché.

C'est pourquoi, sitôt arrivés, il nous fit les honneurs de la Medina. Je me souvenais encore très bien de certains détails remarqués lors de ma première venue dans cette ville, 19 ans plus tôt: les écoliers qui récitaient tous ensemble les versets du Coran, des voitures à bras dévalant les rues en pente, la foule active qui grouillait partout. Elle était encore là, ce soir, encomrant les ruelles et les petites places, discutant à voix haute profitant, de la fraîcheur pour rendre à la vie ces endroits habituellement écrasés de soleil et de lumière.

Notre progression était lente, et nous pouvions admirer toutes les choses autour de nous, les grilles ouvragées aux fenêtres, les carreaux de faïence dans les patios, les minuscules échopes, pleines d'affiches publicitaires ou coraniques. Chaque détour du chemin révélait un nouveau sujet d'émerveillement et c'est flottant dans l'extase que nous nous sommes retrouvés dans une petite pension de famille pas chère, tout près d'une place où quelques dizaines de hippies sirotaient leur thé à la menthe à la terrasse des cafés. C'était d'ailleurs leur point de rendez-vous, le « Tingis », le « Central ». Ils avaient même à leur disposition une boutique de hamburgers très justement décorée d'un charlot.

Nous ne tenions pas à nous écouler dans ce genre d'endroits et trouvions les petits cafés arabes et leurs brochettes infiniment plus accueillants. L'un d'eux nous offrit ses délices, et c'est sans surprise qu'à la fin du repas nous avons vu notre voisin de table nous tendre sa pipe de kif. A vrai dire tout le monde fumait un peu partout. Cela faisait partie

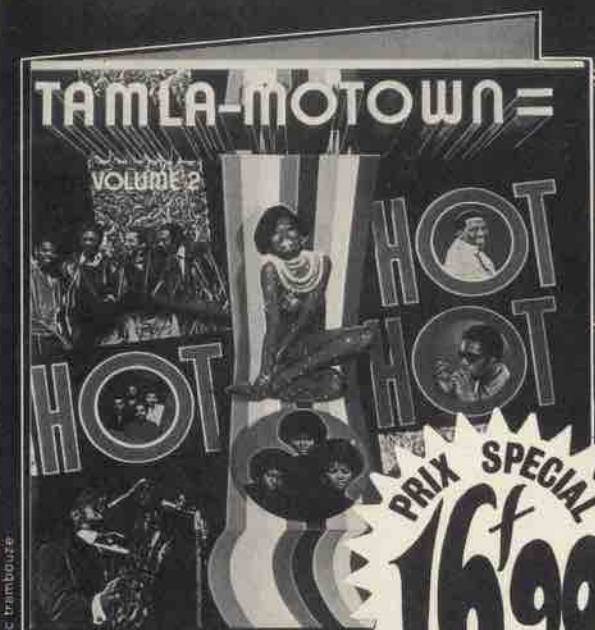
de l'atmosphère de cette ville pleine de voleurs, de flâneurs et d'écrivains beat américains. Le lendemain, après la traditionnelle visite des souks, notre guide nous emmena dans des lieux que jamais, seuls, nous n'aurions découverts. Tant il était difficile de s'arracher aux mille couleurs, aux mille parfums du caravansérail à touristes d'où émergeaient des bras qui attrapaient tout ce qui passait à leur portée. A nous donc, et à nous seuls étrangers blancs paumés dans ce maélstrom de vibrations, les odeurs, la lumière et les cris d'un grand marché oriental. Au milieu des fruits et des objets de toutes sortes, une foule immense se bousculait; les femmes voilées dans leur djellaba aux couleurs ternes discutaient âprement les prix. Des hommes sortaient prestement leur petite pipe de kif, en aspiraient tout le contenu d'une seule et grande bouffée, puis reprenaient le cours de leurs activités. Des gosses couraient partout, crâne rasé, sourire éclatant, essayant de chaperder quelques fruits, en gueulés par les fatmas, s'accrochant aux basques des touristes, pour repartir plus loin à la recherche d'une pièce à perdre dans un jeu quelconque. Des ânes portaient des charges phénoménales; des marchands offraient à boire pour quelques centimes une eau fraîche sortie d'une outre en peau de chèvre, et insistaient pour qu'on les photographie dans cet exercice, moyennant une belle pièce. Complètement perdus au milieu de tout cela, quelques touristes se demandaient encore que voir, où aller, tournaient en rond un moment, égarés, puis se rabattaient sur les souks où les appelaient à grands cris, les marchands de chemises, de cuivres, de ceintures, de toute cette bimboloterie qu'on trouve aux puces, servie avec moins d'humour et beaucoup plus cher.

Petit à petit, nous commençons à comprendre que Tanger n'était qu'un gros mythe, un piège à touristes, à hippies flâneurs, et qu'il s'y jouait une certaine comédie à leur intention. Le Maroc, ce devait être autre chose. Aussi, après avoir faussé compagnie à notre guide, nous nous sommes retrouvés sur la route du Sud. En quelques jours, nous avons atteint une ville tranquille, de quoi attendre d'avoir récupéré quelque énergie pour affronter notre deuxième grande étape: Marrakech... (à suivre). — ALAIN DISTER.

GRAND CONCOURS

COMPAGNIE AERIEENNE FRANÇAISE **UTA**
PATHE MARCONI

TAMLA IS HOT HOT HOT



PRIX SPECIAL
16.90

TAMLA MOTOWN IS HOT, HOT, HOT
Album 33 tours
C 048-91457

Cassette
C 234-91457
Cartouche stéréo 8
C 344-91457
avec
THE TEMPTATIONS
DIANA ROSS
THE SUPREMES
JACKSON FIVE
MARVIN GAYE
EDWIN STARR
THE FOUR TOPS
SMOKEY
ROBINSON
STEVIE WONDER
THE SPINNERS
JR. WALKER &
THE ALL STARS
THE ORIGINALS

**RENSEIGNEZ
VOUS
CHEZ VOTRE
DISQUAIRE !!!!**



THE JACKSON 5
Disque 33 tours : C 062-92403
Cassette : C 244-92403
Cartouche Stéréo 8 : C 346-92403



**THE SUPREMES
& THE FOUR TOPS**
Disque 33 tours : C 062-91930
Cassette : C 244-91930
Cartouche Stéréo 8 : C 346-91930



DIANA ROSS
Disque 33 tours : C 062-91576
Cassette : C 244-91576
Cartouche Stéréo 8 : C 346-91576



THE TEMPTATIONS
Disque 33 tours : C 062-91332
Cassette : C 244-91332
Cartouche Stéréo 8 : C 346-91332



EDWIN STARR
Disque 33 tours : C 062-92376
Cassette : C 244-92376
Cartouche Stéréo 8 : C 346-92376



STEVIE WONDER
Disque 33 tours : C 062-92429
Cassette : C 244-92429
Cartouche Stéréo 8 : C 346-92429

1er PRIX **1 SAFARI-PHOTO en AFRIQUE**
POUR 2 PERSONNES
Voyage en Jet Super DC 8 • COMPAGNIE AERIEENNE FRANÇAISE **UTA**

2e PRIX **UNE MOTO CB 125 S HONDA**
OU
UNE GARDE-ROBE COMPLETE SIGNEE

3e PRIX **100 DISQUES** **33 tours 30 cm**
PATHE MARCONI

et 200 autres prix !!!

1 BULLETIN CONCOURS
dans chaque disque 33t., Cassette et Cartouche Stéréo 8
TAMLA IS HOT HOT HOT
et, dans chacun
des SIX disques 33 tours, Cassettes et Cartouches Stéréo 8
"NOUVEAUTES" CI-DESSOUS

NAISSANCE D'UN MUSICIEN



VANGELIS
L'apocalypse n'est pas pour demain.

Ce que je n'ai jamais réussi à savoir, c'est la fonction exacte de ce mot, Vangelis. Prénom ou nom? Peu importe, tout le monde l'appelle Vangelis et c'est très bien ainsi. Et vous, après avoir lu son nom et vu sa photo, vous vous dites que les Aphrodite's Child n'ont pas leur place dans Rock & Folk, et vous avez sans doute raison. C'est pourquoi il ne s'agit pas ici d'eux mais de lui, qui fut eux et qui est maintenant Vangelis, tout seul, un grand musicien comme on ne manquera pas de s'en apercevoir très bientôt. Il est sorti, après quelques années financièrement merveilleuses mais artistiquement frustrantes, de cette cage dorée dont il le reconnaît, il avait dressé lui-même les barreaux. Il est difficile de refuser la gloire et l'or quand on a vingt ans et que la réussite s'offre immédiatement. Il est aussi difficile, quand on a goûté

à ces fruits trop doux, de leur tourner le dos. Vangelis l'a fait, enfin, parce qu'il est musicien avant tout et parce que, finalement, il préfère composer et jouer de la musique selon son cœur plutôt que de s'attacher à satisfaire les goûts du public le plus vaste. Les Aphrodite's Child sont morts dans la confusion (ce que l'on a pu en voir ces derniers temps n'était qu'un ersatz médiocre et peu honnête), et Vangelis renaît. Il ne lui reste plus qu'à reprendre confiance en lui-même. Solution facile et geste d'une élégance hypocrite, penseront certains: on amasse le maximum et puis on décide soudain de changer de route et de renier le passé. Ceux-là ne connaissent pas Vangelis, colosse fragile et tendre comme un enfant, ne savent pas ce que furent les derniers mois des Aphrodite's Child, ne conçoivent pas son bonheur d'être

libre. Tout cela sera expliqué dans les disques qui arrivent et n'ont plus rien à voir avec le passé. Evolution déjà perceptible dans ce double-album intitulé « L'Apocalypse selon Saint-Jean », qui contient des moments musicaux de pure beauté et d'une richesse rare. Œuvre ambitieuse et réussie qui montre que les Aphrodite's Child pouvaient être autre chose que des machines à tubes (mais les autres membres du groupe n'aiment pas, justement, ce disque, cette œuvre qui leur fut en quelque sorte imposée par Vangelis) et qui reste enfermée dans les tiroirs de la maison Philips parce que Monsieur Philips (oui, il existe) s'est choqué en entendant le passage au cours duquel Irene Pappas halète et gémit un incroyable hymne à l'amour. On n'a pas apprécié au pays des tulipes; pensez, si Juliana entendait ça... Bref, l'Apoca-

lypse n'est pas pour demain et c'est dommage. Vangelis n'a pas perdu son temps à pleurer sur l'œuvre maudite (mais il a tout de même refusé de l'amputer du passage « choquant » et s'est interrogé une minute sur la moralité/mentalité de ceux qui décident en ce bas monde) et a réalisé, avec l'aide de Giorgio Gomelsky, quelques bandes assez extraordinaires et qui reflètent assez bien ce qu'est vraiment le musicien Vangelis et ce qu'elle possède d'originalité vraie. Mélange étonnant et profondément harmonieux d'influences orientales (la musique byzantine), très riches, colorées, majestueuses, de la puissance du rock et de la liberté d'expression du jazz. Voilà qui en surprendra plus d'un, et qui obligera à réviser pas mal d'opinions trop bien arrêtées. Un grand musicien est né. — PHILIPPE PARINGAUX.

FÊTE SAUVAGE A PALAVAS

« La Révolution c'est la vie! Fête sauvage internationale à Montpellier du 3 au 5 août, et après, ensemble... ». Ces quelques mots dans le quinzomadaire « Tout », repris et amplifiés par le canal underground fonctionnant à plein auprès de ceux qui étaient pris d'une irrésistible envie de déborder les cadres ou trop étroits (Bugey), ou viciés (Auvers-sur-Oise) ont provoqués l'arrivée massive des nomades de l'été, venus d'Avignon, mais aussi de l'étranger, du côté de Palavas-les-Flots. Ce devait être une fête, suivie de la construction d'un village de vacances, « sauvagement » conçus et réalisés par les participants. A la base de cette initiative, Le Front de Libération des Jeunes, organisation qui cristallise à travers son vocabulaire, ses actions, toutes les réactions de défense ou de rage refoulées dans la plus grande partie de la jeunesse en marge. Avec des moyens d'actions qui peuvent tour à tour être naïfs, utopiques, violents ou suicidaires; mais qui témoignent d'un besoin de libération, réprimé par l'éducation ou, directement, dans la vie quotidienne, la rue, etc... Cette fête put avoir lieu à Maguelone, dans la nuit du 3 au

4 août, sur la plage. Certes elle ne devait durer qu'une seule nuit. Au matin selon le scénario devenu classique la police fit évacuer le camp, et provoqua l'éparpillement. La répression appelant la révolte, tout devait se terminer dans les affrontements, la chasse aux jeunes dans les rues et les campings, et les inévitables inculpations. Dans la société bourgeoise capitaliste fondée sur le respect sacré de la propriété, prendre possession d'un morceau de plage, s'y installer, est bien sûr ressentie comme un affront intolérable à l'ordre établi. Vouloir y créer un village sauvage, c'était pour le FLJ nourrir une utopie, celle du grand rêve communautaire mais aussi proposer une action qu'il voulait enthousiasmante et constructive. « Ce qu'il faut maintenant c'est le faire (...). Et tout de suite, que faire: moins causer de nos désirs, les réaliser » (« Tout » n° 16, appel du FLJ). Le vocabulaire, le recours à une terminologie du style « Frères et sœurs » est une référence implicite au Black Panther Party et surtout au White Panther Party de John Sinclair. Souvenez-vous du premier album du MC5, musique sauvage et violente,

MARSHALL

RIEN AU DESSUS

3 CORPS SOLISTE 100 W 8978 F

BASSE 100 W 8978 F

2 CORPS ROLA CELESTION

150 W 6870 F

nouveau !!

Oui, et il y a 2
nouveaux modèles à
chambre de compression

Ils sont
DEMENTIELS!!

mais c'est un
MARSHALL

mais où peut-on
le trouver?

chez GAFFAREL MUSIQUE
3, rue Guy Moquet, 13
MARSEILLES-1^{er}

oh! qu'est-ce
que c'est?

IL n'y a vraiment rien
au-dessus

les mêmes
qu' HENDRIX

VOUS POUVEZ L'ESSAYER CHEZ LES MEILLEURS REVENDEURS D'INSTRUMENTS

Documentation sur demande

GAFFAREL MUSIQUE

DISTRIBUTEUR NATIONAL

3, rue Guy Mocquet, 13 Marseille 1^{er} Téléphone: (16.91) 48.34.24

18 bis, rue de Bruxelles, 75 - PARIS-9^e - Téléphone: 874.40.03



LE RENDEZ-VOUS DANS « TOUT »
Guerilla du plaisir.

invocation et appel au soulèvement des « Brothers and sisters ». L'appel de « Tout » était accompagné d'une série de conseils ou de règles à suivre pour ceux qui devaient venir, teintés d'anarchisme et de rousseauisme naïf. Les quelques centaines de fraks se retrouvèrent donc sur le littoral pour une nuit de folie et de joie, hors des contraintes dans les moments privilégiés d'une fête: moutons à la broche, musique pop, avec la présence de la mer, et son appel à la plénitude. Une explosion libératrice qui correspond à un besoin de fraternité sauvage, où une démarcation est tracée entre le monde bourgeois, ses pères, et une jeunesse frustrée qui refuse violemment l'aliénation qu'on lui impose.

Il ne s'agit pas de porter de jugements moraux en vertu d'un code trop bien établi, conçu par la société bourgeoise pour sa défense. Mais l'on peut affirmer que ce type d'action n'existe qu'en lui-même, pour lui-même, pour la jouissance de l'instant: moment repris à la grisaille quotidienne pour un défoulement collectif; l'investissement dans une libération lointaine et incertaine ne répondant plus à une soif de vivre dans l'immédiat. La seule ressource c'est ce style d'opération de guerilla du plaisir,

ces fêtes sauvages. Des fêtes qui n'en conservent pas moins dans leurs lendemains des arrière-goûts de tristesse, puisque la répression s'abat toujours, aveugle, lugubre, et transporte les participants aux portes des prisons, comme Fleury-Mérogis. C'est le cycle infernal de ceux qui n'ont rien à perdre, qui refusent le confort et se jettent à corps perdu dans l'action du moment.

Que ce soit la pop qui rythme ces libérations éphémères et localisées, est dans la logique de cette musique, dans ce qu'elle transporte comme besoin de dépassement, mais aussi de rupture. La symbiose entre cette musique et ce style d'action appartient déjà à l'histoire du mouvement pop aux USA (San Francisco, Detroit, Chicago, etc.). Le mouvement de contre-culture se répand et atteint maintenant l'Europe. Cette fête sauvage n'en est qu'un des premiers témoignages. La pop, en France, sera, en dehors de celle faite pour les besoins des maisons de disques et des radios, solidaire de ce mouvement de refus, livrée au nihilisme, certes, puisque refusant d'être récupérée par le gauchisme orthodoxe, ou par le paternalisme culturel. Une pop musique explosion poétique, reflet esthétique de la révolte. — PAUL ALESSANDRINI.

JAZZ A NICE

Cette année il n'y avait pas de festival de jazz à Antibes. Cette année il fallait aller à Nice pour assister à une série de concerts réunis sous le titre pompeux de Festival International du Jazz. Cette année l'affiche proposait (appréciez l'imagination des organisateurs qui n'avaient reculé devant aucun risque): Ella Fitzgerald

avec le Tommy Flanagan trio, Oscar Peterson, Bill Doggett (deux concerts), T. Bone Walker (deux concerts), Marion Williams, Herbie Hancock (choix relativement téméraire) et, hardiesse suprême, Larry Coryell et Pharoah Sanders qui ouvrirent le « festival » le 18 juillet au soir. Mais tout d'abord il faut que

je vous dise quelques mots de l'organisation du « festival », œuvre de vieux routiers qui avaient choisi pour le décor un style Feydeau-Courteline qui provoquait un effet des plus comiques dans le cadre semi-exotique du théâtre de verdure. Pour retirer mon laissez-passer je dus me heurter (Auvers revisité) à un grand type fade et suffisant qui ne me connaissait pas, qui aurait voulu savoir depuis combien de temps j'étais à Rock & Folk, qui aurait voulu (exigeant, va) que Paringaux soit là, etc; ... Je dus presque me fâcher pour l'avoir, ce laissez-passer, l'autre affirmant (péremptoirement d'ailleurs) « que l'organisation des festivals, ça le connaissait ». Bref, à 9 h 30, exhibant fièrement mon bout de carton (accréditif de presse) que je présentai aux gens du service d'ordre (probablement recrutés chez les membres du comité de pétanque local ou dans le conseil municipal de la ville), j'allai prendre place dans l'enceinte réservée à la presse, parmi les puants représentants de cette feuille sordide qu'est le Méridional - la - France (pauvre France, comme dirait DDT). La première chose que je vis, ce fut ce grand panneau publicitaire bleu ciel qui proclamait: « Avec le jazz, la joie de la musique... avec Interflora, le bonheur chez vous »; il y avait aussi « Le grand pâtissier de France, Belin » et je frémis en pensant que c'était dans cet endroit qu'allait se produire Pharoah Sanders. Le présentateur entra sur scène et, pas le moins du monde gêné par la présence des réclames tapageuses qui l'entouraient, se mit en devoir de nous expliquer le rôle qu'avait joué Louis Armstrong dans l'histoire du jazz... Puis il annonça Larry Coryell, Jack Bruce et Mitch Mitchell.

Jack Bruce entra le premier sur scène et personne ne le reconnut, ce qui le mit de fort mauvaise humeur; Coryell arri-

va ensuite, avec son air d'étudiant en médecine fatigué par de récents examens, et alla prendre place devant son ampli, effacé, absent, n'attendant plus que le début du concert; Mitch Mitchell vint bientôt les rejoindre et le trio attaqua sur une composition de Bruce... On s'aperçut bien vite que le bassiste ne se contenterait pas de soutenir le guitariste, désireux qu'il était d'impressionner ce public qui ne l'avait même pas reconnu, lui, le légendaire ex-Cream; Bruce était là, bondissant à gauche de la scène, tandis que Coryell, à droite, lui faisait face, immobile et très cool. Ce fut un concert Bruce autant qu'un concert Coryell, puisque la majorité des morceaux interprétés ce soir-là avait été composée par le bassiste et qu'il assura pratiquement toutes les introductions parlées... N'oublions pas que les trois hommes s'étaient déjà produits ensemble au début de l'année précédente sous le nom de Jack Bruce and Friends (il y avait aussi à cette époque avec eux un organiste aveugle du nom de Mike Maendel); quant à Mitch Mitchell, qui a considérablement ralenti son drumming depuis la belle époque de l'Experience, il se révéla être un élève appliqué mais rarement doué, et on eut plus d'une fois l'impression que les deux autres jouaient sans lui... Le trio interpréta « Sunshine of your love » et c'est le moment que choisit le public pour se précipiter en masse vers les places avancées... De temps à autre on vit un jeune homme sans billet courant parmi les spectateurs, poursuivi par des porcs suant et soufflant sur ses talons. Le trio termina sur « The great escape », morceau dédié « aux gens qui ont du mal à traiter avec la réalité »; ce fut le grand moment du passage de Coryell, Bruce et Mitchell, le guitariste, prodigieusement tendu, exploitant son instrument au maximum et

LARRY CORYELL
Hardiesse suprême.



KENNY CLARKE
Joue en exclusivité sur
Premier

drums
Premier
MADE IN ENGLAND

distribution exclusive
en France par :
HENRI SELMER
PARIS

SAGAL, Publiparc - Printed in France - 247

faisant preuve de ressources jusque-là insoupçonnées.

Pharoah Sanders ne sembla pas, ce soir-là, être très présent ; j'ignore si c'est parce que l'endroit où il jouait était laid et spirituellement peu inspirant, mais il erra, remuant de temps à autre des chaînes, des clochettes et divers instruments de percussion qu'il ramassait sur la scène sans trop y croire. Il s'arrêta parfois, regardant le ciel d'un air sombre, scrutant

la nuit dans l'espoir de saisir des fils de lui seul visibles, tandis que son quartet se lançait dans de cinglants discours. Pharoah Sanders s'enuya pendant un concert qui fut pourtant magnifique... Il me donna l'impression d'un grand chef noir brisé, au lendemain d'une défaite... Cette musique emplie d'une tristesse infinie ne serait-elle pas le signe que Pharoah ne croit plus aujourd'hui à la victoire de ses frères? — YVES ADRIEN.

BRUITS DE L'OMBRE



DESSIN DE GUITTON EXTRAIT DE « ZINC »
La consécration d'OZ.

Si certaines feuilles underground ne voient qu'une parution épisodique, d'autres semblent vouloir installer un cycle régulier dans leur sortie. La dominante de cette presse marginale c'est la bande dessinée : influence de Charlie et de son hebdo, désir aussi de contourner l'obstacle de la censure ou de la répression. Aussi une ouverture moindre que dans la presse marginale anglo-saxonne sur les sujets tabous (drogue, sexualité) et une moins grande influence de la pop musique, de ses manifestations. Par contre cette presse sera le champ d'inves-

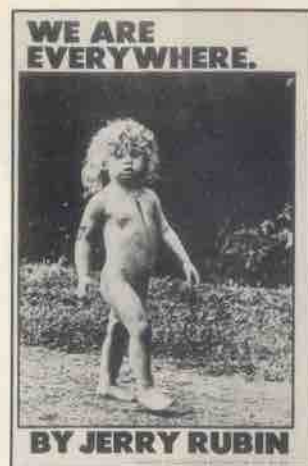
tigation de toute une littérature, de tout un cinéma bis marginal et populaire (hors du champ de la culture, de la critique et de l'« art ») : science fiction, films d'horreur, fantasmagorie, érotiques, etc... Ainsi de « I + I » qui se présente comme le mensuel d'information, d'étude et d'intervention du marginal. (Yves Grunberg, 8 rue Adolphe-la-Lyre, Courbevoie (92). Luxueux (papier glacé) il se refuse à passer par le réseau officiel NMPP et opte délibérément pour une conception graphique qui doit « rompre avec le classicisme et la monotonie ». La part réservée aux

petites annonces est très importante. Au sommaire une étude sur l'évolution des fanzines et magazines d'horreur américains consacrés au cinéma. A noter aussi une liste très complète des revues undergrounds et des fanzines français avec leurs adresses. De plus on pourra lire une étude qui est une tentative de synthétiser les traits principaux et particuliers à la fois de la presse sauvage une autre sur la littérature populaire. Les films, les livres conseillés, certaines références laissent toutefois transparaître un arrière-goût d'érotomanie et de cinéphilie classique, d'amateurs de Midi minuit loin de l'underground pop.

Le n° 1 de « Piranhar », le périodique des couches (adresse provisoire : Imprimerie Le Souterrain, 105 bd Malesherbes) se veut sarcastique, dérisoire, provocateur, à travers ses dessins, ses sujets d'illustrations obscènes ou horribles : photos et textes sur des anthropophages, sur le Tchad. Un nom à retenir, celui du « rédacteur en chef » Petrov qui dans ses dessins monstrueux dévoile un libido torturé. Le numéro 2 de « Zinc » est paru avec un inquiétant dessin de couverture de Nicoulaud. On y retrouve de très bonnes bandes au graphisme travaillé de Guitton dont la renommée a franchi l'Angleterre (dessins dans OZ). On note une référence constante à l'environnement répressif de la France actuelle à travers un humour sarcastique. « Zinc » n° 2 confirme l'excellente impression laissée par le n° 1 et s'impose comme des incontestables réussites de la presse marginale. (Adresse : 6, avenue Dr-Netter, Paris-12^e).

« Loesh », autre revue de bandes dessinées, fait paraître coup sur coup le numéro 2 et 3 (adresse : 3, rue du Bassin, 13-Eguilles). Soigneusement présentée elle est réservée aux amateurs inconditionnels de ce moyen d'expression. Loesh a de plus l'intérêt de présenter de nouvelles bandes qui côtoient celles de dessinateurs consacrés, ici Barbe, par exemple. Les nouveaux venus, Pedro, Rebot, Campana, peuvent aussi trouver une sorte de tremplin pour affirmer leur talent.

Il faut signaler aussi d'autres publications qui, si elles ne sont pas directement assimilables à l'underground, présentent des caractères marginaux, comme « Rien » (politique) ou la publication du groupe cristallisé autour du peintre Ben : « L'Humidité ». Les fanzines sont ces publi-



WE ARE EVERYWHERE
Écrit en prison.

cations tirées à peu d'exemplaires et consacrées à des aspects particuliers des moyens d'expression parallèles, produits par une poignée de fanatiques, disséminés à travers la France : Falatoff, dans son numéro 0 se consacre à l'étude de la bande dessinée. Il est fait « pauvrement », restant au stade de la feuille ronéotypée, mais on y sent un besoin de se rattacher au monde pop (chroniques de disques). Pour le 15 septembre, le numéro 1 s'annonce selon Led Tvonvina, alias M. Bidault, rédacteur en chef, plus complet et plus achevé. Adresse : 3 bis, Chemin des Carrières, 95-Soisy, Montmorency. Le masque de la Méduse est un fanzine du cinéma bis ; le numéro 3 (juin 71) offre une étude sur le cinéaste Jess Franco, les films de science fiction italiens inédits, le péplum (Maciste et Goliath), etc.

Après la librairie l'Actualité, spécialisée dans la littérature et la presse marginale, française et anglo-saxonne (38, Rue Dauphine, 6^e), il faut signaler l'ouverture de deux autres lieux de rencontres underground : Gloire au XVII^e, Boulevard de Port-Royal, plus spécialement consacrée aux publications politiques (ouverte tous les jours jusqu'à deux heures du matin) et Tarantula-ID Store, 127, Boulevard Saint-Michel-5^e, où seront vendues importations (livres, revues, magazines) d'Internationale Distribution. Parmi les nouveaux livres venus des États-Unis que l'on peut y trouver, les derniers livres d'Abbie Hoffman et de Jerry Rubin. Deux parutions underground importantes pour suivre et comprendre l'évolution du mouvement de la contre-culture, et celle de deux des personnalités les plus connues de ce mouvement. « Steal this (suite page 89) »

ELKATONE

ELKATONE

PLUS FACILE A TRANSPORTER
LA NOUVELLE
CABINE

ELKATONE 2 CORPS

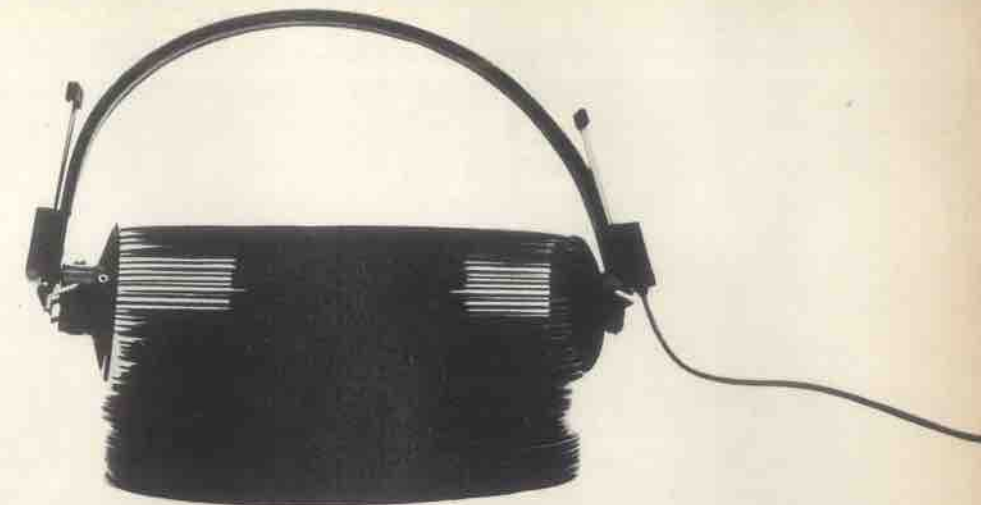
150 W RMS
avec ou sans réverbération

DOCUMENTATION ET RENSEIGNEMENTS CHEZ TOUTS NOS REVENDUEURS ET CHEZ :
MAZZARENO PIERMARIA, 154, rue de Charleval, PARIS-XII - Tél. : 307-75-78
628-41-06
VENTES EXCLUSIVES EN GROS

Service après-vente assuré par techniciens d'usine

VIVE LE SON!

ou les confessions
d'un Blanc Francard
Brother:
Dominique.



D. B. F.: Rock & Folk première, un, deux, tarôa, c'est parti.
B. D.: Du berceau à la console, quelle fut la progression?

D. B. F.: Le berceau, je vais te l'épargner; disons que mon premier pas dans la musique fut en tant que bassiste, avec des groupes crados, à l'époque de la marée noire, les galères classiques quoi, et dont les ressuscités sévissent encore. Ça a duré deux ans pas tellement alimentaires, et vers 63-64 ça commençait à craindre vraiment. Moralité, j'ai mis mes quatre cordes au placard. Parallèlement à cela il y avait les problèmes familiaux: « Faut que tu travailles, pourri, etc. ». J'ai fini par entrer à Europe. Ayant toujours évolué dans les bandes magnétiques, les câbles de micro et les prises en tous genres, j'étais vraiment pas dépaycé. C'était donc la bonne époque où je mettais les bandes du journal parlé en torche, pour me faire la main en quelque sorte. Un beau jour, je suis parvenu à entrer dans une boîte, c'était pas un studio, c'était n'importe quoi. Comme j'étais tout seul, j'ai pu m'amuser pendant trois ans. De plus, comme il n'y avait rien, tout était à construire; ce fut donc l'époque « petit machin-petit truc ». Au fur et à mesure que je bricolais et que l'on se rendait compte que j'étais quand même capable d'assurer, j'essayais de trouver le moyen d'assurer d'une manière intéressante. Malheureusement, le patron n'était pas exactement pénétré de mes aspirations. En fait je crois bien que nos idées étaient fondamentalement différentes. Il préférait plus continuer les disques Assimil qu'enregistrer des groupes. J'ai quand même

eu l'occasion de voir défiler tous les chanteurs qui ne sont jamais sortis; les mecs qui venaient chez nous, il était certain qu'ils n'émergeraient jamais. On disait untel est venu, encore un dont on n'entendra plus parler. Bon, ce genre de truc va cinq minutes, mais passer 14 heures en cabine sur un boulot voué à l'échec, c'est plutôt déprimant. J'ai bien essayé de faire tourner le vent vers quelque chose d'intéressant, mais lorsque j'ai vu les troncs d'arbres accrochés à mes godasses, et l'herbe qui commençait à me pousser dans les oreilles, j'ai compris que c'était sans lendemain si je ne changeais pas d'air. J'avais bien l'idée de trouver 60 briques pour fonder un studio, et comme un con je les ai cherchées; les gens voulaient bien dépenser 100 briques en frais de location de studio, mais pas 60 pour en monter un... Tout s'est arrangé le jour où Pierre Lattès m'a averti des projets de Michel Magne. J'avais déjà entendu parler des studios d'Hérouville bien sûr, mais je dois reconnaître que lorsque je m'y suis rendu j'ai pris une grande claque. De plus, le contact s'est établi aussitôt entre Michel et moi.
B. D.: Qu'est-ce que tu appelles une grande claque?
D. B. F.: La claque d'Hérouville, c'est une avalanche d'avantages. D'abord le temps dont dispose un groupe pour enregistrer, bouffer, se baigner, respirer; il commence quand bon lui semble, arrête quand il le désire. Et puis quand tu ouvres la porte, tu ne te retrouves pas sur l'avenue avec les bagnoles qui puent, les klaxons, etc...

B. D.: Un studio suppose naturellement un ensemble impressionnant de machines plus complexes les unes que les autres, et il est évident qu'il doit se poser un problème de choix de matériel. Quels sont les critères qui régissent telle ou telle décision d'achat et pourquoi?

D. B. F.: Quand tu construis un studio, il faut savoir dans quel sens tu vas t'orienter pour le faire tourner et vers quel style. Le matériel que tu utilises pour la musique Zig ou la musique Zag, c'est complètement différent. Si t'as construit ton studio en fonction d'un truc de variété, tu ne peux pas en faire autre chose, ou alors ce sera moyen. D'ailleurs les studios parisiens ne sont pas spécialisés, il leur faut tout assurer: tout est fait à moitié, de l'à peu près, c'est cela qui est tuant. Le second problème, d'ordre pratique, c'est la carence en France d'une documentation valable; personne ne peut être au courant en temps utile, de la sortie des nouveautés. On est au courant, mais six mois après que telle ou telle chose ait été utilisée et copieusement utilisée, aux U.S.A. puis en Angleterre. Enfin lorsque tu passes une commande, il s'écoule encore six mois. En France, personne ne veut se documenter parce que ça coûte cher, et que si l'on se documente il faut acheter. Mieux vaut donc « ne pas », ça fait moins de frais; il vaut mieux garder son petit Ampex qui tourne déjà depuis quinze ans, pourquoi le changer puisqu'il fonctionne très bien, qu'il est amorti et que l'argent rentre sans qu'il en soit dépensé. Mais un beau jour tu vas,

faire un petit tour aux U.S.A., tu découvres comment sont les autres, et puis tu te dis: « Je suis vraiment à la bourre, j'ai pris quinze ans de vieux, maintenant c'est trop tard ». Il y a deux ans, les mecs qui s'équipaient en huit pistes c'était la grosse folie, alors que chez Atlantic le huit pistes tournait déjà dès 62. En France, personne n'était intéressé par le huit pistes, on ne s'est rué dessus qu'à la sortie du seize pistes, c'est dingue. D'autant plus qu'il y a déjà le 32 pistes; bientôt il y aura le 98.000 pistes, et les gens n'y croiront toujours pas. Il n'y a pas que les bécanes qui changent, tout se perfectionne sans cesse: les haut-parleurs machin, les micros Sburgis, les super compresseurs Bendix à injection directe, ça n'arrête pas.

B. D.: Et les trafficquiques?
D. B. F.: Il est certain qu'à l'écoute d'un disque, ce qui frappe le plus le public, vis-à-vis du studio et de sa qualité, ce n'est pas le rendu de l'orchestre tel qu'il peut être dans un studio, c'est le nombre de trafics qu'on peut trouver sur une face; alors le studio est fantastique, c'est bourré de trafics. Bien sûr, cela peut être une remarque valable dans le sens où mettre 400 kg de trafic dans un Lp ça prouve quand même que tu en es capable, mais ce n'est pas une fin en soi. Personnellement, je trouve indispensable, pour l'emploi d'un trafic, quel qu'il soit, de posséder une matière musicale qui se prête sans restriction à toute modification, simplification ou embellissement. Si je devais te citer un disque très revu à la console, je n'hésiterais pas

vous pensiez être tranquilles en rentrant de vacances ? eh bien non !

Vous devez encore envoyer un chèque, mandat-lettre, ou demande de contre-remboursement à :

WESTERN HOUSE 13 Avenue de la Grande Armée. Paris 16^e



1) Uniquement en taille homme, la chemise Western importée des U.S.A. en vraie toile de jean qui décolore : 75 F.

2) Importé des U.S.A., jean pattes d'éléphant en toile blanche ou en vraie toile de jean qui décolore : 80 F.

3) Veste Cà... "Le Creusot", grand pli creux dans le dos et multi boutons, en bleu, kaki, chaudron, prune ou blanc : 160 F.

4) Ceinture cuir repoussé et perlage indien multicolore : 60 F.

5) Ceinture balles mitrailleuse (sans port d'armes) : 100 F.

6) Bottes, bout carré, talon western, cuir retourné, marron ou beige, pointure homme seulement : 275 F.

7) Bottines femme en chevreau blanc : 120 F.

Précisez bien vos tailles ou mesures ainsi que les couleurs désirées.

un instant à dire King Crimson. Seulement là, c'est la classe, tout est composé en fonction d'un effet recherché dès le début.

B. D. : Les séances avec Bill Wyman, le pied d'acier de toutes les couleurs, ou bien la super-minerie ?

D. B. F. : Le premier problème : je ne suis pas anglais et quand bien même je parle la langue, il est évident qu'il n'a pas toujours été très facile d'agir avec la rapidité de mise dans chaque enregistrement ; second problème, Wyman est un mec qui connaît les meilleurs studios du monde, de plus chacun sait que les Stones possèdent un camion qui fait baver d'envie tout ingénieur du son, le truc pas pourri, crois-moi. Troisièmement : bon nombre d'Anglais sont plutôt franco-phobes. Cela faisait déjà lourd dans la balance. Le premier jour, Bill c'était un cadavre, le second : un fantôme ; le troisième un spectre gentil et le quatrième un mec qui rigolait tout le temps, racontait des conneries, etc... Bref on s'est embrassé en partant : du style « A bientôt au mois de juillet, trala-la, fantastique, viens me voir à Grasse faire joujou avec le camion... ».

Sur le résultat final et total, je serais quand même responsable de 15 pour cent : j'ai fait les bases rythmiques auxquelles ils vont rajouter des cuivres, des chœurs, le tout mixé chez Olympic à Londres. J'aurais donc fait 15 % de quelque chose d'intéressant ; j'aurais bien voulu faire 15 % de Sergeant Pepper's.

B. D. : Quel est le pourcentage d'importance de chaque stade : entre la mise en place, la prise de son, le mixage, etc... ?

D. B. F. : La prise de son est à 80%. De toute façon, un bon mixage dépend d'une bonne prise de son ; si c'est pas bon au départ, tu peux passer 37 heures sur le mixage, avec 50 millions de matériel pour tout rattrapper, ce ne sera jamais bien si le son est pourri, tordu, cradingue. Il faut se concentrer énormément sur les premières prises : c'est le meilleur moyen de gagner du temps au mixage. De plus, autre raison : c'est déjà problématique en huit pistes si sur chaque instrument tu as un pain à gommer toutes les deux ou trois mesures ; ça nécessite une véritable gymnastique et quinze personnes dans la cabine. Alors en 16 pistes... Tu sais, cela ne coûte rien de faire gaffe dès le début, mieux vaut ne pas s'en priver.

B. D. : Un groupe français ?

D. B. F. : Oui. Assez connu même.

B. D. : Une fois que tu as pris connaissance de ton programme d'enregistrement, lorsque tu sais que mardi de telle



DOMINIQUE BLANC FRANCARD
Que des groupes, les autres à la poubelle.

B. D. : Parallèlement aux problèmes techniques, il doit bien se poser un problème de rapports humains technicien / musicien, non ?

D. B. F. : Naturellement, toutes les séances ne sont pas roses, et il peut arriver que le musicien devienne le détestable et classique client. D'une manière générale, ce sont les plus mauvais qui sont les plus emmerdants. Je te citerais un exemple bien simple, celui d'un bassiste à qui il n'a pas fallu moins de cinq heures pour trouver le son exact qu'il désirait mais qu'il avait déjà le premier quart d'heure... Le tout agrémenté de bêtises comme « en Angleterre, pays des merveilles, la basse, ils la prennent bien ».

B. D. : Un groupe français ?

D. B. F. : Oui. Assez connu même.

B. D. : Une fois que tu as pris connaissance de ton programme d'enregistrement, lorsque tu sais que mardi de telle

heure à telle heure tu vas avoir les Trucs-Poum-X, arrives-tu au studio les mains dans les poches, le ventre plein et l'esprit à autre chose, ou bien tu t'es déjà livré à une sorte de mise en condition ?

D. B. F. : Les mains dans les poches : oui, quand il fait très froid ; le ventre plein, c'est plus rare encore, vu l'heure à laquelle je suis couché et par là, celle où je me lève ; le sommeil ou la bouffe, de toute façon il y a toujours quelque chose, dans ma vie privée, que je n'ai souvent pas le temps de terminer. Je passe nettement plus de temps derrière la console que devant mon assiette ou sous mon oreiller, c'est à la fois certain et plus intéressant. Disons qu'en principe, sauf inconnus, je vois à peu près ce qui va se passer au point de vue esprit. Je m'arrange pour écouter avant le genre du truc, histoire de me mettre dans le bain. Le problème, un autre,

est que si tu fais trois groupes totalement différents par semaine, tu finis par être un peu déphasé, et tu as tendance à mélanger ce qui ne faudrait pas mettre avec l'un et avec l'autre. Il faut vraiment se concentrer et parvenir à concilier le fait que tu es l'intermédiaire entre le studio, c'est-à-dire les machines, et le disque, tout en ne perdant jamais de vue ton propre côté humain. Il ne faut pas oublier que si tu enregistre quinze ou vingt groupes en trois mois, il faut quand même éviter qu'ils aient tous le même son. Si tu fais passer plus de ta propre personnalité dans l'enregistrement, que celle que tu es sensé enregistrer, à la fin, ça fait quinze ou vingt disques Hérouville : c'est pas la même musique, mais ils ont tous le même son de batterie, le même son de guitare, le même son de piano. Ça c'est vachement dur, plus dur qu'on ne croit.

B. D. : En plus des nombreux groupes Anglais et Américains que le studio a déjà vu défiler, Hérouville a accueilli quelques groupes français. Quel est le point de vue de l'ingénieur du son et de l'ex-bassiste sur l'avenir DU phénomène groupe français ?

D. B. F. : Mon point de vue, c'est que ça va faire très mal, c'est tout. Je suis le problème depuis deux ans et je pense que cette année a vraiment vu une évolution insensée dans la qualité musicale des groupes. Bien sûr, certains ne sont pas encore débarrassés de leurs influences, mais ils jouent, et c'est là le plus important. C'est déjà pas mal que cinq mecs se réunissent pour copier Pink Floyd. S'ils copient vraiment Pink Floyd, ça prouve déjà qu'ils sont capables de jouer ; alors qu'avant les types copiaient mais ne savaient pas jouer. Et puis quand ils en auront marre de copier, ça deviendra énorme. Je suis certain que d'ici deux ans, on va assister à une forme d'expression musicale purement française, et concurrentielle au niveau international.

B. D. : L'avenir d'Hérouville et de son preneur de son ?

D. B. F. : Ce sont deux choses étroitement liées. L'avenir d'Hérouville, c'est trois studios, tous pleins de groupes. Et je dis bien que des groupes, les autres à la poubelle. Il faut que, dans deux ans, les Américains fassent la gueule en écoutant les disques français. — Propos soutirés au Revox réglé en 38 cm aux dits studios, par BRUNO DUCOURANT.

équipement musical
professionnel



victor flore

CENTRAL MUSIQUE



des prix comme partout... un
choix comme nulle part!

LES PLUS BELLES GUITARES DU MONDE
LES NOUVEAUX MODELES GIBSON
LES AMPLIS MARSHALL COULEUR
LES SUPERKUSTOM U.S.A.
LES AMPLIS ET SONOS M.I.
LES SOUND CITY
LES AMPLIS AMPEG, SIMMS-WATTS ET WEM
ÉCLAIRAGES DE SCÈNE • EFFETS SPÉCIAUX
ET TOUT LE MATÉRIEL MUSICAL DONT VOUS RÊVEZ
reprises - crédits - occasions
11 bis, rue Pigalle, PARIS-9^e
MÉTRO TRINITÉ - TÉL. : 874-55-85

COMPLÉTEZ A BON COMPTE VOTRE COLLECTION DE ROCK & FOLK

Nous sommes heureux de vous
proposer un **tarif exceptionnel**
pour l'achat d'anciens numéros
de Rock & Folk par année
complète.

ANNÉE 1968
(11 n^{os})
20 f au lieu de 30 f 50

ANNÉE 1969
(12 n^{os})
25 f au lieu de 36 f

ANNÉE 1970
(12 n^{os})
25 f au lieu de 36 f

BON DE COMMANDE

(à remplir ou à recopier)

Je désire recevoir (1) :

l'année 1968 ;
l'année 1969 ;
l'année 1970.

Je verse la somme de :

aux Éditions du Kiosque, 14, rue
Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire,
virement postal (nous adresser les 3
volets) ou mandat-lettre exclusive-
ment. Joindre le paiement à ce
bulletin.

Nom :

Prénom :

Adresse :

(1) Rayez les mentions inutiles.

Il se tenait debout dans l'embrasure de la
fenêtre, les mains aux poches, le front
appuyé contre la vitre. Une cigarette
achevait de se consumer à ses lèvres.
Parfaitement immobile, il regardait tomber
la pluie sur le parc. Monotone, l'eau
descendait du ciel jaune depuis des heures,
noircissait les arbres, liquéfiait la pelouse
et les massifs, traçait sur le carreau des
motifs imprévisibles. Là où son haleine avait
dessiné un cercle de buée, il posa un doigt.
Une femme parla derrière lui, et il gronda
quelque chose, une réprimande confuse
qui ne descenda pas ses lèvres. La femme
se tut.

— Je suis triste, murmura-t-il, comme pour
adoucir sa remarque précédente. Mais cela
n'était pas exact, il n'était pas vraiment
triste. Pas pour une raison précise, en tout
cas, mais comment l'expliquer? Comment
se faire comprendre? Ce qu'il ressentait
était tellement plus fort et venait de tellement
plus loin que cette vague mélancolie qui
engluait l'âme de ceux qui regardent tomber
la pluie par un sombre après-midi d'été,
dans un hôtel vert. C'était comme un
grondement sourd et monotone venu du
fond de sa poitrine et qui, à la longue, lui
faisait un peu tourner la tête. Palpitation
douloureuse, essentiellement par le mystère
même de son origine, mais devenue si
familière avec le temps qu'il lui semblait
bien qu'elle était presque devenue une
raison de vivre. Il la sentait nichée en lui
chaque matin au réveil, et elle l'accom-
pagnait, le guidait jusqu'à ce que le sommeil
l'engourdisse pour quelques heures. Il avait
patiemment appris à vivre en compagnie
de cette douleur molle, à vivre en fonction
d'elle. Il repensa, sans raison précise, à ce
soldat aux paupières tombantes qui s'était
approché de lui dans le buffet de la gare
et lui avait demandé s'il était malade. Il
n'avait rien répondu — parce qu'il ne savait
s'il devait dire « oui » ou « non » —, et le
soldat, après un instant d'hésitation, était
reparti tourner mélancoliquement sa cuiller
dans son café refroidi. Lui, il avait enfoui
de nouveau sa tête dans ses bras.
Maintenant, il passait ses doigts dans sa
barbe, en un geste mécanique, et ses petits
yeux, noyés dans son visage bouffi,
fouillaient l'ombre sous les arbres. Immenses,
ceux-ci se tenaient alignés au fond du parc,
un peu bêtement, leurs branches alourdies
de pluie touchant le sol, leurs têtes plantées
dans le ciel bas. L'eau sur la vitre déformait

les contours du jardin, lui donnait des
formes étranges, mouvantes. C'était là,
cette étrange incohérence des formes, la
raison même de son guet patient et de son
immobilité totale — mis à part le va-et-vient
de sa main droite contre son menton, mais
même ce mouvement, si absent, si lent,
si régulier, n'était qu'immobilité. Il y avait
dans son attitude entière, derrière le lourd
abandon de ce corps massif, une tension
extrême. Il paraissait à la fois tourné vers
l'extérieur, au-delà de la vitre, et vers
l'intérieur, en deça de son enveloppe de
chair drue, comme s'il étudiait simultanément
la nature noyée et ses propres impressions,
noyées aussi. Si ce qu'il attendait se
produisait — et cela devait se produire, il
avait tout fait pour —, il serait prêt. Mais
prêt à quoi? Voilà ce qui le hantait en cet
instant précis, devant cette fenêtre.

Quand il décela le premier mouvement sous
les arbres, il cessa de respirer et esquissa un
sourire pâle et effrayé. Sa main restait
accrochée à sa barbe. Cela n'avait été
qu'une vision furtive, un éclair vert dans la
végétation obscure, vite éteint. Mais c'était
le signe, il le sentait, il le savait. « Êtes-vous
prêts? murmura-t-il. La cérémonie va
commencer... ». Ses jambes tremblaient. Ses
yeux scrutaient fiévreusement l'étendue
morne de la pelouse, jusqu'à lui faire mal.
Et puis il vit. Il vit le gazon se soulever
doucement, en de molles ondulations
d'abord, et puis en une série de vagues
courtes et rapides, comme un champ d'épis
secoué par la tempête. Et, brusquement, la
terre gorgée d'eau s'ouvrit, éventrée par son
propre mouvement, en une multitude de
plaies noires. Longues lignes parallèles qui
naissaient à l'abri des grands arbres et s'en
venaient mourir au bord de la terrasse, deux
étages au-dessous de lui. De ces lignes
profondes, qui étaient les cicatrices de la
terre, émergèrent de petites têtes rondes ou
triangulaires; elles se balançaient en tous
sens, montrant leurs yeux rouges et leurs
lèvres grises, fendues au bout, la blancheur
trop blanche de leurs crocs aigus. Et puis,
lentement, les reptiles arrachèrent au cloaque
leurs corps luisants et s'aventurèrent sur la
pelouse; ils glissaient sur l'eau et entre les
herbes, en de courtes ondulations nerveuses.
Ils furent rares d'abord, puis de plus en
plus nombreux. Serpents de toutes tailles
et de toutes couleurs, lovés, détendus,
enroulés sur eux-mêmes en d'étranges et
effrayants entrelacs, humides, brillants.

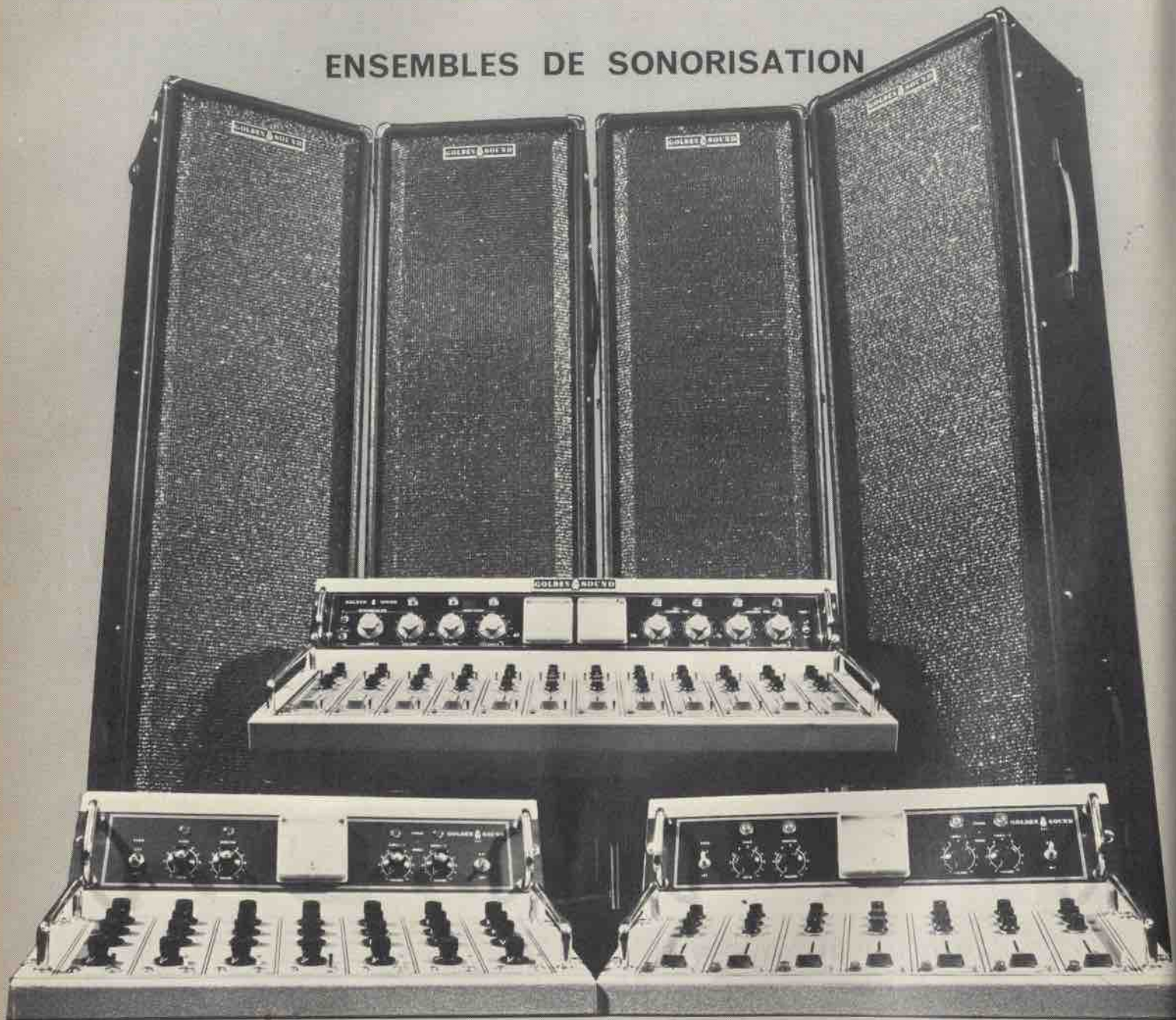
Lézards de toutes les espèces, certains si
minuscules qu'ils n'étaient que devinés,
d'autres énormes, hérissés de piques et de
cornes terrifiantes, leurs mâchoires sans
cesse ouvertes et refermées, prêtes à broyer
de la chair. D'un vert éclatant, d'un brun de
sang ou d'un gris d'argent, ils se déplaçaient
sur leurs pattes griffues, traînant leurs ventres
mous sur le sol. Bientôt, la pelouse fut
envahie d'un sinistre grouillement de peaux
aux teintes glacées; les serpents glissaient
les uns contre les autres, prenaient d'assaut
les troncs, s'enroulaient autour des tiges
en une danse hallucinante. Nœuds visqueux,
défaits aussitôt que faits, têtes plates et
sifflantes dressées au-dessus de la mêlée,
langues dardées de colère. Toute la surface
de la pelouse était maintenant recouverte
par les reptiles, mais il en sortait pourtant
toujours plus des crevasses de boue, lisses
et brillantes, qui se joignaient à l'horrible
grouillement noyé de pluie.

Il regardait toujours, fasciné, terrorisé. Et
puis, enfin, il vit le serpent d'or pâle de
son rêve. Glacé et replié, il dardait vers lui
sa langue pointue, mollement balancée au
bout d'un long corps jaune. Alors, il ouvrit
la fenêtre et s'avança sur le balcon. Le
serpent d'or le regardait toujours et paraissait
l'attendre. Maladroitemment, il enjamba le
balcon. Il se recut sur les coudes et les
genoux, deux étages plus bas, et roula
lourdement sur le ciment. Étourdi, il perçut
vaguement des cris de femme qui lui
tombaient dessus, un nom familier. Il tenta
de se relever mais tomba de nouveau. Derrière
les fenêtres de l'hôtel vert, des faces pâles
et effrayées l'observaient, déformées
par la pluie. Le ciment était frais contre
sa joue et ses paumes brûlantes, la pluie
lavait le sang de son front. Il se mit à ramper
péniblement, centimètre par centimètre,
traînant son corps lourd, essayant de
contourner la haute ballustrade qui le séparait
de la pelouse. Il allait y parvenir quand des
mains essayèrent de le retenir. La voix,
de femme toute proche maintenant, répétait
le même mot. Il reconnut son nom. Alors il
se dressa sur ses bras tendus, leva la tête
et rugit: « Je suis le Roi Lézard! Je suis
le Roi Serpent. Je rampe dans la chambre
des morts. »

Mais personne ne l'entendit. Personne ne
l'entendait jamais. Il tourna la tête et
regarda la grande pelouse déserte qui buvait
patiemment la pluie douce. — PHILIPPE
PARINGAUX.

GOLDEN SOUND

ENSEMBLES DE SONORISATION



CONSOLE DE MÉLANGE PA 12-T, TRANSISTORISÉE STÉRÉO

12 voies d'entrées interchangeables
6 voies de Sortie à niveaux indépendants
Réverbération intérieure et extérieure
(Voir documentation détaillée)

CONSOLE DE MÉLANGE PA 7-T, TRANSISTORISÉE

7 voies d'entrées interchangeables
3 voies de Sortie à niveaux indépendants
Réverbération intérieure et extérieure
(Voir documentation détaillée)

CONSOLE DE MÉLANGE PA 7-P, TUBES ÉLECTRONIQUES

6 voies entrées Microphone symétrique 200 Ohms
1 voie entrée ligne
Réverbération intérieure et extérieure
3 voies de Sortie à niveaux indépendants

COLONNES HAUT-PARLEURS « SOUND PROJECTOR », AMPLIFICATEURS INCORPORÉS

Comportant :
1 amplificateur de puissance transistorisé GS 140 T, puissance 120 Watts RMS Protection par disjoncteur électronique
Alimentation 220 V - 50/60 Hz
4 Haut-parleurs spéciaux sonorisation type double cône Wide range diamètre 320 m/m
1 coffret baffle gainé (dimensions prévues pour transports aériens et voitures breaks standards)

BEFRA ELECTRONIC 11 et 13, rue Saint-Éloi, MARSEILLE-10^e - Tél. : 48.58.80
3, boulevard de Clichy, PARIS-9^e - Tél. : 878.36.41



Magma (page 38)



Bruits de l'ombre (page 15)



Caravan (page 58)

56

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Led Zeppelin	1		Jean-Pierre Leloir
Télégrammes	3	Jacques Chabiron	
R & F Actualités	5		
OZ	5	Marjorie Alessandrini	
Bob Dylan	7	Pat Mulligan	Jean-Pierre Leloir
Trip au Maroc	9	Alain Dister	Robert Baudalet
Vangelis	11	Philippe Paringaux	X
Fête à Palavas	11	Paul Alessandrini	
Jazz à Nice	13	Yves Adrien	Gérard Amsellem
Bruits de l'ombre	15	Paul Alessandrini	
Vive le son !	17	Bruno Ducourant	Gilbert Nencioli; p. 19: X
Bricoles	21	Philippe Paringaux	
Courrier	25		Gilbert Nencioli
Festival de Lincoln	30	Philippe Paringaux	p. 31: Coriat; p. 33 à 37: Bazeley/Bartlett
Magma	38	Yves Adrien	p. 39: Jean-Pierre Leloir; p. 40: Gilbert Nencioli
Led Zeppelin à Montreux	42	Philippe Paringaux	Jean-Pierre Leloir
Concert à New York	52	Jacques Vassal	X
Jim Morrison	55		p. 55: Alain Leray; p. 57: Jean-Pierre Leloir
Groupes anglais	58	Jacques Chabiron	Jean-Pierre Leloir; p. 61: Island
Cinéma	64	Paul Alessandrini	Cahiers du Cinéma
Hit Parade	69		
Disques du mois	70		Alain Leray

Éditions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9^e. Tél. : 874-44-82 et 71-37. Revue mensuelle. Numéro 56, sept. 1971. Abonnements : France et zone franc, 1 an (12 numéros) : 30 F. Étranger, 1 an : 40 F français. Voir bulletin d'abonnement page 86.

Directeur : Robert Baudalet. Rédacteur en chef : Philippe Kœchlin. Secrétaire général : Jean Tronchot. Comité de rédaction : Philippe Adler et Jean-Pierre Leloir (photo). Secrétaire de rédaction : Philippe Paringaux. Publicité : Rachel Belma.

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. Copyright by Éditions du Kiosque 1971. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

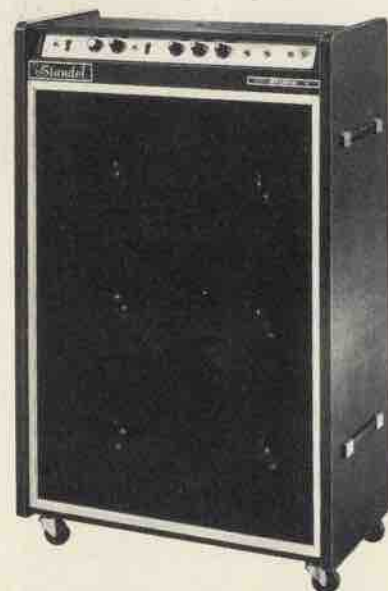
ACOUSTIC



AMPEG



STANDEL



RMI



les meilleures marques mondiales
sont importées en exclusivité par
BEFRA ELECTRONIC

11 et 13, rue Saint-Éloi, MARSEILLE-10^e - Tél. : 48.58.80
3, boulevard de Clichy, PARIS-9^e - Tél. : 878.36.41

LISTE DES REVENDEURS ET CATALOGUE SUR DEMANDE



Irresponsable

Mick Jagger moins rassuré qu'il ne veut en donner l'air, vaguement ridicule dans son costume de scène, Keith Richard en colère, la foule inconsciente ou désespérée, et les Angels sûrs de leur force, sûrs de leurs barres pointues, qui effrayent et qui cognent et qui tapent et recognent. Et qui tuent.

Cette scène, tous les amoureux de notre musique l'ont sans doute vu le 24 juillet dans l'émission pop 2 au cours de laquelle Patrice Blanc Francard nous a présenté deux extraits de « Gimme Shelter ». Cette scène, qui fout radicalement en l'air tout le mouvement Flower Power et ses aspirations, est absolument terrifiante. Oh, je sais, on en a déjà parlé beaucoup, elle a déjà été décrite, souvent, et en détails. Mais qu'on y soit initié ou non, elle reste ce qu'elle est, une puissante démonstration de la connerie et de l'agressivité de ces êtres incultes bénéficiant d'une quelconque parcelle d'autorité. Voir un Hell's Angel, un seul, et ensuite parler à un flic du boulevard St-Michel pour se donner une idée. Les Angels sont des êtres nocifs, foncièrement mauvais, puissants malheureusement, et pour cela dispensés d'un certain magnétisme auprès d'une catégorie de jeunes. On peut le regretter mais c'est cependant exact. Je connais des garçons, pas plus désœuvrés que d'autres, qui sont attirés par le côté « motos-blousons-médailles-muscles-femmes » des anges de l'enfer.

« Mick Jagger » se veut totalement irresponsable. C'est une des déclarations de Philippe Paringaux qui m'a profondément marqué au cours de ce Pop 2. Sans doute parce qu'elle explique ou plutôt fait prendre conscience de l'énorme potentiel d'hypocrisie décelable chez le leader des Stones. Jagger est un grand showman, chanteur, parolier, tout ce qu'on veut, il n'empêche que l'homme me glace d'effroi. Il ne vit pas, il joue, avec le sang-froid et la fausseté des grands joueurs. « Chaque fois que je commence

une chanson, il y a un incident, je me demande pourquoi » déclare-t-il pendant que les Angels assouvissent leurs bas instincts. « Je me demande pourquoi ». Et il le dit calmement, alors qu'il encourage lui-même cette violence sous-jacente de ses chansons de façon si intensive que les autres Stones ne suivent pas, un peu dépassés, vaguement effrayés. Peut-être, parce qu'ils portent autre chose en eux que cette irresponsabilité mesurée, consciente, monstrueusement calculée.

Selon Sacha Reins (Best), « C'est une infâme connerie que d'avoir payé les Angels avec des camions de bière ». Bien sûr, Monsieur Reins, mais le problème n'est pas vraiment là. Les Stones sont trop professionnels pour ne pas préparer leur concert avec minutie, donc pour ignorer qui fera office de service d'ordre. Par conséquent il ne faut pas blâmer le fait d'avoir saoulé les Angels, il faut gueuler contre le fait de les avoir enrôlés, de les avoir choisis en espérant qu'ils « se tiendraient bien ». Ici encore l'hypocrisie éclate, à tous les degrés.

Il faut voir « Gimme Shelter », pour détruire le mythe Rolling Stones, dont les vibrations de violence ne sont justifiées que par le seul souci d'efficacité, d'entretien de légende, selon un processus salaud parce que démagogique. Il est bien difficile alors de continuer à aduler les Stones-musiciens quand les Stones-personnages s'associent si étroitement à la lâcheté et à l'hypocrisie. A la mort aussi.

Philippe Cohan,
21, cours d'Herbouville (4^e),
69 - Lyon.

P.S. : Je tiens à préciser que du point de vue purement musical, je n'ai aucun grief particulier contre les Rolling Stones, que je compte parmi les plus grands. Simplement, je ne pourrais plus écouter leurs disques sans penser à...

Underground

Salut. Avec votre aimable autorisation j'aimerais répondre à la lettre du sieur Cottrell, anglais et fier de l'être, qui nous a dressé dans votre numéro de juillet, un éloge fougueux des mouvements underground américains et anglais et, dans l'élan, un véritable réquisitoire contre les mouvements révolutionnaires français.

Que les USA connaissent actuellement une sorte de révolution culturelle, plus ou moins engagée politiquement, c'est un fait dont nous avons la preuve tous les jours, par les films, disques, livres et pièces de théâtre qui nous viennent d'Outre-Atlantique. Malheureusement ce mouvement est vide de tout contenu idéologique. Rien n'est ramené à une

En plein centre de Paris

SYMPHONIA

56, boul. Magenta, PARIS
Tél. : 208.20.02

vous propose
une gamme complète
d'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

ORGUES ÉLECTRONIQUES
(Diamond, Farfisa, Philips,
etc...)

AMPLIFICATEURS
(Simms-Watts, Sound, Mac,
etc...)

ACCORDÉONS

INSTRUMENTS A VENT
(Selmer, Fleury, Courtois,
Couesnon, etc...)

GUITARES CLASSIQUES
GUITARES ÉLECTRIQUES

MICROPHONES

MATÉRIEL DE JAZZ

et ACCESSOIRES

ET

TOUT CE QUI CONCERNE
LE PIANO

ACHAT - VENTE

RÉPARATIONS - ACCORD

NEUF ET OCCASION

GARANTIE TOTALE

FACILITÉS DE PAIEMENT

Magasin ouvert
le lundi après-midi

Buffet Crampon

18-20 Passage du Grand Cerf, Paris 2^e / Tél. : 488-88-78



G. Pétré.

ligne générale : c'est un foisonnement, une touffe, qui, aussitôt parue à la surface, et parfois même avant, est récupérée et convertie en dollars. Les preuves et exemples abondent. Le seul mouvement à avoir sérieusement inquiété le système US est celui des révolutionnaires noirs (inspirés et guidés, Monsieur Cottrell, par Mao, Marx, et Lenine...).

Et, pour rester en France, d'accord les militants révolutionnaires sont poussés par les mêmes idéaux et la même cause qu'il y a un siècle leurs prédécesseurs, et qu'il y a 20 siècles les prédécesseurs de leurs prédécesseurs, et vous pouvez remonter ainsi jusqu'à Antisthène et Socrate. Pensez-vous sérieusement, Monsieur Cottrell, anglais et fier de l'être, que la pop music, déjà morte pour moi, et le mouvement underground qui ne va pas tarder à la rejoindre, pourront renverser la théorie de la lutte des classes ou de la dialectique marxiste ? Pensez-vous qu'une révolution pourra se faire autrement que par la lutte armée de tous les travailleurs, que ce soit aux USA ou ailleurs ? Et de quelle économie doteront vos canards, Red Mole ou Black Dwarf, la société qu'ils veulent instaurer ?

Peut-être avez-vous fait votre petite révolution intérieure, mais ce n'est pas ce qui empêchera Nixon de bombarder le Vietnam ou ses flics d'assassiner un par un les militants du Black Panther Party. Il est temps de cesser de jouer aux billes et de vous demander quelles idées et quelle lutte sont les plus susceptibles de renverser ce système.

Si révolution il y a, elle s'accompagnera peut-être d'une révolution culturelle, mais qui devra lui être assujettie et au service des travailleurs. Voilà pourquoi je regrette parfois qu'un canard comme R & F ne ramène pas plus souvent son information à une ligne générale plus « politique ». Je ne crois pas que l'on fournisse un « travail de démolition » sérieux en glissant de temps à autre une ligne vaguement politisée dans un article. J'ai parfois l'impression d'ouvrir l'Express. Merci quand même si cette lettre paraît et salut à Ph. Paringaux qui me semble un type valable. François George.

Populaire

Chers amis de Rock & Folk, deux ans que je vous lis régulièrement chaque mois et aujourd'hui, après avoir lu le numéro du mois d'août, je me suis décidé à vous écrire.

Tout d'abord, je vous dis « merci » pour votre canard qui m'apporte un moment (trop court) de joie lorsque je le lis chaque début de mois. Je voudrais tant en faire profiter des copains, mais je suis déçu à chaque fois. Je fais lire

Rock & Folk à des tas de gens mais ils me le rendent après n'avoir regardé que les photos. Ils ne lisent même pas vos articles et je pense avoir compris pourquoi ils ne le font pas.

Que ce soit toi, Philippe (Paringaux) ou toi Jacques (Chabiron) ou Paul Alessandrini, vous êtes trop complexes et souvent très difficiles à comprendre. Je pense que lorsqu'on parle d'une musique populaire, il faut savoir écrire d'une façon populaire...

Comme vous l'a déjà écrit un lecteur anonyme, il y a aussi (et pas un peu) des ouvriers qui vous lisent et ce serait si simple s'ils pouvaient comprendre tout ce que vous écrivez. J'espère voir très bientôt non pas un Rock & Folk pour intellectuels mais un Rock & Folk POPULAIRE, distrayant tout en servant la cause de la classe ouvrière.

Merci encore pour les articles sur le Dead, les Who, sur la farce d'Auvers-sur-Oise et surtout, surtout ton article, Philippe, du mois de juillet sur Karen Dalton ainsi que la critique sur son 2^e disque. Je n'ai pas encore pu le trouver. J'aimerais trouver plus souvent aussi dans votre canard des articles sur tous ces bluesmen noirs : Memphis Slim, Muddy Waters, Sonny Terry et Brownie Mc Ghee et Bessie Smith. Écoutez, amis lecteurs de Rock & Folk, tous ces gens-là et vous verrez : cette chaleur, cette émotion, cette souffrance et cette vie qui se dégagent de leurs blues. Il y a plusieurs centaines de vieux bluesmen noirs et les 3/4 sont totalement inconnus ; j'en découvre tous les jours de plus formidables.

Je suis très heureux de voir que des groupes comme le Dead, Edgar Broughton font des concerts gratuits. Et comme l'a dit Jerry Garcia, nous jouons beaucoup mieux lorsque nous pouvons donner notre musique et non pas la vendre. Et c'est normal, le contact n'est plus le même ce n'est plus le vendeur et l'acheteur mais le copain qui joue pour ses amis. Je trouve ça formidable. C'est comme cela que nous ferons l'union de tous les jeunes petit à petit et lorsque ce sera fait, c'est là que nous pourrons entreprendre notre révolution : POPULARISER notre musique car, pour le moment, il n'y a qu'une infime partie (espérons que ça deviendra vite la majorité) des jeunes qui font partie de notre grande famille musicale et révolutionnaire à la fois. Que ce ne soit pas pour rien que Jimi, Janis et Al Wilson (souvent oublié ou mal aimé) soient morts. Je crois m'arrêter ici, j'aurais parlé de pas mal de choses bien que ce ne soit rien étant donné tous nos problèmes. Et puis la lettre deviendrait si lourde qu'il faudrait un 2^e timbre et je n'en ai pas les moyens, étant militaire pour le moment. J'en profite pour saluer fraternellement tous les garçons et filles qui aiment la

à des prix étonnants!

SONOVOX

MATERIEL DE SONORISATION

Colonnes . Baffles . HP de 21 à 46 cm
Amplis de 100 w . Tables de mixage



POUR LEURS EQUIPEMENTS
PROFESSIONNELS DE SONORISATION
TOUS LES CONSTRUCTEURS SÉRIEUX

ONT CHOISI
Les hauts-parleurs

Celestion

C'est une garantie de qualité,
de fidélité et de solidité
Service après-vente - Réparations

brenell

Marque anglaise de réputation mondiale
TOUT TRANSISTORS SILICIUM
CES MAGNETOPHONES SONT PREVUS
POUR FONCTIONNER 24 HEURES SUR 24



Platines mécaniques seules; depuis 1500 F
magnétophones professionnels 3 têtes
4 vitesses, bobines de 27 cm depuis 2600 F

METRO SOUND amplis et lecteurs
de cartouches 8 PISTES STEREO

Bon à découper et à adresser à :
UNIVERSAL electronics 107, RUE STANTOINE
PARIS 48^{me}
Veuillez m'adresser sans engagement votre
documentation complète sur
la SONORISATION

Nom _____
Adresse _____

R et F

Comme
CHRISTIAN
VANDER
choisissez et adoptez
ACCESSOIRES et
MATÉRIEL



Documentation
sur demande :

Sté A.S. BOUDARD
B.P. n° 3
BREVANNES (94)



REGLEZ VOUS-MEME LA CADENCE DE VOS ECLAIRS

MINI FLASH MODÈLE 70

144 F. T.T.C.



LE PLUS... PUISSANT 3 w/sec... ECONOMIQUE — de 3 w... ATTRACTIF
vu la forme de sa lentille il "flash" sous 360°... LE MOINS CHER.

NOUVEAU LIQUATRON

De 1.600 F. T.T.C.
à 3.000 F. T.T.C.

5 MODÈLES

projecteur de grande puissance, réussit pour la première fois
une lumière liquide automatique.



PROJECTEUR L.S.D. 150 w. durée 2.000 h.

600 F. T.T.C.

projecteur mobile produisant des
formes mouvantes lumineuses et
fantastiques.



STROBOSCOPE - SUR FRÉQUENCES MUSICALES

l'ensemble avec
1 projecteur.
2.500 F. T.T.C.



de 1 à 6 projecteurs.

COLOURGRAM

Réglage manuel des 4 circuits. Appareil
livré avec micro pour commande directe.



3.000 F. T.T.C.
4 fréquences réglant chacune 2.000 w. de
lumière.

SCENILUX-LOCAMAT



9, 9 bis, 11, RUE HENRI-REGNAULT, PARIS-14 - TÉL. : 331-13-94, 23-95 et 588-72-13

musique, les gens et qui veulent la
révolution. J'ai quand même un petit
espoir de voir ma lettre dans le numéro
de septembre.
PLAN TO GETHER OUR REVOLUTION
2^e classe Leclercq.
Je n'écris pas mon adresse militaire
car je risquerais d'avoir des ennuis
— bien que peu de militaires (gradés)
doivent lire Rock et Folk.

Morrison

J'ai pensé : je vais attendre la parution
de Rock & Folk. J'espérais y trouver un
article très fourni sur Jim Morrison, et
sa photo en couverture. J'ai été étonné
que vous l'avez sacrifié à ce Pete
Townshend qui commence à me taper
sur les nerfs. J'étais désespéré de la
brièveté de l'article de Paringaux (qui
n'était malgré tout pas trop mauvais).
J'ai surtout été agréablement surpris
par la prose de ce même Paringaux dans
ses « Bricoles ». S'il a osé y exprimer
ses sentiments, alors je ne comprends
pas sa crainte de trop en dire sur un
type qui fait l'objet de son admiration
(« peut-être parce que si j'avais été
quelqu'un j'aurais aimé être toi »).
J'imagine que les lecteurs assidus de
Rock & Folk n'auraient pas été tellement
satisfaits si pour une fois leur journal
avait consacré un numéro spécial au
chanteur des Doors. Parce que les
Doors sont malheureusement trop mé-
connus en France (cf referendum).
Et le canard ne se serait pas vendu.
Mais il y a quand même d'autres lecteurs
moins fidèles (j'en connais pas mal),
moi par exemple, qui vous auraient
remercié chaleureusement d'avoir su
faire une exception, d'avoir su sacrifier
le fric pour la vérité. Cela aurait été
votre manière à vous de manifester
votre respect, au lendemain de sa mort.
Mais je sais que vous ne pouvez le faire,
d'abord parce que vous n'éprouvez pas
tous les mêmes sentiments pour Mor-
rison, ensuite parce que vous êtes
astreints à plaire à tout le monde.
Morrison, lui, méprisait l'opinion. Il ne
faut pas croire que c'était une preuve
de force parce que Morrison était faible
devant la réalité, mais simplement une
preuve d'amour et de sincérité envers
son propre malheur. Et maintenant il est
mort de s'être trop aimé (ou trop mé-
prisé : qui s'aime se méprise). Je ne
parlerai pas trop de Jim : c'est votre
rôle (vous ne l'avez jamais beaucoup
honoré). Je dirai simplement que j'ad-
mirais particulièrement Morrison parce
qu'il est toujours resté fidèle à lui-même,
malgré la célébrité, et la gloire n'a pas
atténué son désespoir, ni sa hargne,
ni sa foi profonde en ses idées. Parce
que Morrison était un poète, un vrai
(suite page 86)



GRATUITEMENT
un super 33 T. "POP"
commenté par
PATRICK TOPALOFF

méthode audio visuelle SOLFÈGE ET GUITARE

accompagnement, solo

La seule en France fondée entièrement sur
l'actualité, chansons et musique moderne

étude des répertoires : Les noms les plus prestigieux de la
chanson et des rythmes modernes

toute la technique de la guitare et de la théorie musicale

SOLFÈGE. lecture - harmonie

Technique musicale : improvisations

transpositions : EFFETS SPÉCIAUX

Chansons

FOLK SONG . BEUES . RYTHM'BEUES . JAZZ
DANSES MODERNES . POP MUSIC . Flamenco

RECEVEZ

sans engagements, notre documentation complète et le
DISQUE ESSAI GRATUIT

DESTINATAIRE

LABAT EDITIONS NOUVELLES

7, rue Labat - 75 - PARIS 18^e (Service R.E.F.)

Je possède ou ne possède pas de guitare

VEUILLEZ M'ADRESSER GRATUITEMENT, la documentation et le disque
ESSAI GRATUIT

Nom
Prénom Age
Profession
N° Rue
Ville N° du Dépt.

Naturellement, celui-là qui se refusait obstinément la dénomination quasi-maudite de « festival » fut l'un des plus réussis d'entre tous. Le plus réussi, peut-être bien. Signe des temps qui changent, ce genre de cérémonie se déroule maintenant dans la plus stricte intimité, condition, selon les organisateurs, de réussite. Le « Folk Concert » de Lincoln fut un parfait succès. D'autres ont laissé dans les mémoires des souvenirs autrement impressionnants, en raison de leur gigantisme, des foules immenses qu'ils rassemblèrent, de leur longueur, de l'accumulation fabuleuse d'artistes importants qu'ils produisirent; mais aucun ne fut plus agréable à vivre que celui-là, ne laissa au corps et à l'esprit autant de satisfaction. C'est que le concert de Lincoln avait à la fois de l'allure et du charme, et le charme c'est bien ce

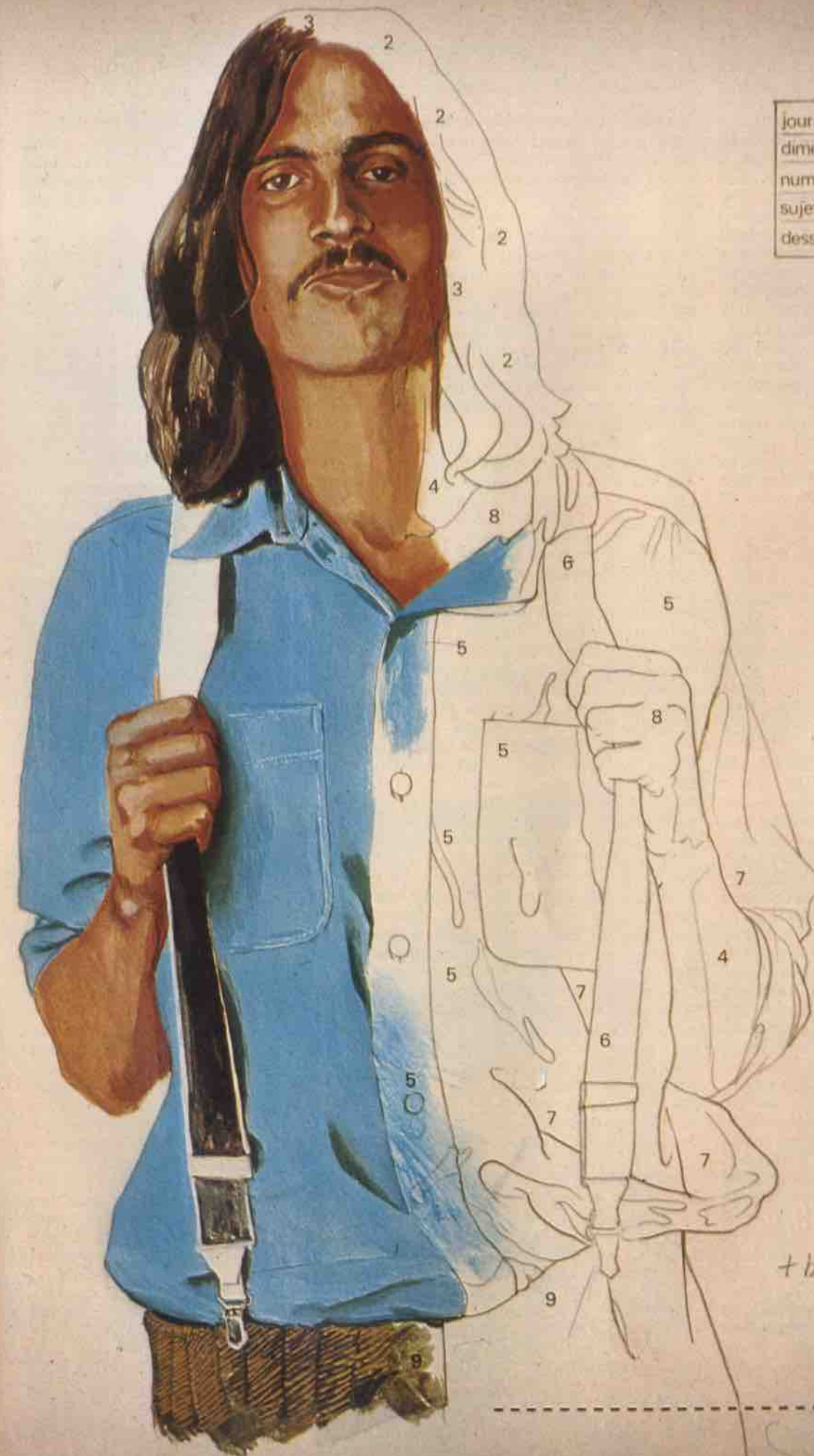
qui manquait à tous les autres (il y en a eu de tout petits qui étaient adorables, bien sûr, mais leur qualité musicale n'était pas toujours de premier choix). Cela avait été étudié, désiré par ce Fred Bannister qui en était l'organisateur et dont on se souvient peut-être qu'il n'en était pas à son coup d'essai: il fut responsable des festivals de Bath, entre autres. Bath avait, justement, été l'un des seuls triomphes de l'an passé en matière de festival, et l'on pouvait s'attendre à ce que Bannister essaie de récidiver. Mais non: de son propre aveu, il voulait que cette fête de Lincoln en soit vraiment une et qu'elle se déroule en présence de quelques amoureux de musique plutôt que devant des foules gigantesques attirées par le folklore plus que par autre chose. Ajoutons qu'il a probablement pas mal de nez et que les semi-échecs de monuments

comme Wight ont dû l'inciter à un peu de prudence. Bannister fit réellement tout pour que ce concert champêtre ait des allures de déjeuner sur l'herbe, et comme il est un excellent organisateur, il y parvint. Les boulimiques de la musique, ceux qui ne se déplacent qu'avec la certitude d'être gavés jusqu'à l'écoeurement, n'étaient pas là. Et puis l'affiche n'était pas très « heavy » non plus, pas le moins du monde raccolleuse. Il ne vint que quelques milliers de personnes (25), juste ce qu'il fallait, ni trop ni trop peu, et pas une parmi elles ne s'était déplacée pour autre chose que la musique. Tout, donc, fut paisible, un peu comme une de ces réunions de famille à la campagne, où l'on étend une nappe sur l'herbe et où l'on mange en prenant son temps, des choses fraîches. A mille miles des



UN JOUR A LA CAMPAGNE

Grâce à son manque de retentissement, la « réunion » de Lincoln fut parfaitement réussie.



journal	<i>Roth 44-54</i>
dimensions	<i>240 x 270</i>
numéro	
sujet	<i>JAMES TAYLOR</i>
dessinateur	<i>LOPIST</i>



+ blanc

super-productions de l'an passé. On pouvait s'asseoir sur l'herbe, il y en avait quand on arrivait et il en restait autant quand on repartait. Il y avait des gens tranquilles et de la très bonne musique. Ce ne sont, après tout, pas choses négligeables. N'est-ce pas ? Trois bobbies pour vous dire où vous garer. Des « stewards » aimables. Une petite scène au bout d'un grand champ, presque adossée à une demeure fatiguée dans les chambres de laquelle les musiciens auraient trouvé des loges s'ils en avaient eu besoin. Et même un peu de soleil après la traditionnelle ondée. Tout était si cool qu'on avait peine à y croire, que l'on regardait instinctivement autour de soi pour découvrir la faille dans cette perfection : la bagarre, le mauvais trip, le musicien mécontent, les hot-dogs trop chers, les Angels avinés, etc. Rien. Et il ne se passa rien jusqu'à la fin, ce qui était un peu miraculeux. Et la musique était en parfaite harmonie avec le cadre et l'ambiance.

L'homme triste

Dion finissait. Il finissait par « Ruby Baby », bien entendu, qui faisait courir des frissons de nostalgie à ras du gazon. C'est une très belle chanson, « Ruby Baby », l'une de celles dont la structure se prête à tous les traitements, et la nouvelle manière qu'a Dion de l'interpréter (guitare sèche et c'est tout) lui apporte un charme neuf, une seconde jeunesse.

Après ce revenant se pointèrent sur la scène étroite deux types dont on a l'impression qu'ils sont là depuis toujours, ensemble. L'un a soixante ans et l'autre cinq de plus, mais ils sont plus jeunes que bien des artistes (gens) de vingt ans. Leur art, immuable, s'il reste figé dans une expression définie une fois pour toutes il y a bien longtemps, est encore bien vivant. Parce que le blues a pour principal ingrédient la vie, et que la vie reste toujours intéressante, quelle que soit la forme sous laquelle elle se présente. Comme les visages de ses interprètes, sur lesquels le temps semble ne pas pouvoir poser sa griffe, la musique de Sonny Terry et Brownie McGhee est lisse, ronde, polie, et ses faiblesses elles-mêmes ont été tellement répétées qu'elles sont parfaitement assimilées maintenant et participent autant que le reste à l'équilibre de l'ensemble. On pourrait citer bien des bluesmen dont l'art est plus authentique, plus vécu que celui des deux compères, plus riche aussi, mais il est difficile de ne pas se laisser prendre au charme de leurs duos rocaillieux, à la simplicité un peu fruste des échanges guitare-harmonica, à la façon tellement directe qu'ils ont d'interpréter des chevaux de bataille mille fois enfourchés du genre « Key to the highway » ou

« C. C. Rider » (« see what you've done »). On ne traîne pas en route, les morceaux durent trois minutes et tout est effectivement dit durant ces trois minutes. Un petit rappel et les deux vieux disparaissent; ils ont fait « leur truc », comme chaque soir depuis trente ans, mais cela ne fait rien, c'était bien.

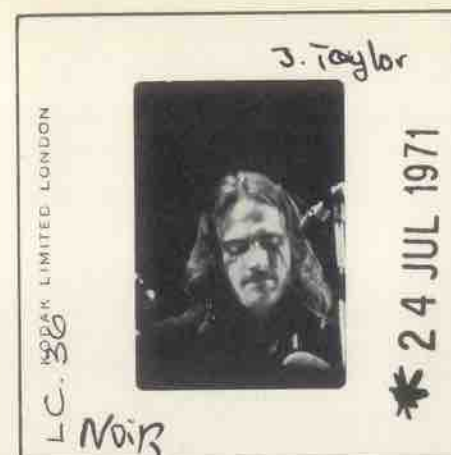
Tim Hardin est totalement différent. Son art est parfaitement intimiste et ses confidences sont vraies. Il est un grand chanteur et un grand compositeur de chansons, il mériterait d'être autre chose que le Monsieur qui a composé « If I were a carpenter ». Mais, son passage à Lincoln en fut l'illustration, Tim Hardin et ses chansons ne sont pas assez évidents pour plaire à beaucoup de gens (ou, plus exactement, c'est le genre de choses qu'ils aiment quand on leur met sous le nez puis qu'ils se dépêchent d'oublier au profit d'autres plus accrocheuses). Chansons superbes et relativement simples au départ que l'esprit torturé de leur auteur distord d'une façon incroyable; les lignes mélodiques sont étirées, bousculées, les mots mâchonnés deviennent bouillie, la voix instable passe par tous les registres au sein de la même phrase, se brise, s'enfle, s'apaise, s'éteint. Tim Hardin a l'air d'un vieux bébé livide. Il se balance sur la scène d'une façon étrange, comme s'il parodiait les rockers du temps passé, sa superbe Martin sur le ventre. Seul l'accompagnement son pianiste Warren Bernhardt, qui ressemble à Neil Young et joue merveilleusement bien, même quand il vacille sur son tabouret et manque s'affaler par terre. « Reason to believe ». Tim Hardin est un homme bien désabusé, les histoires qu'il raconte sont tristes. Bien avant que la mode fût à l'introspection dans le rock, il débattait sa vie et offrait ses douleurs les plus intimes au public. Ces derniers temps, son esprit a été occupé par une femme, Susan (« elle était si belle qu'elle ne pouvait être qu'une sainte/et je l'ai aimée dès que je l'ai vue/mais il n'y avait qu'une chance sur cinq millions pour qu'elle m'aime aussi »), et son fils, Damion. La femme l'a quitté (« elle est partie pour Los Angeles/avec un nouvel ami »), mais elle lui aura permis de réaliser deux œuvres absolument superbes, l'une consacrée au temps du bonheur (« Suite for Susan and Damion »), l'autre à l'après-bonheur (« Bird on a wire »), toutes deux enfermées dans des albums qu'il faut avoir entendus. Là, sur scène, la beauté mouvante des disques perd encore un peu de sa netteté, s'estompe et se transforme en de longs monologues informels dont il est difficile de suivre le fil. Une chanson mélodiquement aussi évidente que « If I were a carpenter », par exemple, est à peine reconnaissable quand son auteur l'inter-

prète. Tim Hardin a souffert, sa souffrance motive son art mais celui-ci n'est nullement un appel à la pitié. On a l'impression en voyant cet homme qui titube sur les planches que jamais il ne chante ses chansons de la même façon, qu'il y a bien trop de lui-même en elles pour qu'elles ne changent pas chaque jour, selon la force avec laquelle reviennent les souvenirs qu'elles appellent. On l'écoutait, fasciné et un peu mal à l'aise, comme quand un inconnu vide son âme devant vous, sans pudeur. Et lui aurait aussi bien pu être tout seul. Le passage de Tim Hardin fut l'un des grands moments du concert de Lincoln, mais, paradoxalement, le seul qui ne cadrât pas avec l'ambiance. Un paumé, un raté, un grand artiste qui jouait de la « sad music »...

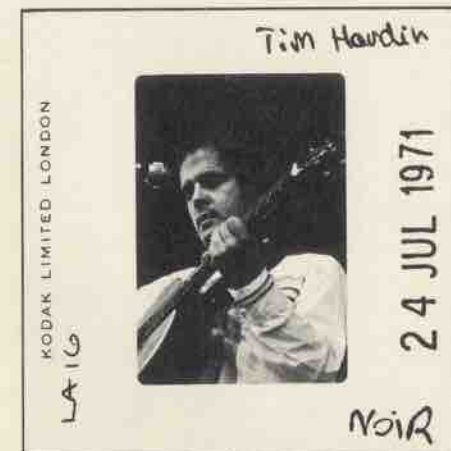
Les gens heureux

Après lui, vint Steeleye Pan, groupe de folk comme l'Angleterre en produit pas mal en ce moment et pas plus intéressant pour ça. Qu'ils ne soient pas encore capables de jouer ensemble, que leurs capacités musicales soient restreintes et que leur chanteuse, une grosse oie molle affublée d'une ridicule robe de princesse moyenâgeuse, soit mauvaise, ce n'est pas tellement grave : tout cela peut s'arranger. Ce qui est plus ennuyeux, et qui est valable pour bien d'autres groupes que celui-là, c'est l'orientation musicale choisie. Le folk anglais peut être la chose la plus pénible qui soit quand il ne s'écarte pas de sa forme initiale. Trop de groupes (Fairport Convention en est un meilleur exemple que Steeleye, parce que lui possède énormément de possibilités musicales) se contentent d'aller fouiner dans les bibliothèques pour exhumar des parchemins datant de cinq siècles et sur lesquels sont couchées de vieilles ballades venues de toutes les Iles Britanniques; ils étudient ces chansons soigneusement puis les reproduisent textuellement, en les électrifiant vaguement. Et voilà, le processus créateur s'arrête là, ce qui n'est pas très loin. Je ne pense pas que cela soit la bonne solution pour ressusciter un folklore (en admettant qu'il ait besoin de l'être), que d'aller déterrer des fossiles qui ne correspondent en rien au temps que nous vivons. Voilà en quoi les festivals folk sont souvent redoutables, au long desquels se propage un ennui de bon ton, pareils à des congrès de boy scouts-archéologues. Lincoln échappa entièrement à ce piège (mis à part Steeleye), qui ne présenta que des groupes influencés par le folklore de leurs pays respectifs mais capables d'aller tout de même un peu plus loin que la copie conforme. A quoi bon jouer une musique morte ?

La musique de l'Incredible String Band



James Taylor.



Tim Hardin.

est la plus vivante qui soit, et l'heure que le groupe nous consacra fut la plus lumineuse, la plus pleinement heureuse de la journée. Je dois avouer que je n'étais pas très chaud au départ, guère enthousiasmé par les disques, et que ce qui m'arracha au bar ce fut la pensée que sur scène allait se produire ce Mike Heron qui vient d'enregistrer un album de lumière, « Smiling men with bad reputations ». Dix minutes plus tard tout le champ et puis moi battions des mains et rions comme des enfants, transportés de bonheur. Ça a l'air un peu cul dit comme ça, mais ceux qui ont vu l'ISB sur une scène savent. Ah ! voilà un groupe qui puise son inspiration dans le folklore de son pays, qui lui emprunte même une part de son répertoire et qui reste pourtant d'une totale originalité. C'est qu'il y a là deux imaginations au travail, celle de Robin Williamson et celle de Mike Heron, qui savent colorer une musique et la faire chanter comme personne. On ne saurait dire si la musique de l'ISB est complexe et paraît simple ou si c'est l'inverse. On croit parfois déceler de fantastiques complexités mélodiques et harmoniques derrière cet art serein, et d'autres fois tout cela apparaît à l'évidence d'une simplicité lumineuse, presque infantin. C'est la part de mystère indispensable. Et l'autre phénomène étrange est la modernité d'un art pourtant bien passéiste; modernité des thèmes, des couleurs, peut-être parce qu'ils sont absolument purs et que cette pureté est une garantie d'intemporalité

(donc d'actualité). Ils sont quatre (il y a cette fille, en robe d'Ophélie, Licorice, et un nouveau nommé Malcom) et parviennent à produire une variété de sons assez incroyable en passant d'un instrument à l'autre avec beaucoup d'élégance et de naturel. Ils le font sans ostentation, parce que telle ou telle chanson exige telle ou telle coloration, et ils rient tout le temps, surtout quand ils voient la fille en robe d'Ophélie jouer de la guitare basse. Peut-être ont-ils énormément fumé avant, peut-être sont-ils simplement d'un naturel heureux, comme leur musique (à moins que ce soit leur musique qui leur ressemble...). J'ai beaucoup d'admiration pour ces gens qui font de petites choses enfantines et parviennent, par la magie de leur charme, à les élever au niveau supérieur et à les faire accepter (aimer) par des foules plutôt blasées. Donovan possède cette qualité au plus haut point, et l'Incredible String Band aussi; je pense que le public les sait enfants et qu'à partir du moment où il a accepté cette idée il n'a plus de peine à devenir enfant lui-même et à se débarrasser de tous ses préjugés de vieillard.

L'Incredible String Band, avec ses guitares, ses flûtes, ses clavecins, ses tambourins, ses pipeaux, son violon et sa fraîche préciosité fit danser les gens dans le champ, et les força à rire pendant une heure. C'est là sa seule raison d'être. Sa musique était comme un filet d'eau fraîche qui renvoie le soleil, et Mike Heron riait depuis une heure. Ce fut le premier des quatre triomphes...

Glory, Glory

Il y eut Sandy Denny, de laquelle il n'y avait pas grand-chose à dire, sinon qu'elle chante bien (ce que tout le monde savait) mais qu'elle manque considérablement de personnalité et de chansons solides à se mettre dans le gosier. Son problème est celui des interprètes doués mais non créateurs placés devant ce choix délicat : chanter leurs propres compositions (pas à la hauteur de leurs possibilités vocales) ou interpréter celle des autres (qui sont... aux autres). Sandy balance entre les deux sa grosse silhouette de Janis anglaise (un peu jeune encore, fillette) et passe de Dylan à elle-même sans grand succès. Ce n'est pas mal, c'est même agréable, mais le fait de le dire est lui-même restrictif, n'est-ce pas. L'orchestre qui l'accompagne est, lui, excellent, et particulièrement le guitariste Richard Thompson, transfuge de Fairport (comme Sandy), économique et subtil et avec lequel il faudra compter s'il se décide un jour à flipper : il a dans les doigts et dans le crâne d'immenses possibilités.

Quelque part aussi, il y eut Pentangle qui fut une bonne surprise, beaucoup moins ennuyeux que sur ses disques et



qui semble s'être enfin décidé à mettre un peu de rock et de jazz dans son folk (non pas que cela soit une panacée universelle, mais dans ce cas précis c'était évidemment nécessaire). Le groupe joua quelques longues pièces au cours desquelles sa chanteuse intervint rarement (ce qui est bien) et Bert Jansch et John Renbourn longuement (ce qui est mieux), ces deux derniers échangeant sur leurs guitares quelques idées subtilement swinguantes, soutenus par une section rythmique bien plus excitante que par le passé. On a pensé, par instants, au Dead de l'album « Live » (le premier); sans blagues.

Quant à Tom Paxton, il fut tout simplement magnifique. Lui aussi m'offrit beaucoup plus que ce que j'attendais, et il est certainement un artiste auquel la scène donne une dimension supplémentaire. Non pas qu'il apporte à ses chansons de grandes modifications, au contraire d'un Tim Hardin, mais il possède une telle présence, une telle densité, qu'il est difficile d'échapper à son charme. Charme tout à fait différent de celui de l'ISB; lui est solide et un peu rugueux, dispensateur d'une poésie fortement attachée au réel, sans le moindre maniérisme. Très belle tout de même, et sans donner l'impression qu'elle cherche à tout prix à l'être. Tom Paxton est un homme et c'est en cela qu'il tranche dans un monde où abondent les gamins. Sans trémolos, sans s'apitoyer sur lui-même ou sur les autres, il raconte ses histoires avec beaucoup de cœur et de pudeur (aussi beaucoup d'humour, comme dans ce désopilant « Talking Vietnam Potluck Blues » désormais classique, ou quand il raconte, avec cet air terriblement sérieux dont il ne se départit jamais (casquette de marin et moustache drue) ses démêlés avec sa maison de disques (« j'avais été pendant cent ans chez Elektra et cette année je venais de signer chez Elektra quand Reprise a racheté cette maison, le tout étant racheté par Warner Bros, racheté lui-même par la société de parkings Kinney; alors voilà, je chante pour des constructeurs de parkings... »). Accompagné par son fidèle David Horowitz, il interpréta tranquillement quelques-unes de ses chansons les plus connues (« Mr Blue », « Saturday night », le très beau « Rambling Boy », etc.) plus quelques nouveautés de son prochain album. Solide, placide, et un petit œil malin qui voit tout et rigole. Ce fut le second triomphe.

Le troisième, juste après, et le plus considérable bien sûr, revint aux Byrds. Ils valaient le déplacement à eux seuls, comme d'habitude. Et comme le fit justement remarquer Roger McGuinn, ils passèrent au meilleur moment possible, quand le soleil se couchait et que tombait sur la campagne ce calme

Les Byrds.



fragile qui accompagne la chute de la lumière et la montée de l'ombre. Le passage des Byrds à Lincoln fut bien moins long que celui de l'Albert Hall (une heure contre deux et demie), mais ce ne fut certainement pas de la fau-
 du public, ébloui par tant de lumière et de talent. Jamais on n'avait entendu « Mr Spaceman » et « So you want to be a rock and roll star » sonner de cette façon, incroyablement précise et planante. C'était l'introduction électrique, « pour vous chauffer un peu », et l'on en restait tout étourdi, comme à chaque fois que jouent les Byrds. On sait qu'ils vont être superbes et ils se débrouillent pour vous faire découvrir qu'ils sont encore plus que cela. Ces deux morceaux initiaux, archi-connus, étaient tout neufs et l'on en murmurait pourtant les paroles, et l'on en connaissait toutes les images par cœur... « won't you please take me along for a ride... pick a guitar and take some time... learn how to play... sell your soul to the company... ». C'est une bonne partie du charme des Byrds, cette façon bien à eux qu'ils ont de vous faire découvrir à chaque fois des choses que vous connaissez par cœur. Plaisir mélangé de l'aventure et de la reconnaissance. Comment y parviennent-ils, je ne sais pas trop ; il faut que ce soit eux, à la fois partie de l'histoire du rock et personnages vivants, renouvelés sans cesse. Pas de doute, ces deux premiers morceaux, enlevés en cinq minutes, furent ce qu'il y eut de plus frappant dans cette heure magnifique, à cause de ce qu'ils provoquèrent de surprise, d'excitation et de souvenirs. Et l'on s'apercevait par la même occasion qu'un brin de rock and roll était tout à fait ce que l'on attendait sans s'en douter. Geoffrey Cannon en abandonna son déjeuner sur l'herbe pour ouvrir des yeux immenses derrière ses lunettes et laisser tomber un « they are unbelievably good » qui résumait tout. Et puis McGuinn et ses amis prirent leurs guitares sèches et se promènèrent un long moment à travers les harmonies de cette country music qu'ils pratiquent avec tellement d'agilité et de grâce. « Chestnut Mare », « Black Man Rag », le merveilleux « Drugstore truck driving man » (« He's a drugstore truck driving man/He's the head of the Ku-Klux-Klan/He's the only D.J. you can hear after three/He's been like a father to me.../Now I play in a rock and roll band/And why he don't like me I can't understand »). Ils portent tous, ce soir, des Levis passés (ce n'est plus l'Albert Hall) et, comme d'habitude, leurs trousseaux de clés pendent à leurs ceinturons, et la nuit tombe tout doucement partout où leur musique ne parvient pas. « Glory, Glory » (« Alleluia, since I laid my burdens down »), « Jesus is just allright », ça ne vous engage en rien, si vous êtes athée, de chanter avec

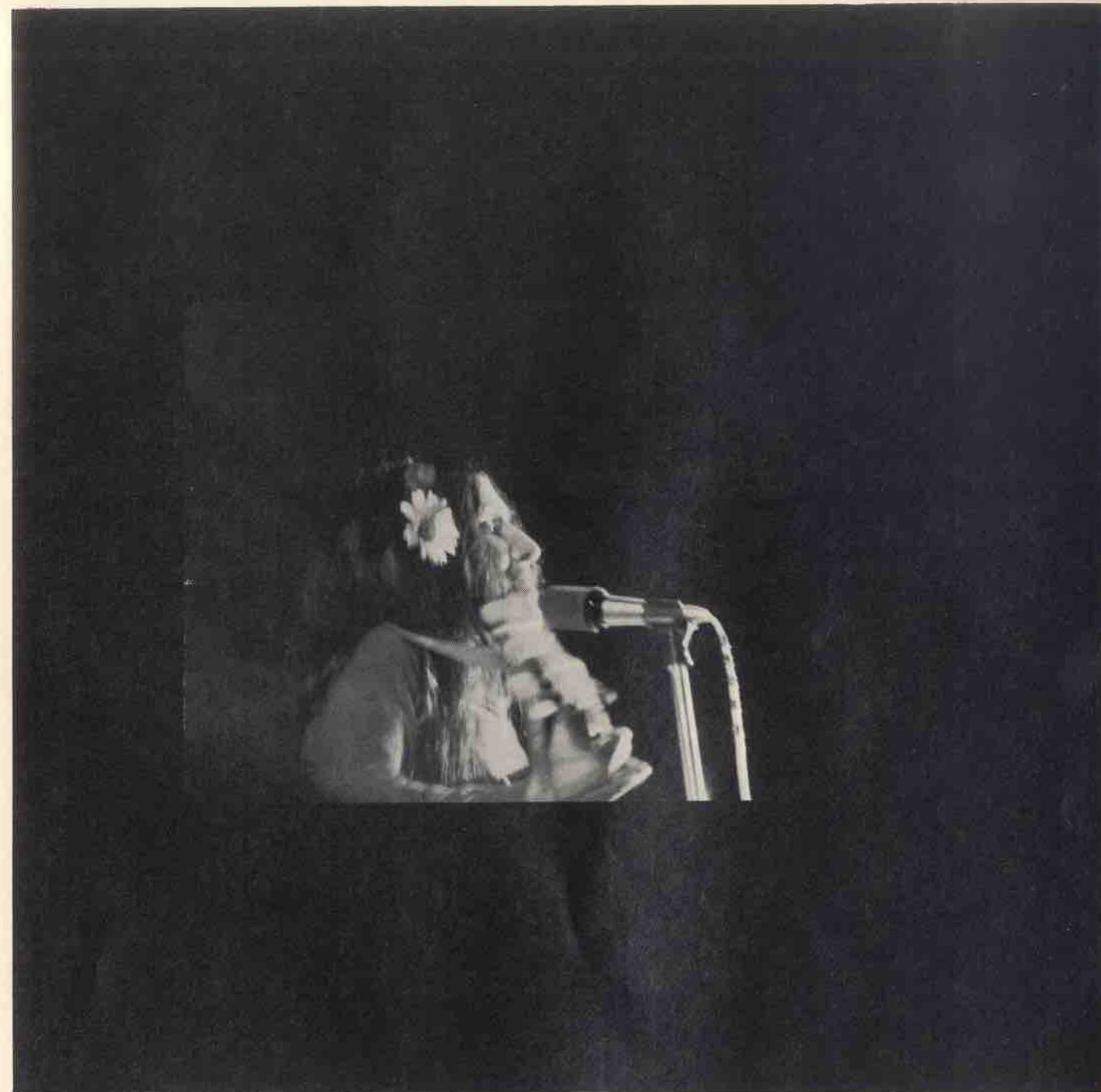
eux ces cantiques rock. Clarence White dessine de jolies figures, nettes, sans bavures, McGuinn, moins rigoureux mais plus imaginaire, colore ces figures. Ils font penser à Stills et Young, même si leur façon de jouer et leur inspiration sont très différentes : même opposition entre le classicisme et la flamme. « Mister Tambourine Man » et son éternel petit matin, « You ain't going nowhere », le tout nouveau « Antique Sandy », « Pretty Boy Floyd » se succèdent, si clairs, animés par la voix de McGuinn, pâle et brûlante. Toujours, j'ai vu McGuinn faire ce même geste et arborer cette même expression quand le public l'empêche de quitter la scène : il prend l'air ennuyé, regarde ses compagnons et hausse discrètement les épaules. Cela veut dire : « Que peut-on y faire ? ». Deux choses, Roger : ou bien être moins bon ou bien jouer encore. Joue.

Une fleur blanche

Byrds exit, entre James Taylor, la nouvelle coqueluche de l'Amérique. Il est très grand et long comme un jour sans pain, il va pieds nus, il est morne. Ses confessions amères, ses douleurs intimes d'inadapté à tous les niveaux, sa solitude, sa fragilité qui appelle la tendresse et le réconfort, son passé (présent?) de junkie, tout cela, véhiculé par une voix grave, tendre et désabusée, de belles mélodies et un rock plus que discret (à tel point qu'il en devient du folk, en ce qui concerne sa forme tout au moins), tout cela a touché l'Amérique au cœur. Il est vrai que James Taylor éveille les instincts maternels ; il est si triste... Pour lui presque tout seul, on a trouvé une nouvelle étiquette : « introspective rock ». Bah... ! Il possède un don, sans aucun doute, et pas seulement celui d'avoir été là au bon moment (en fait, les grands artistes ne sont pas là au bon moment, ils font le moment) ; comment expliquer autrement cette ferveur un peu triste de la part du public, cette soudaine réduction à la dimension d'un coin de feu de l'espace immensément ouvert par les Byrds quelques minutes plus tôt ? James Taylor aussi on le connaît, et cette connaissance profonde, presque complice, ne peut être que le fruit d'une longue pratique. Pourtant... il me semble bien que la profondeur n'est pas l'apanage de James Taylor, que tout avec lui, la musique et les sentiments qu'elle véhicule, reste de surface, que l'émotion s'effrite et s'estompe vite. J'ai songé, en l'écoutant détailler de sa belle voix grave de malheur des chansons jolies plutôt que belles, à ce que disait un jour Neil Young : « Les gens écoutent attentivement pendant dix minutes, et puis tout à coup ils se demandent : « Est-ce que j'aime vraiment ça ? Est-ce que j'écoute vraiment ? » Et c'est à ce

moment-là qu'ils cessent d'écouter ». A moi, et moi seul peut-être, cela est arrivé, l'attention qui s'effiloche petit à petit, l'agacement qui s'accroît de voir cet homme apparemment brisé et sincère répéter mot pour mot les mêmes phrases d'introduction, refaire, à la virgule près, les mêmes plaisanteries désabusées que la veille et l'avant-veille. Peut-être que tout le monde en fait autant, sans doute même, mais d'autres (Young, Morrison, Dylan) captivent tellement que l'on ne s'en aperçoit même pas. James Taylor est un merveilleux chanteur et un compositeur de talent ; je ne pense pas qu'il soit important... Il y a tellement peu de gens importants, de toute manière. Mais James Taylor est certainement capable de donner du plaisir à un public (pas seulement « son » public) pendant quelque temps, quand il déambule avec langueur à travers « Riding on the railroad », « You've got a friend » (de Carole King), « Sweet Baby James » ou « Mud Slide Slim », quand il laisse entrevoir, le temps de « Steamroller », les possibilités qu'il a d'échapper à la monotonie et d'enlever un peu le tempo. Mais il a l'air si fatigué, si fatigué...

Buffy Sainte-Marie est tout le contraire, en quelque sorte. Tout petit bout de femme, vêtue d'une chemise écarlate et dressée sur les talons de ses bottes, elle dégage une énergie incroyable et peut mettre le feu à la nuit la plus froide, à la foule la plus engourdie. La nuit n'était pas très froide et la foule était totalement disponible, Buffy s'octroya donc le quatrième et ultime triomphe de Lincoln. « Tu nous as manqué », cria quelqu'un dans le champ noyé d'ombre. « Vous aussi », répondit-elle, et elle chanta, avec sa guitare ou avec son piano. Virulente elle est, Buffy, loin des indécisions ou du symbolisme hermétique de bien des protest-singers. Son cri ne laisse place à aucune équivoque et ses mots frappent juste et fort ; elle est **vraiment** investie d'une mission, **vraiment** le porte-parole des Indiens d'Amérique, et ils ne pouvaient en trouver de meilleur pour se faire entendre. Sa voix vibrante et coupante entre dans le corps comme une lame et reste là, quelque part à l'intérieur, résonnante. Comme possédée, elle interpréta un chant indien à la fois triste et rempli de colère, pliant sa voix de façon hallucinante, s'accompagnant seulement du battement furieux de son talon sur les planches. Et puis elle chanta « Universal soldier », d'autres chansons encore, toutes poignantes et belles, et puis cette merveille (mais le mot convient-il à ce thème déchirant qui met à nu la douleur d'un peuple opprimé ?) qu'est « Soldier Blue ». Avec sa chemise rouge et une fleur blanche dans ses cheveux noirs... — PHILIPPE PARINGAUX.



Buffy Sainte-Marie.

Le soleil tombait, comme à regret, entraînant dans sa chute quelques rayons attardés qui s'ingéniaient à trouver le rideau dense de la forêt. Le ciel, lourd et mauvais, semblait mépriser les demeures terriennes aux toits de tuiles rouges, tandis que les hommes se hâtaient à travers champs vers leurs dérisoires habitations, pressés de mettre un mur entre leur corps et cet orage qui s'approchait en grondant sur la plaine... Une fois encore la foudre allait dépouiller les grands arbres de leur écorce et les arracher de ce sol gras d'où ils tiraient leur force tranquille, les jetant irrespectueusement en travers des routes grises et trempées. Toute la nuit durant, de grands arbres allaient mourir, couchés dans l'eau, leur agonie parfois traversée par la lueur des phares d'une voiture dont le conducteur, après maintes imprécations, devrait rebrousser che-

min... Demain, des âmes simples évolueraient le passage du diable en découvrant les blés ravagés par le vent. Demain des couples s'éveilleraient, heureux de pousser le bois de leurs volets contre la pierre de leurs murs. Demain des enfants insoucients jetteraient des petits cailloux noirs vers le ciel et enjambreraient les arbres morts en riant. « Demain », pensait le Smart-Ass Rock'n'Roll Critic, suivant la progression de l'orage au travers des vitres peintes qui séparent son Territory du reste du monde... L'idée d'un lendemain ne semblait pas, à ce moment, devoir le passionner outre-mesure; il souleva une fois encore le couvercle de la tabatière de corail où étaient habituellement déposés les bonbons synthétiques qui lui permettaient de dépasser les réalités terriennes lorsque celles-ci devenaient trop prévisibles, mais il dut se rendre à

l'évidence: elle était vide. Il regarda Christelle, perdue dans un autre rêve, qui brodait à la lumière de la vieille lampe à pétrole. Il s'en voulait, tout à coup, d'avoir commis la négligence de ne pas regarnir la tabatière; il s'en voulait de rester cloué devant la fenêtre peinte qui, lorsqu'un éclair déchirait le ciel, faisait passer son visage du vert bronze au mauve en lui donnant successivement toutes les teintes des pastels célestes... « Que d'énergie perdue », avait-il pensé lorsque son corps était devenu tout électrique, juste après le premier fracas du tonnerre; cette fois-ci, il ne pourrait pas emprisonner l'énergie que la nuit offrait, comme pour le narguer, en de longs éclairs blancs qui se découpaient nettement sur les murs gris du village. Le Smart-Ass Rock'n'roll Critic sentit qu'il allait lui falloir avoir recours à une autre planète, la Terre

s'avérant une fois encore trop petite... C'est, naturellement, KOBALIA qu'il choisit, comme il le faisait toujours depuis ce soir d'automne où il avait entendu, dans le vent qui hurlait sur la ville, les mots suivants: « Dewa triwen êk strain da fennh dro zanka -Dusz wurdah dusz hamtai... ». Le Smart-Ass Rock'n'Roll Critic se dirigea vers son secrétaire, ouvrit un des tiroirs et en tira une pile de feuillets dont un était couvert d'une écriture qui n'était pas la sienne, mais celle de son ami VANDER; sur ce dernier feuillet on pouvait lire des noms comme Görutz Komputêhr Kommandeuhr (Klaus-Zaspiak), Mekanik Destruktiw Kôntarkôsz Kommandeuhr (René Garber-Tôht Würdah), et Mekanik Exterminatiw Zêrbrahl Kommandeuhr (Christian Vander-Teiusz Bingôh/Wurdah Glaô...). Le Smart-Ass Rock'n'Roll Critic sut

que le moment était venu de conclure l'article sur MAGMA dont ROCK & FOLK avait publié la première partie quelques semaines plus tôt. Il prit sa plume et écrivit...
1/La nuit du 8 au 9 juillet 1970. Cette nuit-là, Christian VANDER rêva un poème. Le voici...
« TERRE/Mange ton cœur, bois ton sang, brûle ton âme/Arbre flétri que déchirent les lames du soleil/La hargne est la fortune de ton cerveau débile aux abois/Que broie le pilier de ton sein/Fumet assoiffé d'hérédité qu'ébauche le spectre de tes violences/Tu fus ce brasier imaginaire dépourvu de passion/Qui se forgea son crématoire/Bruit silence, bruit silence/Le temps a passé/Bruit silence, bruit silence/Son flot de vagues se déverse inlassablement/Il inonde l'univers, imperturbable/Tandis que la sève de ta pauvre vie/Perle

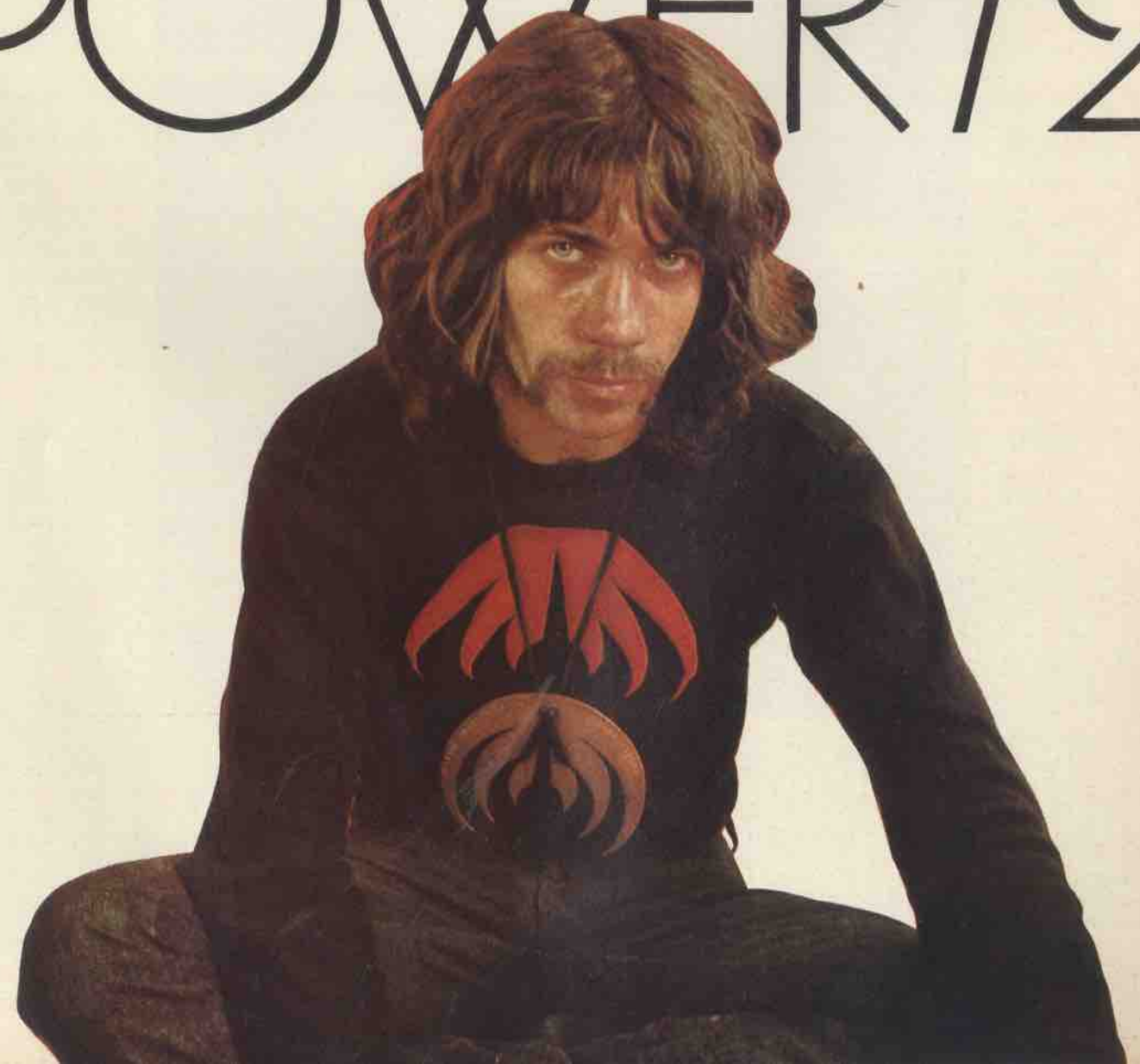
péniblement sur ton écorce avive/Bruit silence, bruit silence/Ta vie s'étire et le temps passe/Les dernières gouttes de ta sueur/Fruit de ton angoisse constante, s'échappent de tes racines/Ta mort te salue/Bruit silence, bruit repos/Que tu n'attendais pas/Ton échine hurle sa convulsion/Son cri se perd dans l'océan du temps/Tu éclates sans un son/Pourquoi ne parlez-vous pas, cendres/Dans l'apocalypse de cette nuit interminable/Où vous sombrez à jamais?/Flots du temps, flots du temps/Ne pardonnez pas/Vengez ces âmes pures aux veines translucides/Qui ne demandaient qu'à respirer/Tes parfums trompeurs de haine et d'hypocrisie/Terre, purge ce premier néant!/L'air du temps comme ton sort/Est prisonnier du cycle infini de la vie/Je compatissais, je compatissais



VANDER

En une deuxième partie, un portrait plus précis de Christian Vander, batteur et leader de Magma, le « groupe d'ailleurs ».

POWYER/2





« AMEN »...

Christian VANDER.

2/La nuit du 8 au 9 juillet 1971.

Je me trouvais au Gibus. J'étais venu écouter MAGMA dont c'était le dernier engagement jusqu'à la mi-septembre. L'après-midi, j'avais prévu une interview et nous nous étions livrés sans enthousiasme à l'habituel jeu des questions et des réponses; je regardais de temps à autre VANDER qui restait silencieux, comme s'il était désireux de ne pas contredire les autres membres du groupe, de ne pas s'interférer entre eux et moi... Ayant noté, dans ma chronique de MAGMA 2, qu'il manquait aux compositions de François Cohen et Teddy Lasry « une qualité (la violence) essentielle sans laquelle la démarche de MAGMA pourrait se trouver un jour gravement entravée », je m'entretins avec eux de cette question et ils me déclarèrent que « leur » violence supposait une certaine élaboration, contrairement à « celle » de VANDER. La conversation « n'éclata pas » : il manquait une sorte d'ivresse et nos propos restèrent assez anodins; à la fin de l'interview cependant, VANDER m'avoua, quand nous fûmes seuls, qu'il y avait beaucoup de points très importants sur lesquels il avait préféré se taire et que nous aurions à en discuter ensemble dans un proche avenir...

Le soir, MAGMA était sur scène. Le premier passage du groupe fut assez difficile, du fait de la chaleur qui régnait; la télévision tournait et les projecteurs braqués sur VANDER n'arrangeaient en rien sa nervosité : il devait d'ailleurs plus tard me confier combien il lui avait été pénible de jouer dans ces conditions... Et puis ce fut le second passage, magistralement dirigé par VANDER; il m'avait dit pendant l'après-midi : « Il faut que tu restes ce soir, tu verras, on joue le nouvel album... »; je suis resté et j'ai pu ainsi constater à quel point le leader de MAGMA vivait plus intensément SA musique que celle de François Cohen et Teddy Lasry. Il fut, pour « Iss lansei doia » et « Ki iahl ö liahk », ce batteur irréprochable d'efficacité que nous sommes nombreux déjà à apprécier, mais jamais on ne put dire qu'il approchait la fièvre paroxysmique qu'on lui connaît dans ses grands moments. Tout cela changea dès l'introduction de « Riah Saihltaahk », ce magnifique morceau qu'il a composé pour MAGMA 2; on le vit brusquement devenir plus mauvais, plus haineux et plus joyeux, cognant peaux et cymbales avec une effrayante précision, lui le guerrier dont les baguettes fendent l'air telles les armes meurtrières d'un enfant qui se serait juré d'abattre des géants... VANDER, quand il joue SA musique, est tout le contraire de ces batteurs civilisés qui font d'interminables démonstrations de leur technique; il

pourrait pourtant se complaire dans des exercices de ce genre, la technique ne lui manquant pas puisqu'il l'a gagnée avec des gens comme Elvin Jones alors qu'il n'était âgé que de quinze ans... Mais VANDER est un BATTEUR SAUVAGE plus intéressé par l'impact viscéral de son discours que par des finesses d'ornementation telles qu'en pratiquent les rats-jazzmen qui pullulent dans les caves parisiennes. VANDER NE BAT PAS, IL COMBAT...! Le torse souple, les poignets déliés, il propulse, les traits haineux, l'énorme machine qu'est MAGMA. Ceux qui semblent le mieux le seconder sont Francis Moze, imposante masse au visage fermé qui soutient imperturbablement le groupe de sa basse solide; Klaus, dont les parties vocales gagnent sans cesse en beauté majestueuse et François Cohen, le pianiste, capable d'interventions d'une rare finesse.

Après le passage du groupe, nous nous retrouvâmes tous autour des tables du Gibus. Je me souvins de l'après-midi passé... Francis Moze m'avait dit : « Quand je finis de jouer, j'ai les doigts qui tremblent encore longtemps après » et Louis Toesca, le trompettiste : « Bien que je sois épuisé, je ne peux pas dormir après avoir joué avec MAGMA... ». Ils étaient là, maintenant, les membres de MAGMA : Francis Toesca et les autres, cherchant qui une femme, qui un verre; ils s'étaient séparés et occupaient chacun une table autour de laquelle se succédaient des amis ou relations venus leur dire un mot. Il n'y avait que VANDER qui était seul... ou presque; nous commençâmes à parler, très naturellement : cela faisait tellement longtemps que nous n'en avions pas eu l'occasion... Il me fit part de ce qui le gênait chez MAGMA : les autres qui semblaient l'entourer et vouloir substituer leurs explications aux siennes lorsqu'il désirait PARLER; Teddy Lasry qui chahutait sur scène, tout à l'heure, juste avant le final de « Riah Saihltaahk »... Je le sentis fatigué, VANDER; les baguettes/armes étaient rangées dans son sac, accrochées au dos de la chaise; « Je voudrais enregistrer avec des chœurs, des percussions quelque chose d'immense... Teiusz Bingöb, ce n'est pas mon nom de guerre, c'est mon nom de cirque afin de ne pas effrayer les gens... Tu es la seule personne que j'apprécie dans ce métier; il y a aussi Laurent Thibault; tu ne connais pas Laurent? Il faudra que je te le présente... Ah! et puis je dois te faire écouter ma nouvelle bande... ». Nous avons parlé, longtemps, établissant une complicité comme en établissent les gens seuls qui se rencontrent la nuit dans les boîtes et décident de se raconter en attendant le petit jour. Et puis nous avons été rejoints par René Garber, saxophoniste-flûtiste

noir qui fit un temps partie de MAGMA; Garber, freak parmi les freaks, vint nous lire un extrait de l'édition française des Noces de Stravinsky et disparut tout aussi vite qu'il était arrivé. « Si tu parles de René Garber, me dit VANDER, j'aimerais que tu écrives que je le considère comme le seul musicien qui vit réellement sa musique... ».

Au petit matin nous roulions, VANDER, Garber, Christelle et moi dans la voiture qui filait le long des murs gris...

3/Le temps de la haine.

Un après-midi d'août, j'ai revu VANDER; dès que je suis arrivé, il m'a fait écouter sa nouvelle bande. « Theusz Hamtaahk », dont il compte faire son troisième album. « Theusz Hamtaahk », c'est le temps de la haine... Cela fait un an qu'il travaille sur cette bande; avant, il avait travaillé un an sur celle de « Riah Saihltaahk »... On peut déjà dire qu'avec « Theusz Hamtaahk » le leader de MAGMA va frapper un grand coup; il y a dans ce morceau, dont je n'ai pourtant pas écouté la partie principale, des climats superbes : la musique de VANDER lentement s'épure... Il a beaucoup de projets, VANDER; tout d'abord, cette série d'enregistrements pour Barclay (toujours à Herouville avec Laurent Thibault) reportée à la fin août; ensuite il y a la réalisation d'un album qui retracera l'histoire du rythme à travers les âges, avec étude des différentes techniques de percussion et résumé de leur progression; et puis surtout, il y a ce projet d'exploitation, et si possible d'amélioration, de la quadrophonie par un procédé permettant d'amener l'auditeur à un stade encore plus avancé de sa dépendance vis-à-vis de l'enregistrement... Cet après-midi-là René Garber, le Mekanik Destruktiv Köntarkösz Kommandeuhr, est passé; il forme actuellement un groupe qui s'appellera Mekanik et comprendra quatre pianistes... En octobre, VANDER va commencer à organiser les réunions de la Secte et nombreux seront ceux qui vont s'apercevoir (trop tard, hélas!) que MAGMA n'est pas seulement de la musique, mais AUTRE CHOSE aussi... LA NOUVELLE INNOCENCE, C'EST LE RÊVE MALÉFIQUE DEVENANT RÉALITÉ. LA SUBJECTIVITÉ NE SE CONSTRUIT PAS SANS ANÉANTIR SES OBSTACLES; ELLE PUISE DANS L'INTERMONDE LA VIOLENCE NÉCESSAIRE A CETTE FIN. LA NOUVELLE INNOCENCE EST LA CONSTRUCTION LUCIDE D'UN ANÉANTISSEMENT (Raoul Vaneigem. Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations).

4/Le Smart-Ass Rock'n'Roll Critic prit une nouvelle plume et signa...

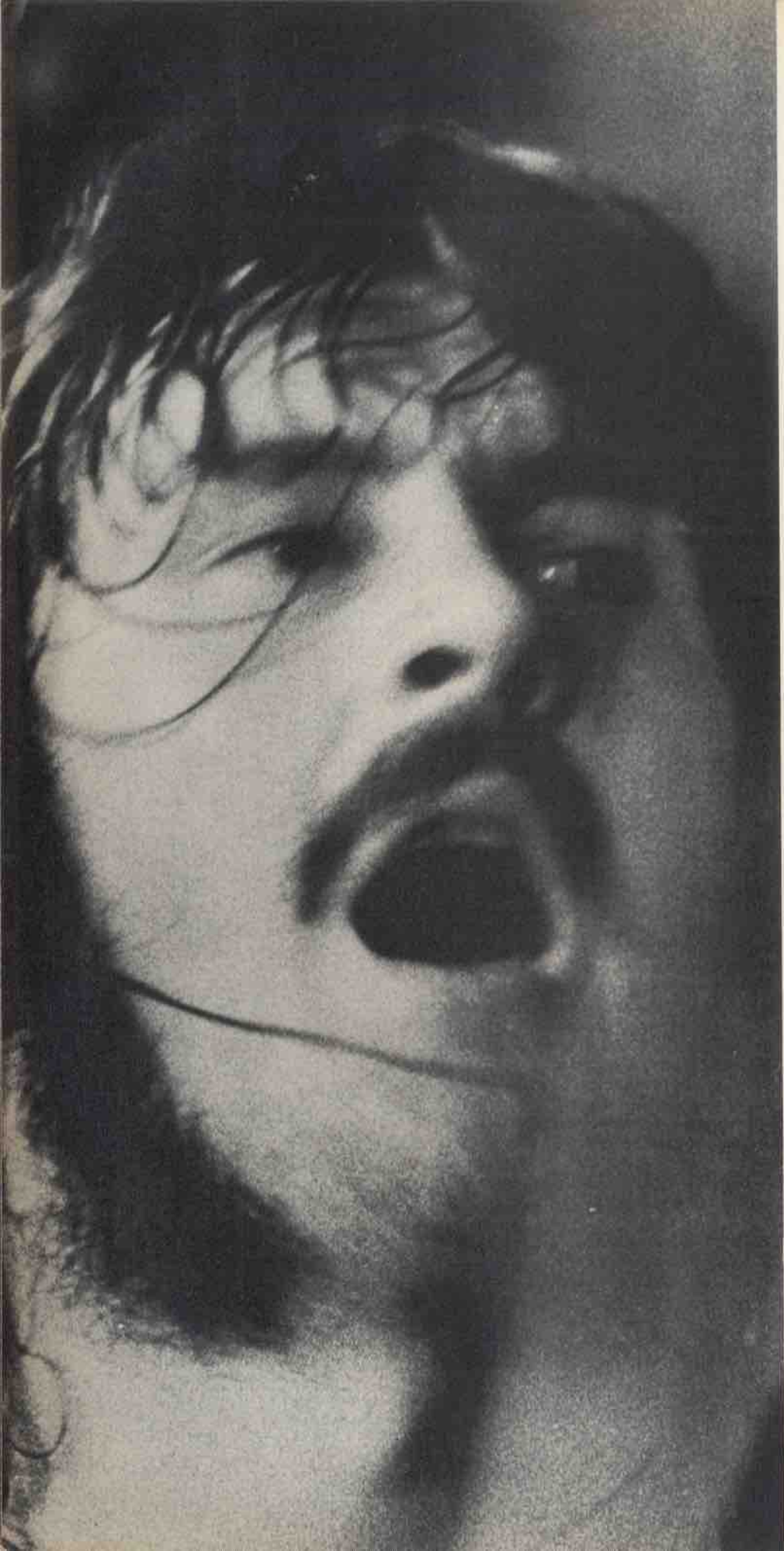
YVES ADRIEN,

Hell Zërëbrahl

Endoktrinaihr Kommandeuhr.
(avec l'approbation du Kommandeuhr Suprêm).

zeppelin
em
vaudio

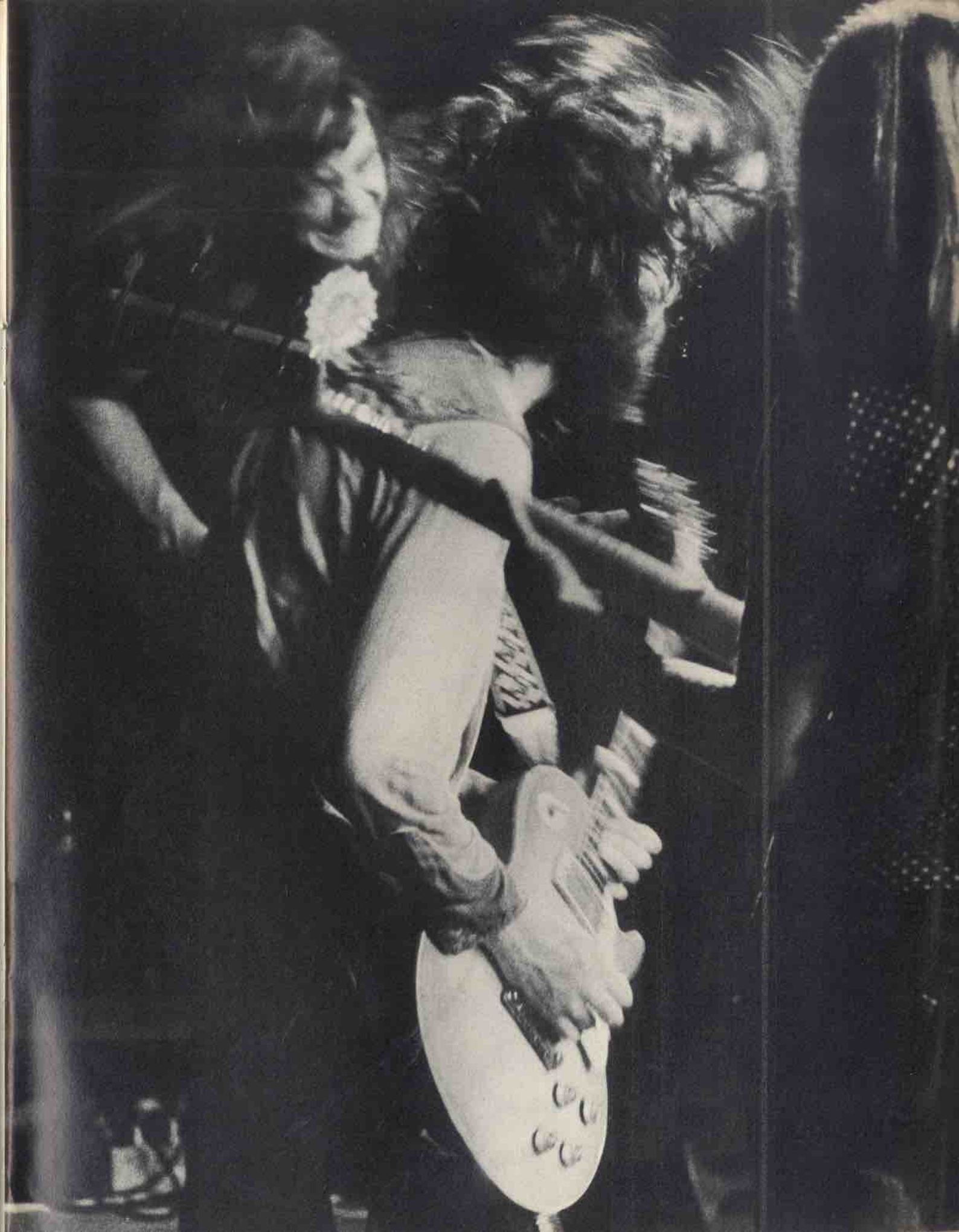
Robert Plant

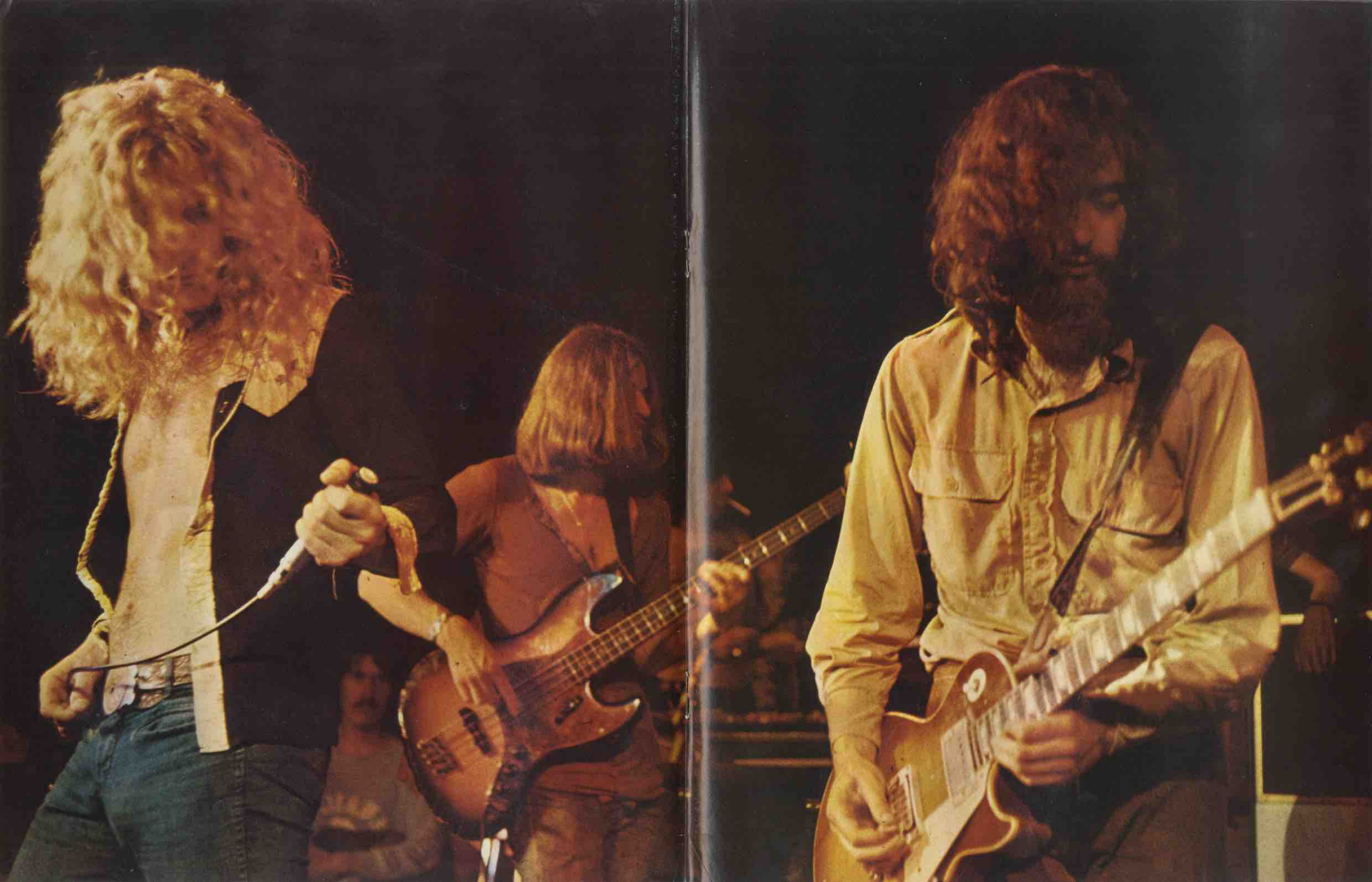


Charlotte, tout en offrant ses jambes pâles au soleil, racontait des histoires. La plus drôle concernait Keith Moon et sa curieuse habitude de faire sauter à la dynamite les toilettes des hôtels US où il descend. C'était au bord de la piscine du Casino, en face du lac, quand tout était calme. La salle, à côté, se remplissait doucement, Buddy Miles, un autre dynamitéro de poids, se faisait entendre par bandes magnétiques interposées. Et si vous vous demandez pourquoi on vous parle aussi souvent de Montreux ici, eh bien allez voir et vous saurez. Le Melody Maker a récemment attaqué Claude Nobs, le responsable des concerts de rock et de jazz de l'endroit, d'une façon plutôt étrange et surtout tout à fait injuste. Claude, qui fait tout son possible pour contenter tout le monde, en fut plus choqué qu'il voulait bien le dire. C'est triste, d'abord parce qu'il est un homme charmant et un organisateur de tout premier plan, ensuite parce que cela prouve que nul n'est à l'abri de ce genre d'attaque, quel que soit son dévouement à une cause et son honnêteté. Il fallait le dire. C'est dit. Led Zeppelin était de retour à Montreux, pour deux concerts. Et ce n'est certainement pas par hasard que ce groupe, que l'on taxe souvent de machine à fric, avait choisi le Casino pour sa dernière apparition européenne avant sa tournée US. Contraste saisissant, d'après Jimmy Page, entre cet endroit paisible et la fournaise milanaise d'où ils sortaient tous, encore tout ahuris d'avoir été se fourrer dans un pareil guépier. Leur concert là-bas s'était terminé dans la fumée des grenades lacrymogènes et les coups de matraques de deux mille flics. A Montreux, Led

photos
jean-pierre leloir
texte
philippe paringaux.

John Bonham.





Zeppelin avait accepté de jouer pour un cachet somme toute assez modeste, ce qui permit de baisser le prix des places. Laquelle de ces deux choses est la plus surprenante, c'est difficile à dire. Mais ce qui est évident, c'est qu'à Montreux la confiance règne entre les artistes, les organisateurs et le public, que les bonnes vibrations, comme disent les nostalgiques de la grande époque san-franciscaine, se baladent librement dans l'atmosphère.

Cela avait commencé sur une autoroute ensoleillée, par des pouces levés qui n'impressionnaient pas du tout les automobilistes suisses. Et puis une bagnole agonisante pilotée par deux Allemands errants, qui explosa à moitié au bout de quelques kilomètres. Et puis un train suisse en retard (« parce qu'il vient de France »).

Cela avait continué dans le Casino par une bagarre déclenchée par quelque roadie aviné. Robert Plant, crinière furieuse, faisait le coup de poing en prenant tout de même soin de ne point trop exposer son beau profil. Ce fut le seul mauvais moment. John Bonham, congestionné, poussait sa bedaine dans la mêlée en hurlant qu'il était venu là pour boire un verre. Comme s'il se déplaçait jamais pour un autre motif... Les gens de Led Zeppelin sont drôles, tellement différents les uns des autres. Robert Plant aimerait bien être une superstar, mais il n'est que façade. John Paul Jones est une ombre, sans couleur, sans odeur, sans saveur. John Bonham passe son temps à se remplir consciencieusement de bière et prend la vie comme elle vient, poussant parfois, tel un caporal, un coup de gueule qui le mène au bord de l'apoplexie. Gentils garçons, au demeurant, mais les conversations avec eux n'atteignent jamais à des hauteurs vertigineuses. Jimmy Page est bien différent. Délicat et poli, il se tient à l'écart et vit sa petite vie tranquille. Il est de très loin le plus fin de tous

et celui qui tire les ficelles en laissant aux autres le plaisir de se montrer. Accessoirement, il est également le plus doué pour la musique.

Cela s'était terminé, comme toujours, par des chansons.

Le concert du samedi fut une petite déception. « Un peu rouillés », disait Jimmy après avoir reposé sa guitare, et il avait raison. Une balance pas tout à fait au point n'arrangea pas les choses. Le groupe a cependant assez de métier pour tirer son épingle du jeu en de pareilles circonstances, et ce fut comme une bonne répétition pour le lendemain.

Car le dimanche, ce fut autre chose. Et Led Zeppelin donna beaucoup plus que ce que l'on attendait de lui. C'était, de nouveau en action, la superbe machine à exciter les foules, aussi efficace au niveau de ses intentions qu'à celui de leur réalisation. Vraiment, toutes les réticences disparaissent lors d'un concert comme celui-là, et l'on en sort finalement satisfait de s'être laissé prendre au jeu. Un jeu pas aussi simplet que l'on s'est plu à le dire : la perfection, en quelque domaine que ce soit, n'est pas si facile à atteindre ; Zeppelin a atteint à la perfection dans son domaine, qui est celui du hard rock jusqu'à preuve du contraire, et c'est tout de même un peu osé que de le mettre dans le même sac qu'un Grand Funk, par exemple. Bien conçue et clairement énoncée, la musique du groupe anglais présente au moins cet avantage d'en donner au spectateur pour son argent... et d'être de la musique. On sait ce que l'on va entendre et l'on vérifie à chaque fois qu'il n'y a guère mieux dans le genre. Zeppelin n'a pas changé depuis ses débuts, mise à part cette petite incursion dans la musique acoustique qui, si elle modifie un peu la forme, ne change pas grand-chose quant au fond. C'est, électrique ou acoustique, la même efficacité féroce, la même découpe nette, la même densité. La seule vraie trace d'évolution, peut-être, qui se fit jour lors de ce second concert suisse, ce fut l'importance accrue de Jimmy Page au sein du groupe. Évolution à peine sensible mais néanmoins perçue, comme une intuition. Tirés, poussés, harcelés par leur leader, Plant, Jones et Bonham prennent certes sur scène une dimension autre, qui est celle du groupe, mais Page les dépasse, et de façon bien plus nette que par le passé, semble-t-il. Alors que les personnalités des autres ont tendance à se fondre dans l'ensemble, la sienne émerge. Non par un quelconque exhibitionnisme, mais sim-

plement par l'importance de ce que le guitariste apporte à son groupe. On le sent, on le sait essentiel ; pas les autres. Lui seul pèse plus lourd que ses trois compagnons réunis. C'est là une chose difficile à expliquer, mais on dirait que Led Zeppelin est en train de devenir un bel et robuste étui pour la guitare de Jimmy Page. Ce n'est pas la plus mauvaise chose qui pouvait lui arriver. Dans un mouvement proportionnellement inverse, l'importance de Robert Plant semble diminuer. Est-ce là un parti pris délibéré où la conséquence de l'expérience, une nouvelle répartition des rôles réalisée de façon plus ou moins empirique ? On sait depuis belle lurette que Zeppelin ne laisse absolument rien au hasard, et il serait bien étonnant que cette distribution des rôles n'ait pas été faite de manière précise et soigneusement étudiée. Ce n'est pas, pourtant, un phénomène que l'on peut étudier montre en main, cette importance accrue de Jimmy Page, pas une question de « tu joues cinq minutes et moi aussi ». L'équilibre chronométrique est plus ou moins réalisé entre les deux individualités qui se partagent le devant de la scène. Mais l'une, celle de droite, avec la guitare, est pourtant presque tout le groupe à elle toute seule.

Ils ont joué beaucoup de leurs morceaux les plus connus, fortement électriques comme « Heartbreaker », « Celebration day », « Since I've been loving you », « Dazed and confused » et ce « Whole lotta love » qui, à chaque concert, fit se dresser la foule avec une belle spontanéité ; ils ont joué des morceaux acoustiques, durant lesquels John Bonham

Jimmy Page.

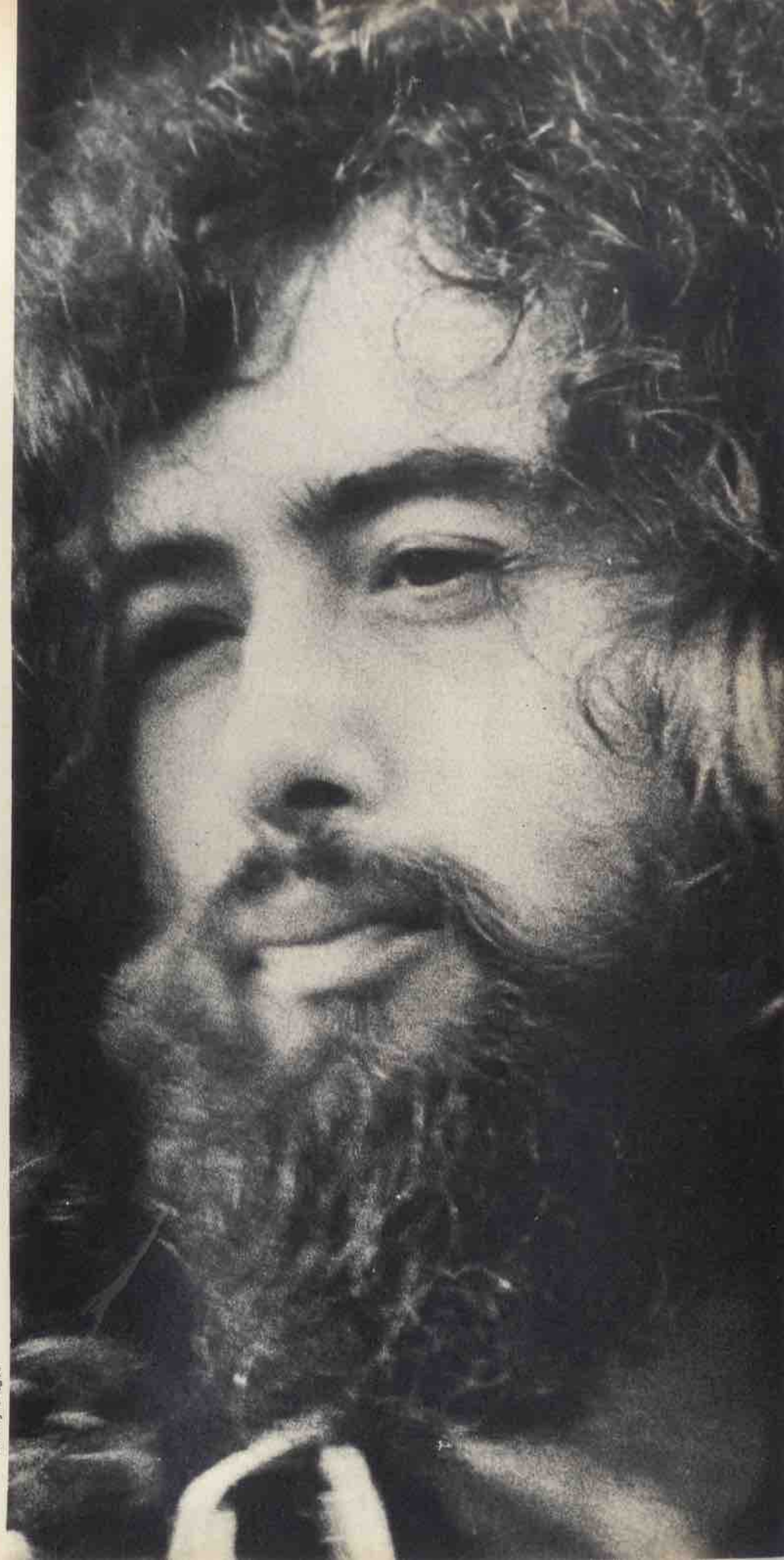




John Paul Jones.

allait s'éponger dans les coulisses et John Paul Jones prenait sa mandoline électrique (« That's the way », « Tangerine »). Ils ont joué quelques titres de leur quatrième album, deux rockers intitulés « Black dog » et « It's been a long time » (?) et deux chansons plus douces, « Stairway to heaven » et « Going to California » (acoustique). Ils se sont lancés, au milieu de « Whole lotta love », dans d'étonnants medleys de vieux rocks (« That's all right Mama », « Mess of blues », etc.) tout à fait excitants. Et pendant tout ce temps-là, Jimmy Page se tailla la part du lion, démontrant à longueur de solos sa maturité technique, la précision étincelante de son phrasé, sa complète domination du son à travers son attirail électronique. Son feeling aussi quand il joua le blues et que sa formidable habileté technique n'apparut pas comme une fin en soi. Démonstrations, certes, mais jamais hors contexte. L'intelligence de Page est grande et il sait développer un morceau au lieu de s'en servir comme prétexte à acrobaties ; il peut improviser longuement sans perdre le fil de ses idées, sans briser le climat de départ, sans se départir de sa flamboyante logique. Et il est également un remarquable accompagnateur (mais qui accompagne l'autre, en fin de compte, de Plant ou de lui ?), plaçant ses riffs sans une bavure, étoffant des mélodies qui sans lui n'en seraient pas. Cela peut paraître un peu injuste pour les trois autres de s'attarder autant sur Jimmy Page, mais sans aucun doute ce fut lui qui fit de ce concert du dimanche un grand concert. Il est bien, ce garçon... — PHILIPPE PARINGAUX.

Jimmy Page.



NEW YORK. — Débarquer ici, brutalement, alors que votre précédente visite remonte à trois ans, cela fait tout de même un choc. Le prix de la vie a augmenté: 30 cents le trajet en métro au lieu de 20 (et ça va bientôt augmenter de nouveau, me précise une comédienne rencontrée par hasard dans le métro, toute heureuse de trouver quelqu'un à qui parler en français). La saleté, la pollution et le côté spectaculaire inhumain de la ville se sont encore aggravés. La palme de l'insupportable revient sans conteste au « Midtown Manhattan », surtout la zone qui s'étend autour de la 42^e rue et du croisement Broadway / 7^e Avenue (Times Square): la putréfaction du rêve américain dans toute sa splendeur. Sur quelques centaines de mètres de trottoirs, ce ne sont que boutiques porno (nos « sex-shops » sont pour enfants de Marie en comparaison), boîtes à strip-tease, cinémas provocateurs, cireurs de godasses, banques du sang (triomphe de la marchandise sur l'humain), monts-de-piété, flics faisant tourner leur matraque au bout d'un cordon de cuir, mendiants, parcs automobiles (à 1,45 dollar la première demi-heure, un vrai cadeau), boutiques revendant à perte toutes sortes d'objets, du magnétophone japonais au porte-documents en faux cuir, en passant par les faux seins en celluloid, posters géants (pour ces derniers, les portraits de vedettes pop sont en perte de vitesse au profit des citations sur l'amour, avec photos style « Love Story »); et bars, restaurants, snacks, hot-dogs et hamburgers, « Chock' full' o' nuts », « Howard Johnsons », pizzerias, bouffoirs grailonnants, grouillants et puants. Ces bouffoirs, ils ne méritent pas d'autre nom, et à eux seuls symbolisent tout le gâchis d'une civilisation, toute la médiocrité d'un mode de survie. Vous vous promenez non-chalamment, tantant malgré l'adversité une expérience de dérive, quand tout à coup une de ces odeurs âcres de mauvaise bouffe vous prend à la gorge, vous donnant une irrépressible envie de dégueuler, même si cela tombe à un

moment où vous aviez justement faim. Alors vous hâtez le pas, pour vous extraire plus vite de cette zone nauséabonde, mais l'odeur a envahi votre mémoire et c'est votre tête qui commence à son tour à avoir envie de dégueuler: qu'est-ce que je suis venu foutre ici? La solitude à New York atteint des proportions incroyables. Ceux qui ont vu le film « Macadam Cow-Boy » se souviennent peut-être de la scène où un clodo ivre-mort gémit sur le trottoir, tandis que les passants... passent (c'est leur nature) sans se retourner, sans montrer le moindre signe de gêne, faisant seulement un petit écart de trajectoire pour ne pas piétiner le futur cadavre. Et ils se demandent (pas les passants, les spectateurs du film) si une aussi horrible chose est possible: eh bien oui, à New York, je l'ai presque vu. Rassurez-vous, avec la fascination de la vie quotidienne que la France connaît actuellement, on en arrivera bien là à Paris d'ici quelques années. Alors, devant une telle scène d'agressions contre le cœur anarchisant qui bat encore sous votre poitrine de journaliste — technocrate de la pop, vous vous dirigez vers Greenwich Village, considéré comme l'un des derniers refuges de l'humain; là... mouais. Sur Washington Square, il y a encore un ou deux guitaristes et deux ou trois chanteurs qui sont là seulement pour ne pas faire mentir la tradition, on dirait qu'ils n'ont plus guère la foi, que « The thrill is gone » et que, selon le mot du père Cohen: « Il n'y a plus de raisins dans les vignes, « Il n'y a plus de diamants dans les mines ». Cela dit, il ne faudrait pas en conclure qu'il ne se passe plus rien, mais cela se passe avec moins de gaieté. L'entrée au nouveau « Gaslight » coûte trois dollars, le sourire du portier doit être en supplément. Ce n'est pas un hasard si, tour à tour, Fred Neil a émigré en Floride, Phil Ochs en Californie, Tom Paxton en Angleterre, Paul Siebel et Tim Hardin à Woodstock, si Tim Buckley ou Richie Havens

sont introuvables. Ça finit par faire du monde.

Dylan et Broadside

Bon, il y a quelques bonnes surprises quand même. Par exemple, Brewer-Shipley, Ce sympathique duo vient de sortir chez Kama Sutra (sous-marque de Buddah) son deuxième album, « Tarkio », d'où émergent au moins deux chansons: « One toke over the line » et « Fifty States of freedom ». Ce dernier titre me paraît assez éloquent. L'album est produit par Nick Gravenites, qui y chante aussi, tandis que Jerry Garcia joue de la « pedal-steel guitar », avec Bob Jones à la batterie et Mark Naftalin au piano et à l'orgue. Quant à Brewer & Shipley, ils écrivent eux-mêmes leurs chansons, sans pour autant dédaigner celles des autres. Dylan par exemple (très bonnes versions de « Quinn the Eskimo » et « All along the watchtower »). S'accompagnant seulement de deux guitares sèches, ils effectuent actuellement de nombreuses tournées dans les clubs à travers le pays, remportant un franc succès, y compris dans des États réputés difficiles, comme la Floride. Je les ai vus l'autre jour au « Bitter End », où tout le monde a apprécié la manière très simple, sincère et humoristique qu'ils ont eue de présenter leur musique. Celle-ci, sorte de folk-pop acoustique, n'est pas sans rappeler quelques antécédents, comme Simon & Garfunkel et même parfois les Everly Brothers du point de vue vocal, ou Alexis Korner pour le style de guitare assez heurté. « rentre-dedans ». A suivre, Brewer & Shipley. En première partie de ce programme, Jim Dawson, auteur-compositeur new-yorkais (Brewer & Shipley sont de Kansas City, Missouri). Ce n'est pas encore la grande classe, car Dawson aurait besoin de se dégager de certaines influences (comme celle de Tom Paxton). Mais il chante excellemment, surtout les autres (une enthousiasmante version de « Coming into Los Angeles » d'Arlo Guthrie). Jim Dawson, lui

aussi, vient de sortir un album chez Kama Sutra. Un type qui commence à faire très sérieusement parler de lui, c'est Paul Siebel. Le premier album de Paul Siebel, « Woodsmoke and Oranges » (toujours chez Elektra), l'est encore plus. On espère évidemment vous chroniquer ça dès qu'il sortira en France. Sa musique représente peut-être la plus intelligente utilisation du style « country » dans un contexte urbain (que dis-je new-yorkais) depuis Jerry Jeff Walker et son célèbre « Mr Bojangles ». La voix de Paul Siebel, étrangement aigüe, coupante même, surprend, voire dérange, lors des premières auditions. Et puis, très vite, on en vient non seulement à l'accepter, mais à la trouver nécessaire. Comme pour Dylan (à ce propos — la voix de Dylan —, il ne saurait y avoir contradiction de ma part à trois ou quatre ans de distance, mais simplement évolution. Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis). Nous reparlerons de Paul Siebel dès que possible. Entre-temps, j'ai eu une longue et intéressante conversation avec Gordon Friesen et Sis Cunningham, fondateurs de la revue « Broadside ». Ils m'ont surtout raconté des souvenirs et des anecdotes à propos de Dylan et de Woody Guthrie: « Dylan, nous le voyions très souvent à l'époque de ses débuts à New York, soit en 62-63. Il venait chez nous plusieurs fois par semaine, pour apporter de nouvelles chansons ou plus simplement discuter le coup, jouant de la guitare et improvisant des choses étonnantes sur notre vieux piano. Il avait une façon très curieuse de jouer du piano, tapotant seulement du bout de l'index de chaque main, et il en sortait des sons incroyables. Bob était très timide à l'époque, surtout en privé, il avait toujours l'air très embarrassé pour nous jouer ses chansons: il commençait à faire quelques accords à la guitare, chantait un couplet ou deux puis tout à coup s'arrêtait en disant qu'il avait oublié les paroles. Pourtant vers la même date, nous avons

assisté à ses premiers grands récitals en public, et là, il paraissait au contraire très sûr de lui et chantait ses couplets sans aucune hésitation. « Nous avions bien un magnétophone chez nous, mais en dehors de quelques bandes (qui ont d'ailleurs été réutilisées dans certains des albums pirates), nous n'avons jamais pensé à enregistrer délibérément ce que Bob disait, jouait et chantait. Ces petites réunions chez nous faisaient tout simplement partie de notre vie quotidienne, et jamais la pensée ne nous a effleurés que Dylan deviendrait un jour tout ce que l'on sait à présent, que ses enregistrements privés seraient exploités sans vergogne, etc. Et puis de toutes façons il a toujours été dans nos principes de refuser tout vedettariat et toute exploitation commerciale de la musique. Certes, nous sentions bien que Dylan était exceptionnellement doué (et avec le nombre d'auteurs-compositeurs qui évoluaient autour de « Broadside », nous avions des points de comparaison valables), mais rien de plus. Il faut dire aussi que nous étions tous deux originaires de l'Oklahoma, où nous avons traversé la même misère que Woody Guthrie, et que par conséquent les histoires de mythifier autour d'une vedette ont toujours été parfaitement étrangères à nos préoccupations.

Woody Guthrie reconnu

« Woody? Nous l'avons bien connu aussi. Venus de l'Oklahoma, nous nous sommes retrouvés à New York avec lui, partageant le même appartement pendant plusieurs mois. C'était au printemps 1942: il était occupé à la rédaction de « Bound for Glory », son autobiographie. Il écrivait et jouait sans arrêt, travaillait énormément, mais cela ne lui rapportait pas un sou. Nous avons gardé une de ces plaquettes qu'il avait réalisées lui-même un peu plus tard (1945). Elle contenait une introduction et dix partitions de ses chansons, illustrées de sa main. Il avait tout fait lui-même: dessins, dactylographie, ronéotypie, agrafage, et puis il essayait de vendre ses plaquettes dans la rue pour 25 cents pièce. Il n'a pas dû en vendre lourd. Nous l'avons presque toujours connu fauché. Il reste toujours cette controverse tenace pour savoir si Woody était ou non membre du Parti Communiste. Chacun a sa petite version à ce sujet,



Stephen Stills.



Stephen Fromholz.

encore que je me demande si c'est vraiment important... R: Si, ça a tout de même une importance, parce qu'il reste encore après sa mort des gens qui essaient de le faire passer pour un boy-scout. Par exemple, Harold Leventhal... ou Arlo. Q: Oui, un jour Arlo est passé à Paris (pour la présentation du film « Alice's Restaurant ») et on l'a interviewé pour « Campus ». Quand on lui a demandé si son père était communiste, après quelques secondes où il a semblé embarrassé, il a répondu: « Non, mon père n'était pas communiste. Vous savez ce que mon père disait? Parce que moi, je

sais ce qu'il disait... ». Bien entendu, nous ne pouvions rien lui objecter, parce que c'était tout de même son propre père, et nous ne l'avions jamais vu... R: Oui, mais Arlo non plus ne peut savoir ce que disait Woody: Woody est parti de chez lui quand Arlo avait quatre, cinq ans au maximum, je connais assez sa famille pour pouvoir l'affirmer. Donc, le fils n'a pas pu avoir la moindre discussion politique avec le père. Je pense qu'il a été influencé par Leventhal, embarrassé par l'étiquette « communiste » de Woody. Alors que c'est la vérité: Woody avait sa carte du Parti, je l'ai vue, et

pourquoi cacher la vérité? « De toutes façons, membre ou pas membre, je pense que Woody sera reconnu un jour comme l'un des inspirateurs de la jeunesse révolutionnaire américaine, de même que Dylan sera reconnu comme le plus grand poète de toute l'histoire américaine ».

Gordon Friesen ne mâche pas ses mots... Toujours à propos de Dylan, on chuchotait récemment dans les « milieux bien informés » que Bob, venant de redécouvrir le judaïsme et revendiquant ses origines que, dans le passé, il avait cherché à oublier et à faire oublier, allait s'installer pour un an, avec sa femme et ses cinq enfants, dans un kibboutz en Israël. En fait, il y est allé pour quelques semaines seulement, entre autres pour y fêter son trentième anniversaire (fin mai). Depuis, il a regagné sa maison de campagne dans l'Etat de New York. Le jour de l'anniversaire en question, Alan J.W. Eberman (vous savez, le « dylanologue ») et ses amis avaient organisé une petite manifestation devant la maison new-yorkaise de Dylan, sur Mc Dougal Street, réclamant à toute force sa « libération ». Celui-ci, pour toute réponse, se contente de regarder couler le fleuve: « Watching the river flow », son nouveau simple enregistré avec le concours de Leon Russell, est une chanson très rythmée, une réussite complète sur le double plan vocal et instrumental. Et son succès est tout de même bien plus satisfaisant que celui de « Wigwam ». Quant à l'autre face, « Spanish is the loving tongue », c'est dans le style de « Sign on the window ». Le titre m'avait fait craindre quelque nouveau « Winterlude ». Fort heureusement, il n'en est rien. Dans son numéro du début août, la revue « Screw » publie un article signé Weberman sur la vie sexuelle de Bob Dylan, intitulé (non sans humour) « Nothing was delivered ». Pas de révélations sensationnelles, mais Weberman a tellement remué Greenwich Village ces derniers temps avec ses recherches sur Dylan (allant jusqu'à fouiller dans ses ordures) que David Peel a fait une chanson satirique sur lui.

Roberta et Steve

Bon assez parlé de Dylan: comme dit Fournier, y a pas que ça dans la vie. Il y a à New York, comme chaque été, des concerts de musique populaire en tous genres, en plein

n.Y. concert

air, dans Central Park. C'est patronné, financé, récupéré (comme vous voudrez) par la bière Schaefer, mais enfin ça nous vaut quelques bons moments... quelques moins bons aussi. Par exemple Mary Travers: depuis que le trio s'est séparé, Peter a fait un film (« You are what you eat »), Paul et Mary un album solo chacun. Je n'ai pas entendu Paul, mais Mary toute seule, ce n'est plus du tout ça. Évidemment, elle a toujours une fort jolie voix, mais c'est loin d'être suffisant. Peter & Paul et leurs guitares disparus, il a bien fallu qu'elle trouve de quoi combler le vide ainsi créé. Elle tourne donc avec trois musiciens: basse, guitare et piano. Le piano est d'une froide banalité: quant au répertoire, les nouveautés (comme « Going nowhere » ou « I wish I was ») ne sont guère convaincantes. Mary ne se rattrape de justesse qu'en réchantant pour la nième fois des titres de P. P. & M. où elle a toujours eu un rôle prépondérant (« The times they are a changin' », « Too much of nothing », « A song is love », « Motherless child »). Tout cela manque un peu de sel.

C'est évidemment tout le contraire avec Roberta Flack, vue et entendue deux jours plus tard dans ce même Central Park. Après une première partie assez ennuyeuse (Donald Lease, chanteur noir de Washington qui essaye assez curieusement et vainement de sonner blanc), Roberta Flack fait une très sobre entrée en scène devant un public noir pour l'immense majorité, et déjà conquis d'avance. L'orchestre se compose d'une guitare électrique, une bonne vieille grosse contrebasse, percussions africaines, batterie et Roberta elle-même au piano. Après avoir introduit par une version toute classique de « Bridge over troubled water » (qui n'a pas chanté ça?) elle passe aux choses sérieuses. Beaucoup de ses chansons sont écrites par son percussionniste, mais Roberta Flack ne dédaigne pas pour autant les auteurs-compositeurs blancs, comme Carole King (« Call out my name »). L'intéressant est que, là où quelques instants auparavant Donald Lease utilisait par exemple James Taylor pour jouer à l'oncle Tom, au contraire Roberta Flack revendique sa négritude à travers des chansons de n'importe quelle origine. Elle fait preuve d'une « santé » époustouflante et, bien que le public qui marche à fond avec elle semble

connaître par cœur tout son répertoire, elle arrive encore à surprendre son monde par des passages sans transition d'un morceau lent au suivant très rapide, et vice versa. Quelle défonce. Et ce n'est pas tout: il y a des textes très solides, des commentaires politiques sur le ghetto, les flics et les manifs, d'une vigueur inouïe. Pour moi qui n'ai pu obtenir d'entrée au concert géant avec George Harrison, Ringo Starr, Eric Clapton, Ravi Shankar (toutes les places avaient été prises d'assaut quatre heures après l'ouverture, et ce trois semaines à l'avance), le grand émerveillement de cette deuxième semaine nouillorquaise restera l'unique concert de Stephen Stills et tout son groupe, le vendredi soir (deux jours après Roberta Flack) dans un Madison Square Garden absolument bourré, à ne pas y asseoir un chat de plus. Ça représente à peu près vingt mille personnes. Une gigantesque salle ovoïde avec des escalators tout autour, l'air conditionné et autres commodités. Imaginez le Palais des Sports (que ce soit celui de Paris ou celui de Lyon) en plus grand et plus moderne. La boxe a parfois du bon, puisque tel était (et reste) la destination principale de ce gigantesque édifice. Prévu à 20 heures, le concert ne commencera qu'à la demie: il n'y a pas qu'à l'Olympia que l'on est en retard. Clameurs d'impatience et agitation dans tous les sens, dans une douce odeur d'herbe qui vous parvient par volutes successives. En attendant, les hauts-parleurs diffusent de la musique classique, juste assez pour laisser présager une excellente acoustique. Il faut dire qu'avec l'aide de tout le fric que l'on devine derrière une telle entreprise, la direction n'y va pas de main morte quant à l'équipement technique de la salle: par exemple, on y a installé un circuit interne de télévision en couleur, avec deux caméras devant la scène, et deux écrans géants pendus un peu plus loin. Ainsi, vous pouvez voir en gros plan, sans avoir besoin de jumelles, la tête du chanteur ou ses doigts glissant sur le manche de la guitare (et pour Stills, ça vaut le coup d'œil). Voilà pour la technocratie... Côté humain, le nouveau groupe de Steve Stills se compose comme suit: guitare, Stephen Fromholz. Fromholz, comme Stills, est originaire du Texas. Il est un des plus récents membres du groupe, puisqu'il a commencé à jouer avec Stills en privé au début

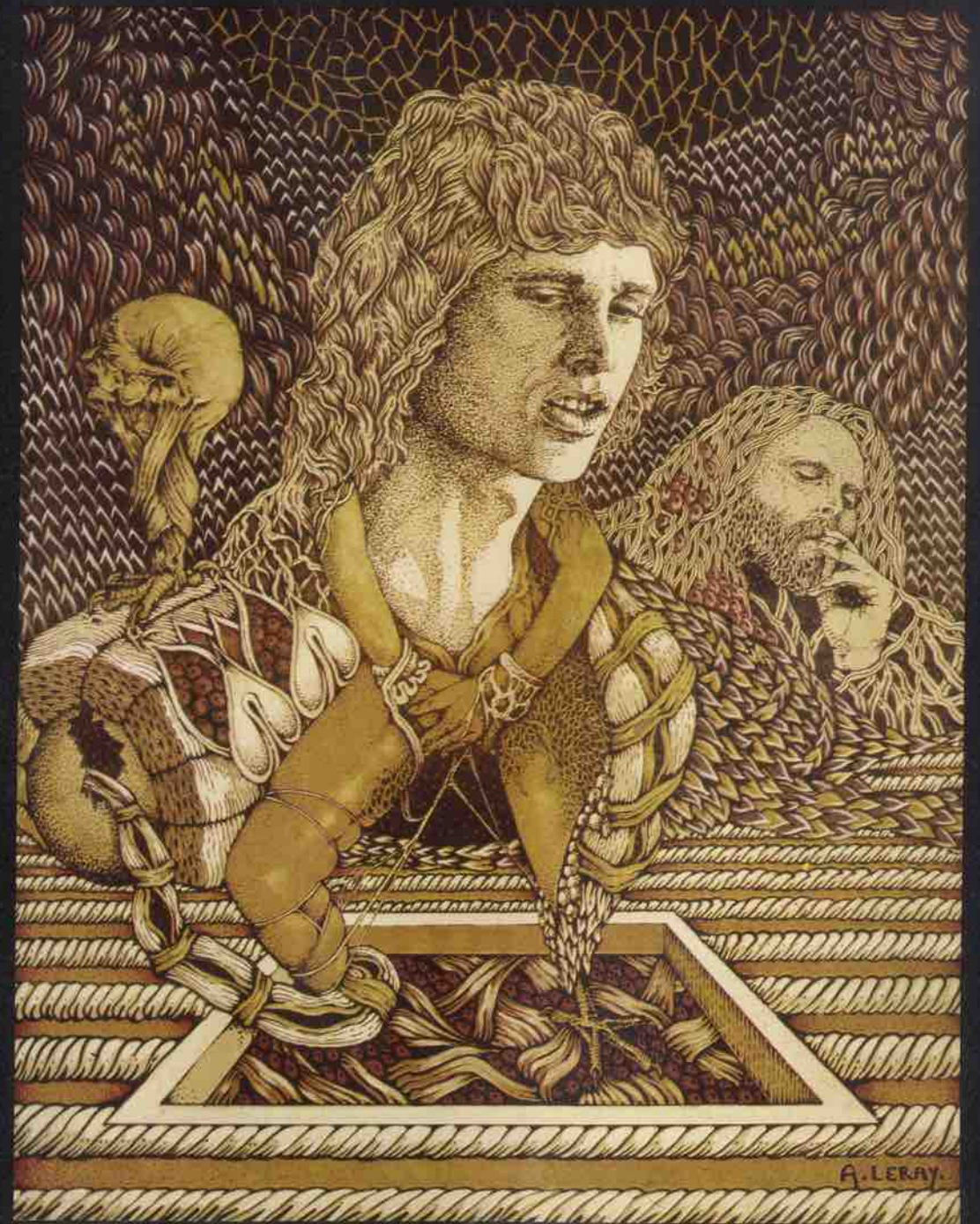
1970 et n'a rejoint le reste de sa troupe en Angleterre qu'au mois de mai cette année. Néanmoins, Stephen Fromholz (qui écrit aussi des chansons) est un merveilleux guitariste, tant acoustique qu'électrique, et l'entente entre les deux Stephen frise la perfection. Paul Harris: piano, orgue. Harris a joué sur les deux albums solo de Stills, et auparavant il avait travaillé avec Judy Collins, John Sebastian et Richie Havens. Basse: Fuzzy Samuels. Né aux Indes britanniques en 1947, Samuels a émigré à Londres où un heureux concours de circonstances l'a fait rencontrer Stills au moment où celui-ci était justement en panne de bassiste pour enregistrer son premier album. Et voilà... quant à Dallas Taylor, je crois qu'il est déjà assez connu pour n'avoir pas à insister sur lui. Les Memphis Horns sont désormais de la partie; on y retrouve les deux fondateurs Wayne Jackson (lp) et Andrew Love (t. sax) flanqués de Floyd Newman (bar sax, fl), Sidney George (t. sax, fl), Jack Hale (tromb) et Rodger Hopps (tp). La première partie du concert sera courte mais intense. Stills y rejoue des morceaux déjà connus, comme « Questions », « Helplessly hoping » ou « Think I'll go back home », mais avec de nouveaux arrangements (bien que les Memphis Horns ne viennent que plus tard).

Steve et Fred

Après un très court entr'acte, Stills réapparaît assis sur un tabouret, seul avec sa guitare sèche. Ce qui est très agréable chez lui, c'est qu'il ne se conduit jamais en spécialiste. Voici quelques minutes, il sautait en l'air et se démenait comme un beau diable avec ses deux guitares électriques, comme un rocker de la belle époque. A présent, très calme et sûr de lui, il chante... du folk à sa manière. « Love the one you're with », « Black queen »... puis il se saisit d'un bon vieux banjo pour interpréter un morceau de style très traditionnel extrait de son second album. A présent, il reprend la guitare, c'est « 4 and 20 », puis une nouvelle chanson, écrite dit-il, il y a quelques jours (« c'est la première fois que je la chante en public »): « Almost got my head broke in Texas ». On entendrait une mouche voler. Et puis vient un hommage à Jimi Hendrix: « le plus grand musicien avec lequel j'ai jamais joué »; clameurs d'enthousiasme. Stills est toujours extra-

ordinairement calme; sa voix à demi voilée (peut-être un peu plus aujourd'hui par l'émotion, c'est le point culminant de sa tournée d'été) me rappelle par moments celle de Rod Stewart. Maintenant, Stephen Fromholz revient sur scène avec une guitare sèche et, après « Change partners » et « Jesus gave love away for free », il va interpréter une de ses propres chansons: « I'd have to be crazy ». Et là, survient une surprise de taille, une de ces surprises qui rendent un concert inoubliable: l'arrivée impromptue de Graham Nash. Acclamations folles et interminables, embrassades sur la scène. Nash va chanter avec les deux Stephen « You don't have to cry » et, au moment où l'on se remettait à peine de l'émotion, Stills annonce son deuxième invité surprise: Fred Neil. Là, l'accueil est évidemment moins délirant, Stills devant même rappeler que « Vous savez, dans « Midnight Cowboy », la chanson « Everybody's talking », eh bien c'était lui ». Il faut dire qu'à l'époque pré-Buffalo Springfield où Steve Stills traînait ses guêtres dans Greenwich Village, Fred Neil fut une de ses grandes influences. Stills présente même Neil comme: « Mon parrain, si vous savez ce que cela signifie ». Et, après le départ de Graham Nash et de Fred Neil, Stills va conclure cette seconde partie seul au piano dans un « For what it's worth » où tout le monde, debout, trépignant, va se mettre à déménager dans un incroyable délire, Stills terminant sur une espèce de profession de foi politique improvisée.

Et ce n'est pas tout; car il y a une troisième partie (c'est la première fois que je voyais ça), où tout le groupe au grand complet, cette fois avec les Memphis Horns, nous fait une démonstration du nouveau son de Stills. Celui-ci est maintenant à l'orgue, absolument déchaîné (« Open secret »), repasse à la guitare (« Rain on me, baby »), en change encore (« Bluebird revisited ») et, complètement vidé, jouant au chef d'orchestre, sautant puis se pliant en deux, il termine en apothéose avec sa seule guitare acoustique. SOMETHING has been happening... quelque chose de grandiose. Ouf. Le mois prochain, Judy Collins et le festival de Philadelphie (à propos, vous savez sans doute que celui de Newport a été annulé? Pourquoi? A cause des bagarres redoutées entre les « kids » et les « pigs », baby). — JACQUES VASSAL.



LE ROI LEZARD

Bien mieux que tous les articles
et tous les hommages extérieurs,
c'est ce qu'il écrivait lui-même
qui permet de comprendre un
peu mieux qui était Jim
Morrison et combien était
grande son importance. Ceci
est une tentative de traduction
du plus célèbre de ses poèmes,
« Celebration of the Lizard ».

Lions in the street and roaming
Dogs in heat, rabid, foaming
A beast caged in the heart of a city
The body of his mother
Rotting in the summer ground.
He fled the town.

Lions dans la rue et chiens errants
En chaleur, enragée, écumante
Une bête encagée dans le cœur de la
ville
Le cadavre de sa mère
Pourrissant dans la terre de l'été.
Il s'enfuit de la cité.

He went down South and crossed the border
Left the chaos and disorder
Back there over his shoulder.
Il partit vers le Sud et passa la frontière
Laissant le chaos et le désordre
Là-bas derrière son épaule.

One morning he awoke in a green hotel,
With a strange creature groaning beside him.
Sweat oozed from its shiny skin.
Un matin il s'éveilla dans un hôtel vert
Une étrange créature gémissant près de
lui.
La sueur perlait sur sa peau brillante.

Is everybody in ?
The ceremony is about to begin.
Tout le monde est-il là ?
La cérémonie va commencer.

Wake up !
You can't remember where it was.
Had this dream stopped?
Éveille-toi !
Tu ne peux te rappeler où c'était.
Ce rêve s'était-il interrompu ?

The snake was pale gold
Glazed & shrunken.
We were afraid to touch it.
The sheets were hot dead prisons.
Le serpent était d'or pâle
Glacé et replié
Nous avions peur de le toucher
Les draps étaient de mortes prisons
chaudes.

Now, run to the mirror in the bathroom,
Look !
I can't live thru each slow century of her moving.
I let my cheek slide down

The cool smooth tile
Feel the good cold stinging blood
The smooth hissing snakes of rain...
Maintenant cours au miroir de la salle
de bains
Regarde !
Je ne peux vivre chaque siècle lent de
ses mouvements
Je laisse ma joue glisser le long
Du carrelage frais et doux
Je touche le sang frais et piquant
Les doux serpents sifflants de la pluie...

Once I had a little game
I liked to crawl back into my brain
I think you know the game I mean
I mean the game called 'go insane'
Jadis j'avais un petit jeu
J'aimais ramper dans mon cerveau
Je pense que tu sais le jeu dont je parle
Je parle de jouer à devenir fou.

Now you should try this little game
Just close your eyes forget your name
Forget the world, forget the people
And we'll erect a different steeple.
Tu devrais essayer ce petit jeu
Ferme simplement tes yeux, oublie ton
nom
Oublie le monde, oublie les gens
Et nous érigerons un autre clocher.

This little game is fun to do.
Just close your eyes, no way to lose.
And I'm right there, I'm going too.
Release control, we're breaking through.
Ce petit jeu est amusant
Ferme tes yeux, c'est tout, on ne peut
perdre.
Et je suis là, je pars aussi.
Perds le contrôle, on traverse.

Way back deep into the brain
Back where there's never any pain.
And the rain falls gently on the town.
And in the labyrinth of streams
Beneath, the quiet unearthly presence of
Nervous hill dwellers in the gentle hills around,
Reptiles abounding
Fossils, caves, cool air heights.
Loin derrière, profond dans le cerveau
Là où la douleur n'existe pas.
Et la pluie tombe doucement sur la ville
Et dans les labyrinthes des ruisseaux
En dessous, la présence tranquille et
surnaturelle
Des nerveux habitants des jolies collines
alentour
Reptiles partout
Fossiles, cavernes, hauteurs glacées

Each house repeats a mold
Windows rolled
Beast car locked in against morning.
All now sleeping
Rugs silent, mirrors vacant,
Dust blind under the beds of lawful couples
Wound in sheets.
And daughters, smug
With semen eyes in their nipples
Wait
There's been a slaughter here.
Chaque maison sort du même moule
Fenêtres closes

Voiture animal fermée contre le matin
Tout maintenant dort
Tapis silencieux, miroirs vides
Poussière aveugle sous le lit des couples
légitimes
Enroulés dans les draps.
Et les filles, pimpantes
Des yeux de semence entre leurs seins.
Attendez
Il y a eu un massacre ici.

(Don't stop to speak or look around
Your gloves & fan are on the ground
We're getting out of town
We're going on the run
And you're the one I want to come)
(N'arrête pas de parler ou de regarder
autour de toi
Tes gants et ton éventail sont par
terre
Nous quittons la ville
Et tu es celle que je veux avec moi)

Not to touch the earth
Not to see the sun
Nothing left to do, but
Run, run, run
Let's run
Ne pas toucher la terre
Ne pas voir le soleil
Plus rien à faire que
Fuir, fuir, fuir
Fuyons.

House upon the hill
Moon is lying still
Shadows of the trees
Witnessing the wild breeze
C'mon baby run with me
Let's run
Maison sur la colline
Et la lune tranquille
L'ombre des arbres

Dénonce le vent sauvage
Viens fuis avec moi
Fuyons.

Run with me
Run with me
Run with me
Let's run
Fuis avec moi
Fuis avec moi
Fuis avec moi
Fuyons.

The mansion is warm, at the top of the hill
Rich are the rooms and the comforts there
Red are the arms of luxuriant chairs
And you won't know a thing till you get inside
La demeure est chaude, en haut de la
colline
Riches sont les chambres et le confort
là-haut
Rouges sont les bras des chaises luxu-
riantes
Et tu ne sauras rien si tu n'y entres pas

Dead president's corpse in the driver's car
The engine runs on glue and tar
C'mon along, we're not going very far
To the East to meet the Czar.
Corps du président mort dans la voiture
de maître
Le moteur tourne dans la glue et le
goudron
Viens, nous n'allons pas bien loin
A l'Est pour rencontrer le Tsar.

Some outlaws lived by the side of a lake
The minister's daughter's in love with the snake
Who lives in a well by the side of the road
Wake up, girl! We're almost home
Quelques brigands vivaient sur les rives
d'un lac
La fille du pasteur est amoureuse du
serpent
Qui habite dans un puits au bord de la
route
Réveille-toi, fille ! Nous sommes pres-
que à la maison

Sun, sun, sun
Burn, burn, burn
Soon, soon, soon
Moon, moon, moon,
I will get you
Soon !
Soon !
Soon !
Soleil, soleil, soleil
Brûle, brûle, brûle
Bientôt, bientôt, bientôt
Lune, lune, lune
Je t'aurai
Bientôt !
Bientôt !
Bientôt !

Let the carnival bells ring
Let the serpent sing
Let everything
Que les cloches de carnaval sonnent
Que le serpent chante
Que tout arrive

We came down
The rivers & highways
We came down from
Forests & falls

Nous avons dévalé
Des rivières et des grand'routes
Nous sommes venus
Des forêts et des cascades

We came down from
Carson & Springfield
We came down from
Phoenix enthralled
& I can tell you
The names of the Kingdom
I can tell you
The things that you know
Listening for a fistful of silence
Climbing valleys into the shade
Nous sommes venus
De Carson et de Springfield
Nous sommes venus
De Phoenix asservie
Et je peux vous dire
Les noms du Royaume
Je peux vous dire
Les choses que l'on sait
En écoutant une poignée de silence
En grimant les vallées noyées d'ombre.

I am the Lizard King
I can do anything
I can make the earth stop in its tracks
I made the blue cars go away
Je suis le Roi Léopard
Je peux tout faire
Je peux faire s'arrêter la terre
J'ai fait partir les autos bleues

For seven years I dwell
In the loose palace of exile,
Playing strange games
With the girls of the island.
Sept années j'ai vécu
Dans le palais dissolu de l'exil
Jouant à des jeux étranges
Avec les filles de l'île.

Now I have come again
To the land of the fair, & the strong, & the
wise.
Maintenant je suis de retour
Au pays du juste, et du fort, et du sage.

Brothers & sisters of the pale forest
O children of Night
Who among you will run with the hunt?
Frères et sœurs de la forêt pâle
O enfants de la Nuit
Qui parmi vous courra cette chasse ?

Now Night arrives with her purple legion.
Retire now to your tents, & to your dreams.
Tomorrow we enter the town of my birth.
'I want to be ready.'
La Nuit arrive avec sa légion pourpre
Retirez-vous dans vos tentes et dans
vos rêves.
Demain nous entrons dans ma ville
natale.
Je veux être prêt.

Avec l'aimable autorisation de Doors Music.
" Celebration of the lizard " est interprété par
Jim Morrison et les Doors dans le double album
Elektra 62.005 " Doors on concert ".

LA GRANDE CONFUSION

« Je peux faire un papier sur les groupes anglais ? ». J'aurais dû me méfier devant leurs sourires et leur empressement. Mais bien sûr ! Au poil pour le n° de septembre ! Tu as besoin de disques ? De documentation ? En tout cas c'est une excellente idée, bravo bravo. Bon, au revoir hein, et bon courage.

Moi, bon con, je les quittai content d'avoir eu une bonne idée, c'est tellement rare. J'allais donc décoller, et survoler l'Angleterre, voir les groupes, les écouter, surveiller leurs mouvements, voir d'où ils venaient. Je ferais le point, prendrais une belle photo de la situation. J'allais devenir une sorte de météorologiste de la pop anglaise, et on en avait bien besoin : nous étions tous en train de nager dans le brouillard le plus épais qui soit, et nos pauvres lecteurs ne comprenaient plus du tout ce qui se passait. Ils allaient chez leur disquaire, trente francs dans leur poche, et restaient inexorablement perplexes devant ces myriades de pochettes multicolores, lisaient, étonnés, les nouveaux noms qui y étaient imprimés, ne pouvaient qu'écouter pendant quelques secondes ces sons que leur oreille n'avait jamais ouï. La situation était grave. Il fallait sauver la jeunesse pop de l'écœurement qu'engendrait ce flot d'inconnus et d'inconnu. Grâce à moi, qui ferait le point, magistralement, grâce à mes explications lumineuses, tout serait clair et des milliers de méningites seraient ainsi évitées.

La pieuvre

Sauf une. Celle qui me fait trembler de fièvre en ce moment. J'aurais vraiment, mais vraiment, dû me méfier. Penser que ce projet séduisant nécessite des talents de photographe, et un bon appareil. Il faut tout voir, tout connaître, et, c'est un cliché que l'on démontre en philo, plus on en connaît, plus on s'aperçoit que l'on ne connaît rien. Faire un catalogue des groupes, ça, par contre, c'est très facile, avec nom des musiciens, biographie succincte, discographie détaillée. De l'argent vite et bien gagné, il suffit de recopier les renseignements que nous envoient volontiers les maisons de disques. Mais nous ne sommes pas à Manufrance et, personnellement, je ne me sens pas l'âme d'un chef de rayon. Au contraire, je suis obsédé par un besoin qui me ronge, celui de vouloir tout expliquer, dire pourquoi untel est ici plutôt qu'ailleurs. Il paraît que c'est l'un des défauts du peuple Gaulois. Ça dégage donc ma responsabilité, OK ? On nous reproche souvent de favoriser les Américains au profit des Anglais. Il est exact qu'en général, nous préférons les premiers nommés, mais les quelques groupes qui font l'unanimité sont le plus souvent anglais. En Angleterre, il y a tellement de musiciens qui ne sont plus que de simples

Keith Emerson (ELP).



épiciers que tenter de réagir contre cette inflation nous semble juste, amen. Surtout que ce pays François est absolument neutre, dans l'histoire, mais hélas beaucoup trop près de la perfide Albion pour ne pas subir son influence insidieuse. Là-bas, on lit cette presse qui soutient coûte que coûte les groupes de son pays pour des motifs essentiellement économiques : si les Anglais, du jour au lendemain, décidaient d'acheter de la musique Made in USA, ce serait une catastrophe pour la balance monétaire du royaume. Il faut donc, pour eux, sauvegarder cette importance, ce prestige qui rapporte tant d'argent, depuis que les Beatles ont été consacrés Members of British Empire. Il ne faut jamais cesser d'y penser.

Favorisés par ce protectorat, des milliers de groupes ont vu le jour, et ont commencé qui à sévir, qui à enchanter. C'est une immense pieuvre, qui comporterait un nombre inouï de tentacules, que ces groupes, que cette musique. Tentacules qui, ayant cru dans tous les sens, dans le désordre le plus complet, tendent à immobiliser la bête, à l'empêcher de se mouvoir dans une quelconque direction. De-ci, de-là, des bras groupes meurent, étouffés. De-ci, de-là, on s'agite, on trouve un interstice par lequel se glisser, provoquant des mouvements au alentours. Au centre de la bête, en son âme, on voit encore ceux qui furent les premiers, ceux qui, demeurés groupes vitaux, empêchent le pourrissement par le centre. Pour suivre chaque tentacule, il faut commencer par les yeux.

Les deux têtes sont/étaient deux petites familles groupées l'une autour des Rolling Stones, l'autre autour des Beatles. Tout près des premiers nommés, les Who, les Animals, et quelques autres de cette famille Rock-Blues. Mayall n'était pas loin, et cela donna les Bluesbands, des dizaines de bluesbands. Étiquette que les Cream arrachèrent très très vite, pour devenir le groupe pilote pour ceux qui se mirent à improviser, à donner au musicien un rôle prépondérant, pour une musique où, jusqu'alors, seul l'ensemble importait. C'est alors que les choses se compliquent, c'est alors que les fameux tentacules se mettent à croître dans tous les sens. Du côté des Beatles, c'est beaucoup plus simple : il y a certes des centaines de groupes, mais tous ne peuvent que répéter laborieusement ce que font les maîtres du Rock-Chanson. Plus tard, au moment de la Grande Confusion, on s'inspirera des Beatles ou des Kinks, mais les groupes qui récupéreront ces systèmes mélodiques inventés par les Liverpoolsiens ne les utiliseront que partiellement, les adaptant si bien à leur propre musique qu'ils s'y fondront, totalement, parfois pièges, parfois portes de sortie.

Sans issue?

Les **Moody Blues**, aujourd'hui, sont dans une impasse, même si elle est belle et séduisante. Rarement un groupe aura effectué un tel revirement. Au départ du côté des Rolling Stones, il jouait à perdre l'haleine une musique qui suintait le blues à grosses gouttes, une musique nerveuse et vibrante. Si d'aventure vous tombez sur le tout premier LP des Moody Blues, disque réédité récemment aux États-Unis par London, ne le manquez pas. Il contient des trésors. Ils semblaient avoir tout compris, à l'époque. Ce swing ne pouvait qu'avoir la peau dure et, nul doute, les Moody Blues

allaient swinguer encore de longues années. Sans doute n'ont-ils pas su conserver suffisamment de courage pour faire face aux problèmes et aux multiples difficultés qui surgissent lorsqu'un groupe doit continuer, après un premier succès. Dennis Laine parti, emporta l'âme du groupe, et, tout seul, lui-même ne s'en est jamais sorti. Les autres ont récupéré John Lodge et le délicat Justin Hayward. Ils ont dû réfléchir, et conclure qu'ils n'avaient plus aucune chance dans le rock. Et puis, peut-être, ont-ils pensé qu'ils étaient européens, que leur culture les portait vers autre chose que le rock'n'roll ou le blues. « Days of Future Passed » est un événement important, premier disque-concept ayant recueilli un succès digne de considération. C'est également la première pop symphonique, l'introduction du mélotron, une nouvelle voie d'approche. Les mélodies rock se fondent dans les orchestrations somptueuses, belles et attrayantes. C'est la force des Moody Blues, que d'avoir provoqué ce courant, que de donner l'impression à leurs fans d'écouter de la Grande Musique, sans que cette musique possède ce côté culturel qui sous-tend la quasi-totalité des œuvres classiques. Les Moodies s'en sont tenus à cette recette, la perfectionnant petit à petit, mais pour l'instant fermée à tout ce qui se passe en dehors de son univers, leur musique se fige dans sa joliesse, si elle peut toujours garantir quelques moments agréables. Si elle passe de mode, cette musique, se posera pour les Moody Blues un problème de personnel; ils ne sont certainement pas assez forts, aussi bien en tant qu'instrumentistes qu'en tant que compositeurs. Heureusement que Tony Clarke, leur très compétent producteur, ne peut que trouver une solution satisfaisante à un problème de ce genre.

Deux autres groupes célèbres se trouvent aujourd'hui dans une position fort inconfortable. Anciens Bluesbands, les **Ten Years After** et **Jethro Tull** sont bloqués, ne progressent plus, se répétant (TYA) ou étalant leur incompétence (JT). Pourtant, les deux groupes ont suivi des chemins différents. TYA n'a cessé de progresser, à l'intérieur de sa musique, qui, de strictement bluesy, est devenue un subtil mélange de rock, de hard-rock parfois, et de musique pop typiquement anglaise, celle qui réussit maintenant à s'imposer dans les hit-parades. C'est quelque chose d'impossible à définir, cette forme de musique. Elle est la résultante de tout ce qui a été inventé depuis dix ans, un genre bâtard, accessible à tout le monde, ce qui fait dire aux concierges « tiens ça c'est de la pop », puis « tiens, mais ce n'est pas si mal ! » En France, ce ne sont pas les groupes qui profitent de popularisation de la pop, ce sont les chanteurs de variété, qui ont troqué les accompagnements dans lesquels les guitaristes électriques, les orgues aux sonorités rauques, apportent justement cette couleur pop si à la mode et gage de longévité du dit chanteur qui, depuis vingt ans suit fidèlement la mode et tient bon. Ten Years After n'en est tout de même pas rendu à ce point, mais il y a actuellement un malaise dans le groupe, pourtant depuis peu signé par Columbia aux États-Unis. On murmure que Chick Churchill, l'organiste, ne veut plus rester, et qu'Alvin Lee, promu au rang de star, règne à la façon d'un despote. Il est vrai que le groupe, c'est lui, en grande partie.

Mais sans doute se trouve-t-il un peu las de ne faire que et encore des solos, sans que personne ne puisse véritablement le seconder. Ce blues anglais dont les Ten Years After ont tiré le meilleur parti, lui faisant atteindre des limites que personne peut-être n'osait envisager, il semble qu'ils ne peuvent plus rien en tirer.

Jethro Tull est dans le même cas, butte contre des structures qui n'ont plus grand-chose de bluesy mais sont justement cette musique passe-partout qui entre volontiers dans les charts. Fortement typé au départ (rappelez-vous ce premier LP, « This Was »), le groupe est littéralement parti à vau-l'eau, tout simplement parce que Ian Anderson n'est pas un bon musicien, et qu'il n'est pas entouré de bons musiciens. C'est la preuve que les idées ne suffisent pas, la preuve que trop vouloir se prendre au sérieux peut — dans ce cas — s'avérer néfaste, voire catastrophique. Toute la spontanéité du premier Jethro Tull a disparu, une fois le truc trouvé, le truc qui fait recette. Malgré les facéties d'Anderson, Jethro Tull est devenu suprêmement emmerdant, un véritable scandale. Et l'égoïsme forcené de Ian Anderson y est pour beaucoup. C'est une voie que lui et son groupe empruntèrent en solitaires, mais il n'aurait pas fallu porter de telles œillères. Dommage.

Dommage aussi pour **Colosseum**; tout le monde s'aperçoit combien ce groupe est décevant, qui aurait pourtant dû s'imposer d'emblée, avec ces excellents musiciens, bons compositeurs de surcroît. Eux, ils viennent du jazz, mais ont été influencés par le hard-rock que créèrent les Who et Jeff Beck. Le hard-rock, c'est le volume, la violence dans l'approche musicale et dans l'exécution de cette musique essentiellement blanche, qui répond certainement à un besoin du public. Le bon hard-rock, celui de Beck, celui de Led Zeppelin, celui des Who, est bel et bien le summum de la musique électro-acoustique, qui peut transporter et enthousiasmer des milliers de personnes lors des grandes manifestations pop. C'est aussi le musicien pop star dans tout son éclat, qui bouleverse son auditoire par la seule magie de son jeu. Le mauvais hard-rock, au contraire est la pire des calamités, car le volume n'est plus qu'un gimmick et le jeu du musicien passe alors au second plan. Black Sabbath est jusqu'à présent un très mauvais groupe de hard-rock, qui débite imperturbablement des riffs qui ne sont plus que des clichés sans âme. C'est la mécanique à bruit et en même temps une énorme escroquerie qui avilit le jeune public en lui faisant croire que C'EST LA la pop music. Colosseum n'est pas un mauvais groupe de hard-rock, mais quelle salade que cette musique bâtarde qui se détruit elle-même, le bruit bouffant le swing, et le swing dénaturant le bruit. Peut-être est-ce la preuve que ces musiciens ne ressentent pas vraiment ce qu'il leur faut cependant bien faire pour gagner leur vie? Problème que l'on n'ose pas se poser pour **Deep Purple** et **Yes**, que nous mettrons ensemble, tous deux groupes très marqués par les Nice, les Cream, la musique classique et le hard-rock. Une recette qui fait vendre, si l'on en juge par l'incroyable succès qu'obtiennent ces deux groupes (principalement Deep Purple), recette simple, basée sur la virtuosité des musiciens, « qui en foutent plein la vue », sur le bruit, fort à la mode; et il faut ajouter le vernis donné à

cette musique par les allusions aux compositeurs classiques. Très séduisant, et très commercial. Non pas que ce soit un défaut, ni un grave inconvénient que de voir Deep Purple remplacer Sandie Shaw dans les hit parades, mais le drame est qu'une fois le truc trouvé, on s'y tient, on s'y cramponne, on cherche à étendre son public en se mettant de plus en plus à sa portée, et c'est un nivellement par le bas, pas un progrès.

Family est également victime de cette auto-satisfaction, groupe figé dans ces tics, incapable de se renouveler, du fait de la médiocrité des musiciens qui le composent. En fait, il ne manque à Family qu'un bon producteur, qui ferait travailler le groupe dans une direction précise, gommerait ses erreurs, bousculerait un peu ces musiciens trop satisfaits du succès qu'ils remportent à l'heure actuelle. C'est d'ailleurs un manque général, que celui des producteurs, en Angleterre (et en France!!!). Les groupes sont beaucoup trop libres, on fait trop

l'on désapprouvera le sens donné à cette analyse.

Les groupes d'avenir

Parmi les rescapés de cette famille, on note le père **Mayall**. Lui, qui a créé les bluesbands, ne doit même plus prétendre jouer du blues, et il ne peut plus le ressentir comme à ses débuts. Il ne souffre plus, et n'a même pas une peau noire pour se justifier d'une colère latente. Il s'entoure par contre, de très grands musiciens, et, très certainement, les aide et leur apprend le métier, tandis que son propre prestige s'en trouve grandi. En fait, il n'est plus très important pour l'évolution de la musique anglaise (Mais, quel homme, tout de même). A mi-chemin entre le hard-rock et le jazz, on trouve un groupe inconnu encore, mais qui pourrait bien faire du bruit d'ici peu. Il s'appelle **Patto**, ce groupe, et, à l'époque de son premier LP, il se composait de Mike Patto (chant), John Halsey (drums), Olly

ayant évolué pour pouvoir manger un peu mieux. Peut-être, aussi, pour prendre leur pied. Là, encore, un fabuleux guitariste qui s'il n'a pas inventé grand-chose sur le plan technique, la possède à fond, cette technique. Il se nomme Terry Smith et on l'entend surtout dans le second LP du groupe (Island), tantôt dans de longs solos qui se développent lentement, note après note, tantôt derrière, scandant sèchement le rythme ou les chœurs de l'excellent Dick Morrissey (Saxes, flûte). Eux et les autres (John Mealing, orgue-piano; Jim Richardson, basse; Dennis Elliot, drums; J.W. Hodgkinson, chant; Dave Quincy, saxes, flûte) swinguent beaucoup plus que Colosseum ou Blood Sweat et Tears et ils ont un petit côté heavy pas négligeable. Et ils progressent, leur troisième disque le prouvera bientôt.

Audience est un autre groupe pop un peu jazzy, composé d'éléments beaucoup plus jeunes que ceux de If, plus enthousiastes, certainement, prometteurs, peut-être. Leurs deux derniers disques déçoivent un peu,



King Crimson

confiance en leur « génie », et des dizaines de disques sont gâchés, par l'inexpérience, par le simple fait que très peu d'artistes ne peuvent prendre suffisamment de recul par rapport à leur œuvre pour la juger sagement (cf. Steve Stills, qui n'est pourtant pas n'importe qui).

Continuons. De nombreux autres groupes se trouvent dans une impasse, de laquelle il leur sera difficile de sortir, ceux cités plus haut sont semble-t-il les plus connus et l'on remarquera qu'ils sont tous soit après quelques étapes intermédiaires, soit de près ou de loin, dans une tradition Rolling Stones-Who. ...Lesquels, précisément, sont bien loin d'être au bout du rouleau, mais ils ont beau dire et beau faire, leur musique est elle aussi un peu figée, et ils ont bien besoin de leur immense talent pour survivre, aussi forts qu'à leurs débuts. Mais qu'est-ce qui compte, en fait? L'avenir, ou le présent? selon son propre choix, l'on approuvera ou

Halsall (guitare, piano, vibraphone) et de Clive Griffiths (basse). Son intérêt, c'est de sonner comme un groupe de jazz-rock, alors qu'il n'y a pas de section de cuivres. C'est très étrange d'entendre Patto, qui swingue véritablement, ne jamais rebattre les oreilles avec des choses inventées depuis trente ans ou plus. Au contraire, on est envoûté par la voix de Mike Patto, et surtout par cet extraordinaire guitariste nommé Olly Halsall, technicien hyper-doué, supérieurement à l'aise. Il en profite pour parler un peu trop, d'ailleurs mais ce ne sont là qu'erreurs de jeunesse, la tâche de Patto s'avérant particulièrement ardue et ambitieuse. Patto, c'est aussi l'une des sections rythmiques les plus complexes qu'il soit permis d'entendre en Angleterre. A écouter absolument — attentivement. Attention, ça brûle. If, aussi, c'est quelque chose de pas banal. Peut-être même le meilleur groupe de jazz-rock du monde, à l'heure actuelle. Eux, ils l'avouent, qu'ils sont des musiciens de jazz,

témoignent d'une valse-hésitation qui tournera peut-être du bon côté. Du côté du folk, peu de surprises, peu d'enthousiasme dans ce pays envers des groupes tels que **Fairport Convention**. Il est évident que dans ce cas précis plus que dans n'importe quel autre, l'obstacle linguistico-culturel est de taille. Pourtant, il existe un groupe qui permet à chacun de la franchir, cette barrière, **Mc Guinness Flint**, l'un des groupes les plus importants à émerger du panier de crabes anglais depuis ces dernières années. Incontestablement, il s'agit de musique folk, très anglaise, mais pas du tout ennuyeuse, comme peut parfois l'être celle des groupes dits « de folk » : la tradition se figeait parfois, et les mélodies aussi, récitées sur un ton monocorde que les paroles seules pouvaient sans doute sauver. Rien de tel avec Mc Guinness Flint. Fraîche, amusante, cette musique est la transposition la plus intelligente d'un art que personne n'avait véritablement réussi à dérouter. Ce n'est plus



Ian Anderson (Jethro Tull).

la campagne qui se ternit à la ville, c'est la ville qui vient prendre un joyeux bol d'air à la campagne. Claquements de guitare, chœurs bien balancés. Tout y est ; Mc Guinness Flint est la réponse anglaise aux meilleurs groupes Country américains. Un second LP devrait bientôt sortir, vraisemblablement à nouveau produit par Glyn Johns (un vrai producteur, lui) avec Nicky Hopkins au piano.

Nous voici au carrefour du folk, du rock, des Beatles, et là, depuis des années, le tentacule nommé **Traffic** se tortille sur lui-même, vaguement indolent, ne sort de longues périodes d'hibernation que pour s'y replonger et à chaque fois, on pense bien que c'est sa fin. Mais Traffic est toujours là. Simplement là. Si l'on ne s'y intéressait pas autant, on n'entendrait jamais parler de lui, on l'oublierait. Sauf lorsqu'un disque sortirait, porteur de joies, plein de beautés et de charme mystérieux. Fragile, aussi, comme ce groupe qui n'en finit pas de se métamorphoser. Steve Winwood quitta le Spencer Davis Group (il ÉTAIT le Spencer Davis Group) et s'embarqua dans cette aventure de rêve en compagnie de Jim Capaldi (drums), Chris Wood (saxes et flûte) et Dave Mason (guitare). Quatre bons musiciens, quatre caractères ombrageux et difficiles. On pense aux Buffalo Springfield, en lisant leur histoire, en comptant les fois où ils se séparent et celles où ils se retrouvent. On les écoute, et ce sont ces disques dans lesquels le meilleur côtoie sans honte le pire. D'une plage à l'autre, Capaldi devient un bûcheron, alors qu'un instant auparavant, on le trouvait modèle de grâce et d'élégance. Wood, tout à coup, s'oublie, et le sax dérape. Mason, lui, compose des chefs-d'œuvre (« Feelin' alright ») ou des choses incongrues (« Vagabond virgin »). Il est de toutes façons très délicat de parler des disques de Traffic, car on ne sait jamais si tous étaient réellement présents lors de telle ou telle session. On prétend même que la quasi-totalité des derniers enregistrements de Traffic (avant « John Barleycorn ») furent faits par Winwood et Capaldi qui, seuls, jouaient de tous les instruments. On prétend. Tellement flottant, tellement « bizarre », le groupe n'a pas dit son dernier mot. Winwood a bien trop de talent pour cela, et il n'a que vingt-trois ans. Il existe déjà un « Best of » qui suffit amplement à expliquer pourquoi Traffic n'est pas près de cesser.

Les ambitieux

Ailleurs, au-delà des Beatles et des Rolling Stones, et du blues, on s'agite considérablement. Toute une bande de groupes, quelques dizaines de musiciens qui sont maintenant les avant-gardistes, mais, en fait, les plus représentatifs de ce qui ne peut qu'être la vraie musique anglaise. **Emerson Lake & Palmer**, **King Crimson**, **Hawkwind**, **Pink Floyd**, **Caravan**. Et, très près, **Soft Machine**. Ces groupes ont en commun le fait que leur musique est fondamentalement européenne, fondamentalement blanche. Il ne faut pas en chercher les racines du côté des Américains, il faut bel et bien se tourner vers la musique telle que l'Europe l'inventa, ce que l'on appelle musique classique. Et ces jeunes musiciens portent les cheveux aussi longs que ceux de leurs ancêtres, mais ce n'est pas seulement pour cette raison qu'ils sont dignes de reprendre un flambeau un peu éteint

depuis quelques décennies. **Crimson**, **ELP** et **Caravan** reprennent les structures mélodiques classiques, c'est incontestable, mais ils ne cherchent pas à les reproduire, ils les adaptent, conscients que le langage ne peut plus être le même, maintenant que le rock et le jazz existent, se sont développés au point d'en mourir, presque. Les démarches d'Emerson et de Robert Fripp sont bien similaires à celles qui dirigeaient les travaux de Haendel, de Bach. Être le reflet de son époque, ou, du moins, composer une musique qui soit en accord avec la personnalité de ses contemporains, en rapport avec les événements. Mais surtout, quelque chose qui leur soit inné, car l'art, et la musique tout spécialement, ne peut se faire entendre que si elle éveille en chacun des résonances qui sont le fruit d'un passé culturel. Bob Fripp n'est pas un musicien de rock, il ne le ressent pas ; encore moins le blues ? Par contre, il est parfaitement à l'aise au milieu des spectres angoissants qu'il fait vibrer dans « Lizard », il veut se faire porter par ces lentes harmonies dont la beauté provient d'un minutieux assemblage de notes, de phrases, d'une efficacité dans les arrangements. Tout ce qui lui fait mériter le qualificatif de « compositeur ». Compositeur de ce siècle, qui utilise la technique de son époque (qu'est-ce qu'ils auraient été contents, les autres, d'avoir un moog !).

Légèrement au-dessous est **ELP**, groupe qui, du fait de sa célébrité, force la brèche, est en train d'imposer au pays cette musique profondément anglo-saxonne qui sort ainsi d'un cadre aristocratique et privilégié où les Anglais eux-mêmes la tenaient enfermée depuis toujours. Il ne suffit plus, maintenant, que ce soit l'élite qui puisse, seule, se consacrer aux arts ; car le peuple a fait sa révolution et l'ère victorienne est révolue. L'art descend dans la rue, et si la jeune musique anglaise s'est imposée avec les Beatles, elle doit tout faire pour conserver sa suprématie. Ces groupes sont ceux qui lui permettront de tenir le haut du pavé, eux qui pratiquent une musique populaire (elle plaît, et se vend très bien), mais ambitieuse, aux prétentions historiques tout à fait fidèles à la tradition aristocratique anglaise. Au-delà des modes, au-delà des courants fugaces, **Crimson**, **ELP**, **Pink Floyd**, **Caravan**, peut-être, et **Soft Machine**, survivront.

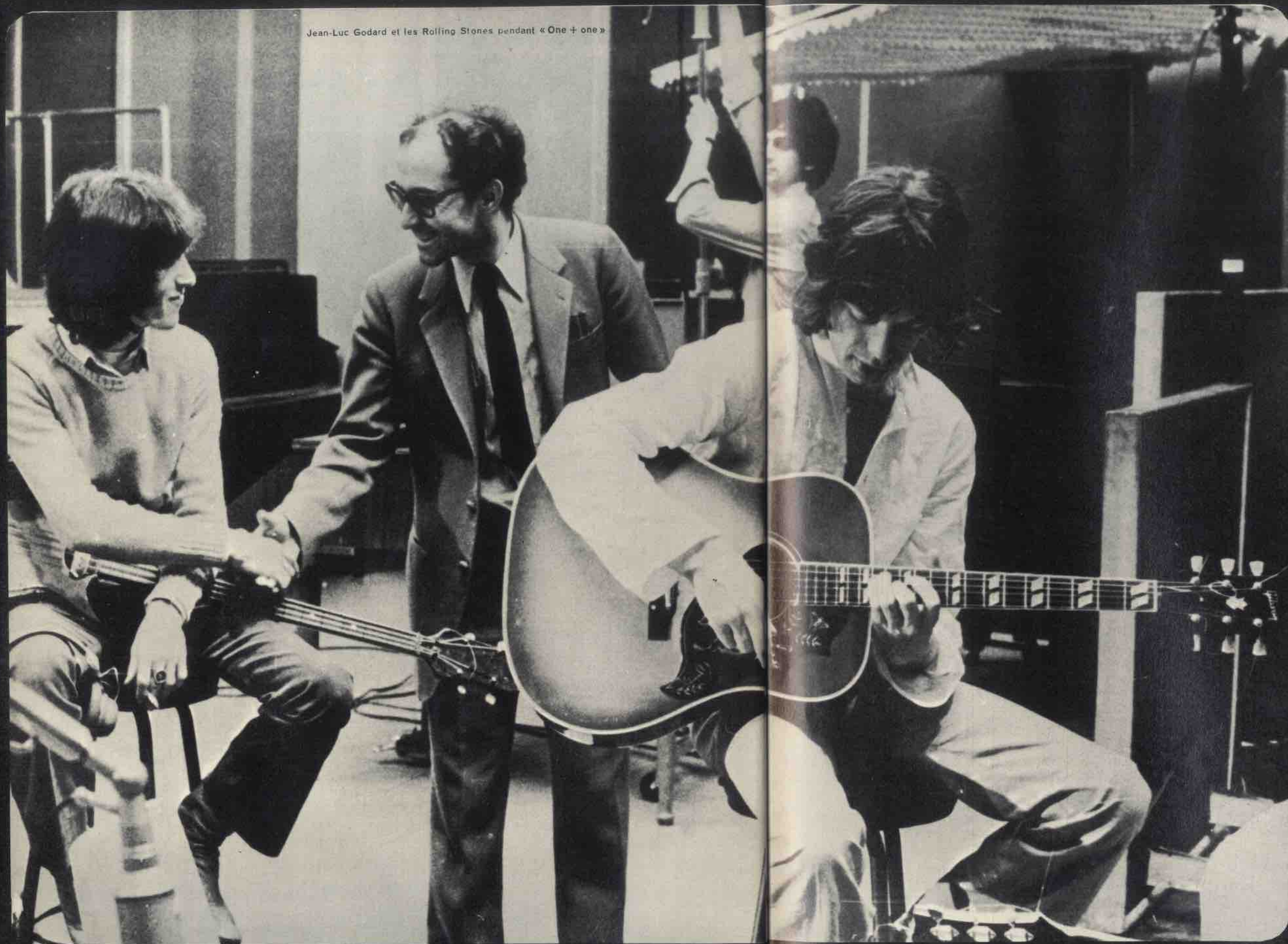
Caravan est mal connu, pour ne pas dire inconnu. Adoré, en tout cas, par une minorité qui l'a découvert à l'occasion du festival d'Amougies, lors de leur récent passage à Paris, à l'improviste, au Golf Drouot. Le groupe devait passer au « Festival Machin ». Il voulut jouer en France, et quel dommage qu'on ne le sut pas assez tôt. Les trois cents personnes qui se trouvaient là n'en croyaient pas leurs yeux ni leurs oreilles. Ces quatre frères jeunes gens jouaient une musique d'une incroyable beauté, avec une aisance déconcertante. Une musique vivifiante. C'est que Richard Sinclair (basse), Pye Hastings (guitare), David Sinclair (orgue), Richard Coughlan (drums) ont formé la **caravane** en 1967, à Canterbury. Pendant six mois, ils travaillèrent dans une maison qu'ils furent ensuite obligés de quitter ; ils vécurent sous la tente, répétant dans les églises, avant d'être contactés par les disques Verve qui leur firent enregistrer leur premier album, (SVLP 6011), que l'on ne vit jamais de ce côté de la Manche. C'est un petit chef-d'œuvre, et je ne connais que deux ou trois

groupes qui réussirent ainsi leur premier disque. Jimmy Hastings, frère de Pye (les deux Sinclair sont également frères), a participé aux enregistrements, merveilleux flûtiste que l'on retrouvera sur les deux autres disques de **Caravan** (Motors 44002 et 44007), délaissant pour l'occasion le grand orchestre symphonique londonien dont il est membre.

L'orgue est sans aucun doute l'instrument qui prédomine dans la musique de **Caravan** ; il a une sonorité assez sourde, et on ne réalise pas toujours le travail incessant de David Sinclair, admirable de brio et de classe. Il n'a rien à envier à personne. Peu de solos de guitare, mais des ponctuations, des séquences qui tranchent sur les nappes sonores encore assourdies par la basse. Il n'y a pas deux morceaux de **Caravan** qui se ressemblent vraiment, mais le son du groupe ne vous sortira jamais de la tête, d'autant plus que les mélodies sont belles, coulent d'elles-mêmes, chantées par la voix calme et un peu liquide de Richard Sinclair. Il n'est pas vraiment un chanteur, et pourtant, son impeccable diction et le ton qu'il prend sont peut-être ce qui fait que la musique de **Caravan** est aisément abordable, très commerciale. Vous pouvez en fredonner les mélodies (très plannantes). Écoutez, si vous pouvez, « Where but for **Caravan** would I », du premier album. C'est une invitation au voyage, avec ses étapes, ses paliers. Cela monte très haut « vers le soleil ».

Ce sont là des thèmes que le **Pink Floyd** a traité depuis fort longtemps, mais jamais les gens du **Pink Floyd** n'auront un sens aussi aigu de la mélodie que ceux de **Caravan**. Ils sont pourtant les deux groupes les plus abordables de cette petite famille. Sans aller jusqu'à dire que leur musique est heureuse, elle est toutefois nettement moins angoissante que celle de **King Crimson**, **ELP**, **Soft Machine** ou **Hawkwind**. **Hawkwind** est un espoir, un sérieux. Il délire à froid, tant et tellement qu'il n'y a pas de musique plus glacée. Le premier LP ne restitue que bien faiblement tout le malsain de cette musique. C'est sur scène qu'il faut voir le groupe ; Nick Turner, le saxophoniste dément, le visage barbouillé de peinture, qui hurle pendant des heures dans son engin, **Dikmik**, celui qui a pour tout instrument une boîte à faire des bruits électroniques, et il déchire de stridences insupportables les égarements des autres musiciens, entraînés par le batteur qui, nu derrière sa batterie, tient le même rythme effréné des heures durant. Des heures durant. The trip. Pour vous y aider, un énorme stroboscope est braqué sur l'assistance. Insupportable, encore. Leur domaine, aux gens d'**Hawkwind**, c'est la paranoïa, la maladie de l'âme. Ils ne cherchent pas à la guérir. Ils la montrent, longuement, avec rage. C'est hallucinant.

Pas foutus, donc, les Anglais mais ce ne sont peut-être pas les conclusions auxquelles on pouvait s'attendre. Répétons-le, il ne s'agit que d'une sorte de photographie, un instantané, pour tenter d'y voir plus clair. Peut-être que mon appareil était mal réglé. Et puis, les photos, ça jaunit vite, et il peut se passer quelque chose, qui fasse s'ébrouer la pieuvre. Il me semble bien, de toute façon, qu'il y a un groupe qui ne risque rien. Il était complètement à part, et tous le regardaient sans comprendre, avec infiniment de respect. Il s'appelle **Soft Machine**, et c'est bien le plus grand. Oh oui. — JACQUES CHABIRON.



3

On ne peut limiter le « jeune cinéma » ou « le cinéma pour jeunes » à l'utilisation officielle qui en est faite. Il existe tout un cinéma qui met aussi en scène les mouvements politiques, sociologiques, les crises existentielles de la civilisation occidentale. Si certains films évoqués dans cette seconde partie rappellent par leur contenu certains de ceux cités dans la première partie, ils diffèrent par l'utilisation qui est faite du même matériau thématique. Là seulement montré, ou faussement montré, ici mis politiquement en scène, idéologiquement, démontant les mécanismes d'une situation, portant le cinéma à autre chose qu'une simple finalité du spectacle mais déjà agissant comme moment esthétique, révélateur, contraignant. Et ceci en confrontant le réel à la fiction, mais aussi se singularisant au niveau du mode de production, de diffusion. Donc se présentant comme radicalement contraire, en opposition avec tout un cinéma, celui qui répand l'idéologie bourgeoise travestie, déguisée en contestation consommable. Mais cette forme de cinéma de rupture peut prendre des aspects différents : cinéma indépendant, cinéma politique et militant, mais aussi cinéma de fantasmes

de l'underground (évoqué dans une quatrième partie). Seront brassées, confrontées, exprimées toutes les manifestations de rejet mais aussi le contexte où elles se déroulent inlassablement : les mouvements d'opposition à la société capitaliste et à son impérialisme culturel (mouvement hippie, contestation étudiante, yippie, Weathermen, Black Panther Party) mais aussi les attitudes qui témoignent directement de cette réalité troublée (crise existentielle, drogue, sexualité, perversion, mort). Jusqu'au cinéma underground qui, lui, est l'expression « jusqu'aboutiste » de ce cinéma, lieu de toutes les confusions, de toutes les audaces, de tous les déchainements, proclamation artistique d'anti-art et d'anti-cinéma.

Mis en marge

Ce cinéma sera plus ou moins pop, mais directement en prise avec la réalité ambiante donc plus fermement concerné par le phénomène pop, expression privilégiée (musicalement, structurellement) de la prise de conscience ou de la révolte larvée, de la rupture avec l'autre monde : donc des films aussi, sur la nouvelle culture et ses « penseurs ». En face de cette réalité présente sera inventée une nouvelle forme d'approche cinématographique radicalement différente et qui comme la séduction (couleurs, effets, etc...) pour proposer au contraire une recherche de la vérité par un démontage de mécanismes cinématographiques, le réalisme : le besoin d'un cinéma immédiat, de l'effet direct et non pas de direct magnifié ou comme il a été montré dans la première partie mythifié. Des noms, Robert Kramer, Shirley Clarke, Warhol, Morrissey, des films, « Breathing together », « Prologue », etc... Autant de propositions différentes et diffusées d'un courant du cinéma qui s'est marqué comme fondamental, qui a donné ces films et ces cinéastes qu'il faut connaître. A l'intérieur même de ce courant, il n'est pas question de porter un jugement de valeur. Il s'agit encore une fois de dépasser les notions de bon ou mauvais, pour considérer l'ensemble de ce cinéma, y désigner les films qui s'apparentent au jeune cinéma et à ses préoccupations actuelles. Des préoccupations qui sont celles d'une génération et qui nécessitent pour être mieux cernées dans leur réalité présente, de réinventer, en fonction des moyens mis en place, une pratique du cinéma débarrassée du clinquant, du frelaté, des artifices du cinéma bourgeois. Donc pourront être évoqués des films en noir et blanc ou en couleur, en 16 mm ou en 35, des films courts ou excessivement longs, puisque les critères de rentabilité sont dépassés (aucune censure de temps, de forme, aucune contrainte de récit ou de développement

logique). Ce sont des films à connaître, mais plus ou moins visibles parce que « relégués », mis en marge dans un circuit parallèle ou accessoirement « intégrés » par la culture, dans le cinéma d'art et d'essai. Ce sont de plus des films qui dénoncent par leur existence même tout le cinéma officiel et ces films pseudo contestataires qu'entérine la critique bourgeoise « de gauche ». On pourra évoquer et en cela faire un parallèle avec les films évoqués dans la première partie, ceux qui abordent plus précisément la pop, la délinquance, la violence, les problèmes de la drogue, la contestation politique ; des films qui exploitent de façon particulière et radicalement différente des thèmes considérés dans le cinéma bourgeois comme à la mode et rentables. Ici ils sont plutôt des moments d'une réalité qu'il faut analyser, qu'il faut pour un cinéaste intégrer à une vision esthétique mais politique de l'art et du monde. Nous privilégierons dans cette seconde partie certains films qui, s'ils ne montrent pas directement les manifestations extérieures du phénomène pop (musiciens, concerts, pop stars, etc...) montrent tout le contexte qui sous-entend ou produit la pop : tous les aspects d'un phénomène de rupture qui s'exprime aussi bien par des actes suicidaires que par une révolte consciente et organisée contre l'ordre établi. Ce fameux besoin et désir de changer la vie, dit de manière confuse mais radicale, et qui est la grande finalité de l'underground.

Si nous évoquons les films pop, le film de J.-L. Godard, « One plus one » est symptomatique d'une vision autre des groupes. S'il met en scène les Rolling Stones, c'est pour les présenter comme des artisans, travaillant sans relâche à parfaire l'introduction de « Sympathy for the devil ». Les Rolling Stones au travail, c'est-à-dire démythifiés, hors de leur légende : plutôt présentés comme les acteurs d'un moment d'une réalité située historiquement, l'année 1968. Les Rolling Stones, éléments parmi tant d'autres d'une politique fiction (ils en sont aussi les acteurs) comme dans tous les films de Godard. La mise en scène d'une réalité ambiante, des réflexions sur cette réalité sont présentes dans « Masculin Féminin », « La Chinoise » ou « Week End ». Évoquer en 1968 les Rolling Stones, c'est aussi prendre en considération l'impact de leur légende, de leur composition (Sympathy for the devil) dans le mouvement général de révolte. Mais c'est aussi les considérer loin de la scène, dans l'envers d'un décor mythique : le moment de la construction minutieuse, laborieuse, inlassable d'un thème qui sera repris amplifié, porté plus loin. A l'opposé de la glorification, de la surenchère des films dits pop, les Rolling Stones seront par les effets de



Shirley Clarke dirigeant « The connection ».



« Ice » (Kramer).

montage ou de collage, de juxtaposition, confrontés directement aux luttes qui se mènent dans le monde : Black Panther Party, agitation étudiante, etc...

Choix politique

La pop n'est plus réduite au simple spectacle et à son illusion magique mais présentée comme un autre moment d'une situation troublée. Dans Wladimir et Rosa, dernier film de Godard, production « underground » du groupe Dziga Vertov, la pop est de nouveau



« Harlem story » (Shirley Clarke).

qui lui, oppresse idéologiquement. Dans ce film sont évoqués d'autres mouvements de révolte, celui des femmes, avec une dénonciation cinématographique des média qui assurent le rôle répressif idéologique quotidien (l'intox). Dans un tel contexte, la pop est présentée comme subversive, gauchiste : interview d'un des acteurs-musiciens affirmant la musique pop comme moyen de réveiller, de provoquer « faire avec la guitare, un cri, un seul cri... vriller les têtes... ».

« Breathing together » ou « Revolution of the electric Family », film canadien de Morley Markson, présenté dans le cadre de la semaine de la critique à Cannes essaie de synthétiser par le reportage, les différentes orientations du mouvement de rupture aux États-Unis après le procès de Chicago (interviews, documents) : une utilisation du réel pour mettre le cinéma au service d'une cause, celle de l'information véritable. En suivant les leaders dans leur prise de conscience confuse, contradictoire, mais qui témoigne toujours d'un point de non-retour, le film expose les axes de pensée de l'underground : influence de Jerry Rubin, Abbie Hoffman, Ginsberg, Buckminster Fuller l'architecte, Fred Hampton (leader du Black Panther Party, assassiné depuis), John Lennon. Il ne s'agit pas dans ce film de récupérer les révolutionnaires en en faisant des figures de légende « sublimes », mais de témoigner sur un état présent de la contestation sans user des artifices du cinéma de fiction. « Prologue », film canadien de Robin Spry, met en scène un directeur d'une publication underground et sa compagne, en choisissant de mêler fiction et réalité : des acteurs

jouant mais filmés dans la rue, au cours de manifestations (convention démocrate de Chicago), en rapport avec les leaders des mouvements politiques ou yippies (Abbie Hoffman), assistant à des meetings où parlent Jean Genet, Ginsberg, des leaders noirs, etc... Le film traduit d'autant mieux l'impression de malaise qui prédomine dans les rapports du couple que sont inscrits tous les problèmes de stratégie, de conduite à adopter : la continuelle recherche d'un équilibre au travers de l'engagement, mais aussi le besoin constant, irrésistible de rompre le rituel du militantisme. Ce qui se traduira pour la femme par une tentative de s'écarter du quotidien troublé de la violence des villes, en allant rejoindre une communauté et ainsi de se confronter à une philosophie hippie de la non-violence, du mysticisme, etc... Avant qu'elle ne rejoigne de nouveau le contexte des luttes dans la marginalité. Les personnages agissent, improvisent en fonction du réel auquel ils sont confrontés (oppression, famille, argent, etc...). Il s'agit d'un cinéma vérité qui dépasse le rapport de réel pour poser les problèmes de l'engagement, du dépassement, de la notion de refus et de révolte. Le problème essentiel du choix politique des moyens d'action en face de l'oppression culturelle et économique de la classe possédante qui cautionne les relations homme/femme.

Perversion flamboyante

Un des thèmes essentiels du cinéma de la récupération, c'est bien évidemment la drogue, puisqu'il est possible de l'exploiter comme scandale mais aussi comme artifice esthétisant (vision

hallucinogène, psychédélique, délire de l'imagination); l'exploiter aussi comme pseudo-libération pour faire voir (voyeurisme) la perversion, l'horrible. La véritable fonction de la drogue n'est jamais évoquée dans ce cinéma. Certaines œuvres du cinéma indépendant dépassent cette perception du phénomène pour tendre vers une description de « l'avant » la drogue, « du pendant » : donc établissent bien le contexte. Ce n'est pas non plus un cinéma de la dénonciation mais un cinéma du constat et cela par l'approche détournée. Dans « The connection » de Shirley Clarke cette approche se fera par le théâtre : des drogués noirs attendent dans un lieu clos le pourvoyeur. Les moments de l'attente vont révéler le pourquoi de cette attente. Les acteurs racontent et montrent ainsi leur aliénation, celle de la drogue, résultat de celle qui naît d'une autre oppression : chômage, racisme. Une pièce de théâtre transfigurée puisque démontée par le travail de la caméra évoluant visible afin de gommer les artifices ou la présentation magique des personnages ; afin de dédramatiser pour démonter ou reconstruire par le simulacre.

« Trash », de Paul Morrissey, produit par Andy Warhol est aussi un film sur la drogue. Les acteurs improvisent leur texte, conditionnent la situation. La caméra scrute le décor, la démarche psychologique des personnages. La caricature ne fait qu'accentuer l'idée d'une vérité à cerner : la drogue et son corollaire, la perversion sexuelle (la pornographie) ne doivent pas être mythifiés. Le monstrueux, le provocateur n'est pas artificiellement voulu, il est réalité d'une Amérique de la décadence. Il n'y a pas propos délibéré pour dénoncer la drogue, car la dénonciation est implicite. L'intention délibérée est plutôt dans la démythification d'un monde, d'un milieu, ailleurs mythifié : celui des princes de l'underground, des décadents d'un faux Hollywood, celui des fausses stars, celui de la perversion « flamboyante dans la décadence et la perte ». La drogue est vue comme une aliénation cruelle, un renoncement à tout combat, et à toute réaction même de défense. Le film sera d'autant plus provocateur et subversif qu'il joue aussi sur un humour continu, violent et dérisoire. Les effets « sublimés » de la drogue ne sont jamais montrés (aucun des ingrédients : image du « voyage », délire) seuls le visage, le bras, l'aiguille (gros plan) signale l'utilisation de la drogue. De même dans la pornographie, il ne faut voir aucun signe racoleur mais les instants non-censurés, un réel montré dans sa violence telle quelle.

Un film donc, à l'opposé du « Chapapqua » de l'américain Conrad Rooks, film qu'il est nécessaire de considérer, pour le réfuter, puisque se voulant

esthétiquement, dans la représentation, comme dans la mise en scène issu d'un contexte underground. Conrad Rooks ne néglige aucun des artifices : passage du noir et blanc à la couleur, surimpressions, surréalisme. C'est un film à la mode : utilisation comme figurant-acteurs, sorte de caution underground, de William Burroughs, Ginsberg, Peter Orlovsky, une musique de Ravi Shankar, représentation des visions (rêves et cauchemars hallucinogènes). Parmi les films qui mêlent à la fois la drogue et le constat social, le contexte des luttes politiques et le problème racial des États-Unis, il faut évoquer le film de Shirley Clarke, « Harlem story ». Une plongée dans l'univers de la délinquance juvénile chez les jeunes chômeurs noirs, dans les frontières du ghetto. Là aussi, aucun récit en même temps qu'aucune surenchère dans la représentation. Des acteurs amateurs évoluent dans la routine quotidienne des sans-travail, de la drogue, de la prostitution, de la débrouillardise, consacrée comme moyen et comme fin : le contexte qui conduit irréversiblement à la prison ou à la mort.

Les acteurs jouent un scénario mais comme le film est tourné caméra à la main il donne l'impression d'assister à un reportage, d'être un document filmé. Shirley Clarke installa ici aussi les rapports fiction-réel pour accentuer la force provocatrice et politique du film, son impact autre que dramatique ou émotionnel. Dans « Portrait of Jason », elle prolongera encore l'expérience en filmant les confessions d'un prostitué mâle noir dans un lieu clos, en continuité et dans un temps donné (une nuit). Il est le film, puisque confronté inlassablement au miroir de la caméra, mobile, scrutant, provocant. Le mythe de la caméra agit sur Jason, il se donne en représentation. Mais très vite il va s'effondrer, il pleure, il rit ; il se dévoile, produit aliéné de la société capitaliste et de l'oppression raciale. Le dépouillement du décor, le personnage unique provoquent paradoxalement l'extrême dramatisation : le lieu clos devient étouffant, obsédant, avec l'impression horrible de pénétrer dans des phantasmes, la psychologie profonde d'un personnage ; d'être les voyeurs non pas d'un corps mais d'une conscience mise à nu. Le film ne peut atteindre ce résultat que dans l'étirement du temps, la lente et minutieuse observation.

Andy Warhol

Robert Kramer appartient lui aussi au cinéma indépendant. Ses films s'affirment politiques : « In the country », « The edge », mais surtout « Ice ». Ils marquent une progression dans la démarche cinématographique en même temps qu'une clarification dans le choix politique. Kramer est partagé comme tous les

créateurs de l'underground américain entre le retrait à la campagne et l'engagement politique violent. Mais le passage dans son œuvre se fait vers une radicalisation. « Ice » analysera dans une politique fiction la lutte (ses méthodes psychologiques) chez les jeunes révolutionnaires dans une grande ville américaine ; mais le stade final de la lutte armée : la guérilla urbaine. Encore une fois, on note l'utilisation de la fiction qui conduit au réel : images floues, vacillantes, style reportage tournées en 16 mm. « Ice », plus que tout autre film du jeune cinéma américain, sait montrer un possible d'une opposition radicale à l'ordre (capitaliste, impérialiste) établi de la société, mais une opposition qui prend des formes déjà proches de la réalité présente. Il y a de plus réflexion dans le film sur cette action, son analyse politique (insérés avec citations).

Tout ce cinéma américain, celui de Shirley Clarke, de Robert Kramer, de Morrissey est né d'un besoin pour ces cinéastes de tourner hors du cadre du cinéma Hollywoodien. Un besoin car ils étaient rejetés puisque proposant un cinéma en réaction contre cet impérialisme d'Hollywood. L'idée d'une co-opérative de production et de distribution des films à New York proposée par Jonas et Adolfo Mekas. Shirley Clarke prendra rapidement valeur d'exemple donnant ainsi les moyens à tout un cinéma marginal ou parallèle de se développer, un cinéma qui s'oppose dans sa forme et dans sa finalité au cinéma bourgeois.

Il est par contre difficile de classer dans ce courant du cinéma américain Andy Warhol dans la mesure où son audace, son jusqu'au boutisme ou le dérisoire sublimé l'apparente aussi aux cinéastes undergrounds. Évoquer Andy Warhol, c'est aussi dépasser la légende qui l'entoure lui et son monde de super stars, de privilégiés, qui peupla un temps l'hôtel Chelsea de New York. Mais c'est évoquer une œuvre qui, dans ses outrances, sera fondamentale dans le développement d'une nouvelle esthétique du film et de sa fonction. Aussi était-il nécessaire de l'isoler et de lui consacrer une place spéciale comme une parenthèse (voir numéro précédent). Dans une quatrième partie seront analysées les œuvres essentielles du cinéma underground : les films de Kenneth Anger, Markopoulos, Smith, Emswiler, etc. Il s'agira d'établir ainsi les différentes orientations, formes que prend ce cinéma de fantasmes, narcissique ; de déterminer enfin s'il s'agit d'un véritable cinéma de la liberté ou bien celui d'une liberté mythique, de l'anarchie, de l'ego trip. Nous pourrions aussi faire une incursion dans le cinéma marginal français, avec notamment les films de Garrel. (à suivre) — PAUL ALESSANDRINI.

Melody
Maker

POP 30

Melody
Maker

SINGLES

- 1 (1) GET IT ON T. Rex, Fly
- 2 (10) NEVER ENDING SONG OF LOVE New Seekers, Philips
- 3 (2) CHIRPY CHIRPY CHEEP CHEEP Middle Of The Road, RCA
- 4 (3) CO-CO Sweet, RCA
- 5 (7) TOM TOM TURNAROUND New World, RAK
- 6 (4) ME AND YOU AND A DOG NAMED BOO Lobo, Philips
- 7 (5) MONKEY SPANNER Dave and Ansel Collins, Technique
- 8 (14) DEVIL'S ANSWER Atomic Rooster, B&C
- 9 (6) BLACK AND WHITE Greyhound, Trojan
- 10 (11) TONIGHT Move, Harvest
- 11 (26) I'M STILL WAITING Diana Ross, Tamla Motown
- 12 (16) WON'T GET FOOLED AGAIN Who, Track
- 13 (8) JUST MY IMAGINATION Temptations, Tamla Motown
- 14 (9) DON'T LET IT DIE Hurricane Smith, Columbia
- 15 (20) LEAP UP AND DOWN (WAVE YOUR KNICKERS IN THE AIR) St. Cecilia, Polydor
- 16 (12) RIVER DEEP — MOUNTAIN HIGH Supremes/Four Tops, Tamla Motown
- 17 (25) IN MY OWN TIME Family, Reprise
- 18 (24) GET DOWN AND GET WITH IT Slade, Polydor
- 19 (13) BANNER MAN Blue Mink, Regal Zonophone
- 20 (21) LA LA MEANS I LOVE YOU Delfonics, Bell
- 21 (17) STREET FIGHTING MAN Rolling Stones, Decca
- 22 (15) PIED PIPER Bob and Marcia, Trojan
- 23 (29) HEARTBREAK HOTEL Elvis Presley, RCA
- 24 (18) HE'S GONNA STEP ON YOU AGAIN John Kongos, Fly
- 25 (19) WHEN YOU ARE A KING White Plains, Deraam
- 26 (30) WATCHING THE RIVER FLOW Bob Dylan, CBS
- 27 (—) SOLDIER BLUE Buffy St. Marie, RCA
- 28 (—) MOVE ON UP Curtis Mayfield, Buddah
- 29 (22) I'M GONNA RUN AWAY FROM YOU Tami Lynn, Mojo
- (—) WHAT ARE YOU DOING SUNDAY Dawn, Bell

PUBLISHERS/COMPOSERS

- 1 Essex International (Marc Bolan); 2 United Artists (Delaney and Bonnie Bramlett); 3 Flamingo (Spot and Cassia); 4 Chinnichap/RAK (Nicky Chinn and Mike Chapman); 5 Chinnichap/RAK (Nicky Chinn/Mike Chapman); 6 Carlin (K. Levois); 7 B&C (Winston Riley); 8 G.H. Music/Sunbury (Vincent Crane); 9 Durham/Essex Int. (Arkin/Robinson); 10 R. Wood/Carlin (Roy Wood); 11 Carlin (Deke Richards); 12 Fabulous (Pete Townshend); 13 Jobete/Carlin (Norman Whitfield / Barrett Strong); 14 RAK (Norman Smith); 15 Jonjon (Keith Hancock); 16 Carlin (Phil Spector/Barry Greenwich); 17 United Artists (Roger Chapman/John Whitney); 18 Barn Music (Slade/Penniman); 19 In Music (Herbie Flowers/Roger Cook/Roger Greenaway); 20 Carlin (William Hart/Thom Bell); 21 Mirage (Mick Jagger/Keith Richards); 22 Robbins (Paul Ramsay); 23 Mills (Axton/Durden/Elvis Presley); 24 Essex Int. (John Kongos/Chris Demitriou); 25 AIR (Hill/Hill); 26 Feldman (Bob Dylan); 27 Joseph E. Levine Music/Gypsy Boy Music (Buffy St. Marie); 28 Camad (Curtis Mayfield); 29 Shapiro/Bernstein (Bert Berns); Carlin (Toni Wine/Erwin Levine).

AMERICA'S TOP 10

- 1 (3) YOU'VE GOT A FRIEND James Taylor, Warner Bros.
- 2 (8) HOW CAN YOU MEND A BROKEN HEART Bee Gees, Atco
- 3 (5) DRAGGIN' THE LINE Tommy James, Roulette
- 4 (2) MR. BIG STUFF Jean Knight, Stax
- 5 (1) DON'T PULL YOUR LOVE Hamilton, Joe Frank & Reynolds, Dunhill
- 6 (4) INDIAN RESERVATION RAIDERS Columbia
- 7 (10) TAKE ME HOME, COUNTRY ROAD, John Denver RCA
- 8 (7) BRING THE BOYS HOME Freda Payne, Invictus
- 9 (11) MERCY, MERCY, ME Marvin Gaye, Tamla
- 10 (14) HOT PANTS James Brown, People

FROM "CASHBOX"

ALBUMS

- 1 (2) BRIDGE OVER TROUBLED WATER Simon and Garfunkel, CBS
- 2 (1) RAM Paul and Linda McCartney, Apple
- 3 (3) TARKUS Emerson, Lake and Palmer, Island
- 4 (4) STICKY FINGERS Rolling Stones, Rolling Stones Records
- 5 (5) TAMLA MOTOWN CHARTBUSTERS Vol 5 Various Artists, Tamla Motown
- 6 (6) LIVE FREE Moody Blues, Threshold
- 7 (—) EVERY GOOD BOY DESERVES FAVOUR Joni Mitchell, Reprise
- 8 (10) BLUE James Taylor, Warner Brothers
- 9 (7) MUD SLIDE SLIM AND THE BLUE HORIZON Groundhogs, Liberty
- 10 (8) SPLIT Rod Stewart, Mercury
- 11 (13) EVERY PICTURE TELLS A STORY Supremes/Four Tops, Tamla Motown
- 12 (9) MAGNIFICENT 7 Soundtrack, Paramount
- 13 (21) LOVE STORY Andy Williams, CBS
- 14 (15) HOME LOVIN' MAN Starline
- 15 (11) RELICS OF THE PINK FLOYD MCA
- 16 (12) OSIBISA Fairport Convention, Island
- 17 (18) ANGEL DELIGHT Carole King, A & M
- 18 (19) TAPESTRY Santana, CBS
- 19 (30) ABRAXAS Various Artists, Decca
- (—) WORLD OF YOUR 100 BEST TUNES Elvis Presley, RCA
- 21 (28) LOVE LETTERS FROM ELVIS Various Artists, Trojan
- 22 (—) CLUB REGGAE Nash and Young, Atlantic
- 23 (16) 4 WAY STREET CBS
- 24 (20) ANDY WILLIAMS' GREATEST HITS Leonard Cohen, CBS
- 25 (24) SONGS OF LOVE AND HATE Neil Young, Reprise
- 26 (—) AFTER THE GOLD RUSH Various Artists, Trojan
- 27 (—) TIGHTEN UP Vol 4 Various Artists, Hallmark
- 28 (—) TOP OF THE POPS Vol 17 Curtis Mayfield, Buddah
- 29 (—) CURTIS LIVE Atlantic
- 30 (17) THE YES ALBUM Various Artists, MFP

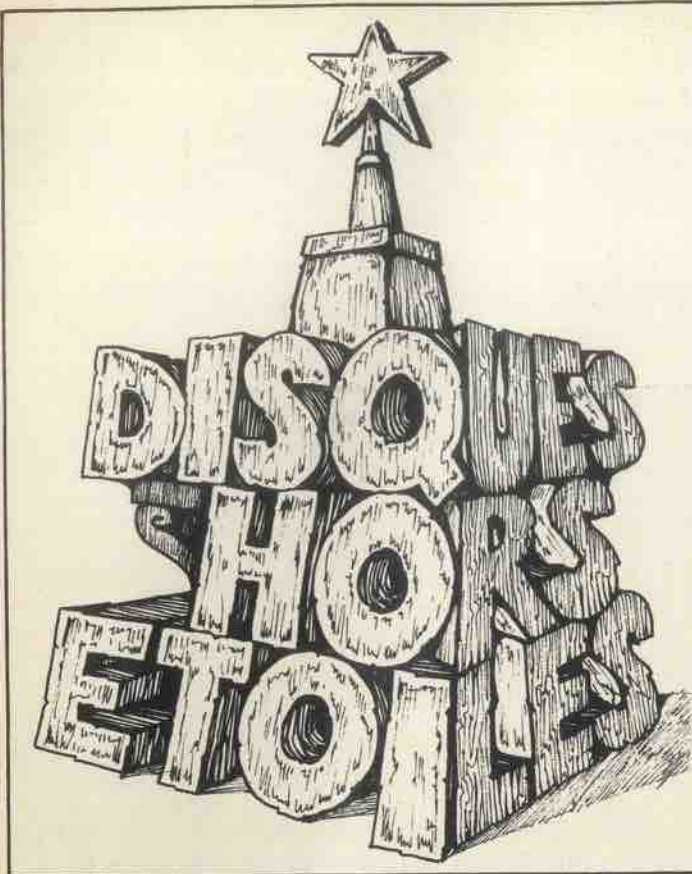
Two titles tied for 16th, 19th, 21st and 30th positions.

America's Top 30 LPs

- 1 (1) TAPESTRY Carole King, Ode
- 2 (2) STICKY FINGERS Rolling Stones, Rolling Stones Records
- 3 (4) MUD SLIDE SLIM James Taylor, Warner Bros.
- 4 (3) JESUS CHRIST SUPERSTAR Decca
- 5 (5) RAM Paul & Linda McCartney, Apple
- 6 (6) CARPENTERS A & M
- 7 (8) EVERY PICTURE TELLS A STORY Rod Stewart, Mercury
- 8 (9) WHAT'S GOING ON Marvin Gaye, Tamla
- 9 (7) AQUALUNG Jethro Tull, Reprise
- 10 (12) STEPHEN STILLS 2 Atlantic
- 11 (11) TARKUS Emerson, Lake & Palmer, Cotillion
- 12 (14) B, S & T; 4 Blood, Sweat and Tears, Columbia
- 13 (16) 4 WAY STREET Crosby, Stills, Nash & Young, Atlantic
- 14 (13) ARETHA LIVE AT FILLMORE WEST Aretha Franklin, Atlantic
- 15 (15) BLUE Joni Mitchell, Reprise
- 16 (10) SONGS FOR BEGINNERS Graham Nash, Atlantic
- 17 (19) POEMS, PRAYERS AND PROMISES John Denver, RCA
- 18 (17) BURT BACHARACH A & M
- 19 (22) TEA FOR THE TILLERMAN Cat Stevens, A & M
- 20 (23) SURVIVAL Grand Funk, Capitol
- 21 (15) L.A. WOMAN Doors, Elektra
- 22 (18) 11.17.70 Elton John, Uni
- 23 (24) LEON RUSSELL AND THE SHELTER PEOPLE Shelter
- 24 (20) CARLY SIMON Elektra
- 25 (27) UP TO DATE Partridge Family, Bell
- 26 (28) GOLDEN BISCUITS Three Dog Night, Dunhill
- 27 (21) CHASE Epic
- 28 (—) INDIAN RESERVATION Raiders, Columbia
- 29 (29) HAMILTON, JOE FRANK & REYNOLDS' Dunhill
- 30 (—) THE SILVER TONGUED DEVIL AND I Kris Kristofferson, Monument

FROM "CASHBOX"

Rock & Folk publie désormais, chaque mois, le nouveau Pop 30 du Melody Maker dans son intégralité. Ce classement, très complet, indique les meilleures ventes de disques, simples et albums, en Angleterre et aux U.S.A. (grâce aux hit-parades de Cashbox pour ce dernier pays). Il est à noter que les références, voire les marques des disques classés ci-dessus ne sont pas valables pour les éditions françaises de ces disques.



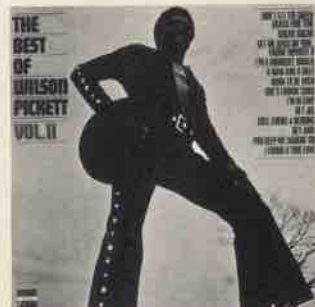
WILSON PICKETT

BEST OF. Vol II. Don't let the green grass fool you. Sugar sugar. Get me back on time, engine number 9. I'm a midnight mover. A man and a half. Born to be wild. She's lookin' good. I'm in love. Hey Joe. Cole, Cooke & Redding. Hey Jude. You keep me hangin' on. I found a true love. ATLANTIC 940.075/30 cm (dist. Barclay)

Wilson «looka here» Pickett fut certainement, lors de la grande vogue du R'n'B des années 1966-67-68, le seul «screamer» à avoir mis en péril la suprématie d'Otis Redding et de James Brown; moins émouvant que le premier mais plus sincère que le second, il sut toujours s'entourer des meilleurs producteurs, arrangeurs et sessionmen de Muscle Shoals, ce qui lui permit d'assurer un certain succès à la presque totalité de ses singles: de 1965 à 68 il triompha avec «In the midnight hour», «Land of 1 000 dances», «New Orleans», «You can't stand

alone», «Funky Broadway», «Stagger Lee», morceaux que l'on retrouvait sur le Best of, Vol I. C'est en 1968 que prend place le tournant dans la carrière de Pickett; il est alors considéré comme le successeur probable d'Otis Redding (mort depuis quelques mois) et, certainement peu désireux d'assumer une tâche aussi lourde, décide de s'orienter vers le rock blanc: après la sortie de «She's lookin' good» et «A man and a half» que l'on peut encore rattacher à la première période, c'est le retour en force, avec «Hey Jude», «Hey Joe» et autres morceaux qui figurent sur ce Best of, Vol II. Tous les singles sont là et l'on peut retracer très facilement l'évolution de Pickett au cours de ces trois dernières années, évolution assez classique d'un chanteur Soul obligé, à la différence d'un James Brown par exemple, de se renouveler pour tenir. Les titres les plus intéressants sur cet album sont incontestablement ceux produits par Rick Hall: on y voit l'authenticité avec laquelle

Pickett a su aborder le répertoire du rock blanc et l'intelligence dont font preuve les cuivres Soul et le guitariste rock lorsqu'ils travaillent ensemble (à ce sujet il semblerait que Pickett ait le chic pour dénicher de bons guitaristes: Bobby Womack, Chips Moorman, Theodore Jones); ces morceaux produits par Rick Hall, ce sont «Hey Jude», «Hey Joe» et «Born to be wild», versions assez percutantes des originaux; je pense plus particulièrement à «Hey Joe»: «Hey Joe, I heard you shot your woman down/Shot her down to the ground»... La voix de Pickett vous rappelle soudain qu'il est né et a passé une partie de son enfance en Alabama, état qu'il quitta de très bonne heure pour Detroit, Michigan, une des villes les plus violentes d'Amérique; c'est d'ailleurs à Detroit qu'il commença sa carrière en se joignant aux Falcons, un groupe vocal dans lequel devaient également se révéler Eddie Floyd et Sir Mack Rice. Parmi les autres morceaux à retenir, il faut citer «Get me back on time, engine number 9», dans le style funkadelic popularisé par Sly and the Family Stone, les Temptations («Ball of confusion») et les Isley Brothers («It's your thing»); «Cole, Cooke & Redding», hommage aux trois grands disparus que sont Nat King, Sam et,



naturellement, Otis: «Last time I saw him/He was sittin' on the dock of the bay» (pour ceux qui aiment ce genre de choses, je signale l'excellent «A tribute to Otis» enregistré par William Bell en 1968). L'intérêt de ce genre d'album c'est qu'il n'y a pratiquement pas de déchets, et on peut le constater ici dans les treize morceaux qui constituent le Best of, Vol II: même la débilite ballade qu'est «Don't let the green grass fool you»

et le «Sugar, sugar» des Archies (pure bubblegum music) deviennent, traités par Pickett, acceptables. Pour conclure disons que le Best of Wilson Pickett, Vol II, pourrait être une excellente introduction à la Soul pour ceux qui ne voient dans ce genre qu'une musique bâtarde destinée au public des danseurs de boîtes du samedi soir... La Soul, c'est aussi, contrairement à ce que pensent certains puristes du blues, la forme d'expression la plus populaire chez la jeunesse noire actuelle. — YVES ADRIEN.

EDGAR BROUGHTON

Evening over rooftops. The birth. Piece of my own. Poppy. Don't even know which day it is. House of turnabout. Madhatter. Getting hard. What is a woman for. Thinking of you. For Dr Spock.

EMI SHVL 791 import Pathé/30 cm
Ce troisième album de l'Edgar Broughton Band n'aide pas à résoudre l'énigme que pose la musique de ce groupe, la personnalité et les prises de position politiques de son leader. En effet, après l'espoir que faisait naître le premier album, «Wasa wasa», violent, étrange, sarcastique, le second décevait («Sing, brother, sing»). Le troisième, techniquement parfait, surprend par tant de références si précises que l'on reste perplexe: s'agit-il d'un gag? d'un besoin de retracer l'histoire de la pop music? Est-ce un résultat qui doit tout à un travail inconscient? Ou bien la preuve manifeste d'une impossibilité à choisir sa voie, ses options, et ainsi d'un besoin de reprendre toutes les autres (importantes) à son compte? En effet, chaque morceau ou presque renvoie à un groupe ou un chanteur, chaque climat rappelle les sonorités d'autres albums. Evening on rooftops, ce peut être Leonard Cohen, The Birth, c'est inévitablement Beefheart, Piece of my own sans doute Dylan de la plus récente période, etc... Au passage, les Byrds, the Band,

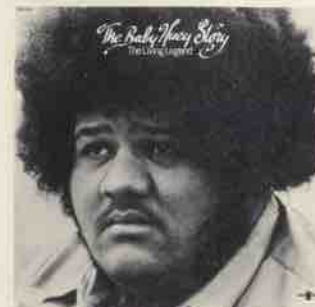


le Pink Floyd, et parfois Edgar Broughton lui-même, celui du premier album. Ceci est rendu d'autant plus incompréhensible que le disque est remarquablement fini, enregistré, joué. Un travail remarquable sur les sonorités est complété par une insolite pochette signée Hipgnosis. Rien, dans les textes, les titres des morceaux, ne permet de trouver la clé. Peut-être ne s'agit-il que d'une série de coïncidences. Peut-être aussi ce groupe recherche-t-il par là le succès commercial et la reconnaissance officielle: le rappel, ou le rapport à ce qui est connu, et qui peut permettre ainsi de lever le mur de la critique. Ce serait alors une simple démission d'un groupe refusant d'assumer ses propositions musicales audacieuses pour effectuer un travail presque miraculeux d'équilibre des climats pop. Dans son genre, un prodige. — PAUL ALESSANDRINI.

BABY HUEY

THE LIVING LEGEND. Listen to me. Mama get yourself together. A change is going to come. Mighty, mighty. Hard times. California dreamin'. Running. One dragon, two dragon. BUDDAH 940.080-/30 cm (dist. Barclay)
Baby Huey est un chanteur noir mort de causes naturelles en octobre dernier. La maladie qui le tenaillait depuis son plus jeune âge avait eu, entre autres conséquences, celle de le faire grossir au-delà de toutes mesures. Il pesa ainsi un poids bien supérieur, par exemple, à celui d'un Buddy Miles ou d'un Bob Hite. C'est évidem-

ment un peu tard pour découvrir que ce colosse était un grand chanteur et que son groupe, les Baby Sitters, possédait une classe que pourraient lui envier nombre de formations analogues. Peu connu, inconnu même, Baby Huey et les Baby Sitters se sont cependant produits en France: les ayant remarqués aux États-Unis, un membre de la famille Rothschild les fit venir à Paris où ils jouèrent lors d'un spectacle privé. (On prétend d'ailleurs que les Beatles et les Rolling Stones seraient également venus dans des conditions analogues, avec gros millions à la clé). La pochette donne les noms des musiciens sans indiquer leurs instruments respectifs, ce qui est fort dommage: j'aurais bien voulu savoir comment se nomme ce flûtiste qui développe d'une façon si originale et élégante le thème de «California Dreamin'», créé par les Mamas et les Papas et traité ici en instrument-tal. Il y en a d'ailleurs plusieurs autres, des instrumentaux, dont le meilleur est vraisemblablement



«Mama, get yourself together», avec cette étrange et intéressante partie de guitare, chorus en accords frottés à contre-temps. Et qui sont cet organiste qui swing comme un fou, et ce percussionniste sobre qui enrichit sans l'encombrer une rythmique superbe de clarté? L'orchestre seulement justifierait l'achat de ce disque. Pour ce qui est de Baby Huey, il est bien évident que le personnage, sur scène, devait prendre une dimension étonnante, et que le spectacle devait être quelque chose de très peu banal. Reste cette voix au registre étendu, bien plus belle, bien moins stéréotypée que celle des Wilson Pickett ou autres chanteurs soul traditionnels. Écoutez cette merveilleuse version du

blues de Sam Cook «A change is going to come», ce cri déchirant que l'écho rend démesuré, cri que pousse plusieurs fois Baby Huey bouleversé. «Listen to me» est un morceau que le Zoo joue certainement sur scène. Ou alors, s'il s'agit d'une composition originale, le groupe français s'en est certainement très inspiré. Mais je crois bien me rappeler Ian Bellamy éruer son «Listen to me» avant de se lancer dans cette longue phrase aux mots qu'il faut prolonger jusqu'à en perdre le souffle, pendant que la rythmique continue à pulser. C'est un excellent disque de rhythm & blues moderne que celui-ci, musique où le swing a enfin remplacé la frénésie et la fadeur d'un genre exploité à fond. Il paraît que Baby Huey était un grand ami de Jimi Hendrix. — JACQUES CHABIRON.

WOODY GUTHRIE

1° THIS LAND IS YOUR LAND. Talking Columbia. Pastures of Plenty. New found land. Oregon Trail. End of my line. Miner's song. This land is your land. Grand Coulee Dam. Ramblin' round. Goin' down the road. Little black train. Slip knot.

2° POOR BOY. Poor boy. Danville girl N° 2. Baltimore to Washington. Who's going to shoe your pretty feet. Stepstone. Bed on the floor. Little darling. Train blues. Mean talking blues. Ride old paint.

CHANT DU MONDE FWX M 50.104/105/2 x 30 cm

Déjà presque quatre ans (octobre 67) que Woody, après une agonie longue de treize ans, mourait des suites de l'incurable «choirée» de Huntington. Et pourtant, son œuvre entière reste d'un grand intérêt pour nous tous. Bien mieux, la jeunesse dont les goûts et les préoccupations sont censés déterminer l'orientation de la musique pop dans son ensemble, découvre tardivement les vertus de la chanson folklorique américaine, et du même coup (car c'en est



un) les compositions de celui qui disait: «Je voudrais n'être connu que comme l'homme qui vous a dit quelque chose que vous saviez déjà», et dont la guitare tuait les fascistes. Les deux recueils que nous proposons aujourd'hui Chant du Monde (avec la qualité de présentation habituelle: historique, textes originaux et traductions synoptiques de TOUTES les chansons), tous deux de provenance Folkways, furent enregistrés pour la petite firme de Moses Asch au lendemain de la seconde guerre mondiale. A cette époque, Woody était dans une période créatrice particulièrement prolifique: inspiré par une multitude de sujets (la guerre dont on venait de sortir, le danger atomique, le syndicalisme — il consacrait le plus clair de son temps à «People's Songs», syndicat de musiciens et d'artistes à vocation révolutionnaire), mais pas encore atteint par la maladie, il vivait à Coney Island (banlieue de New York, là où naquit Arlo en 1947), dans une maison remplie d'amis et de musique. Les deux albums sont assez judicieusement centrés chacun sur un grand thème: pour «This land is your land», la construction du pays, sa grandeur et sa richesse (mais pas du tout dans le genre patriotique, c'en est même tout l'opposé); pour «Poor boy», la solitude et la quête d'un amour impossible. Mais cette distinction est en fait



Pour la rentrée

SOUND

vous propose dans sa gamme prestigieuse

2 nouveautés : LE SUPREME 100

en 3 Corps
MOD. SUPREME 100 BO
et MOD. SUPREME 100 RT

Puissance de sortie 100 W



et
L'AMPLIFICATEUR POUR GUITARE
MOD. STUDIO

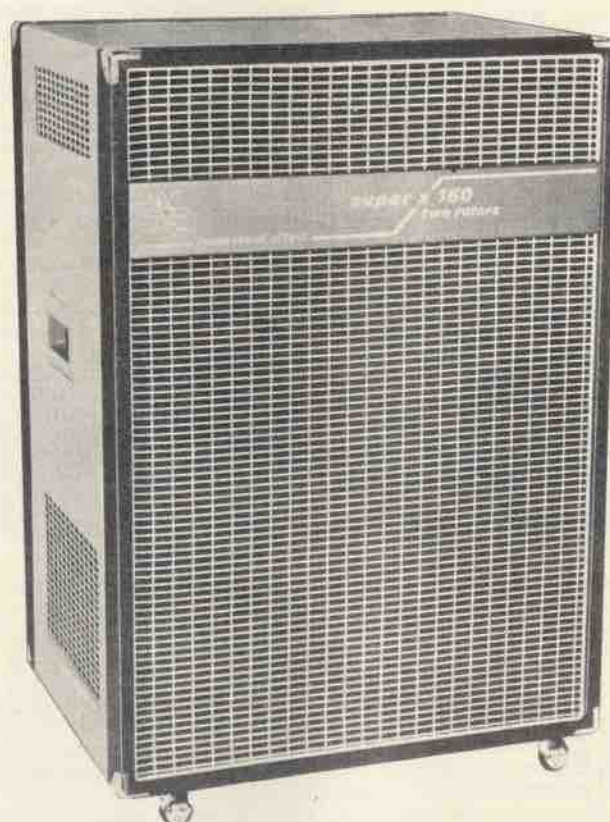


Puissance de sortie 8 W



*lance sur le
marché le*

SPACE SOUND EFFECT SUPER X 160 TWO ROTORS



*Puissance et effet spacial
exceptionnels*

lutherie centrale S.A.

206, rue Lafayette • PARIS (10^e)

VENTE EN GROS EXCLUSIVEMENT

arbitraire, il faut à tout prix les considérer comme indissolublement liés l'un à l'autre (après tout, Woody a tout enregistré au temps du 78 tours, alors de toute façon...), deux des innombrables facettes du talent d'un homme total, qui n'était certainement pas le genre de type à concevoir la vie avec des cloisons hermétiques. Cela dit, chacun des deux albums présente un intérêt spécifique: « This land is your land », enregistré par Woody seul avec sa guitare et parfois un harmonica, est le plus personnel des deux. Il contient des chansons de référence: non seulement celle du titre, mais aussi trois pièces maîtresses de la série des barrages (« Pastures of Plenty », de loin l'un de ses plus grands textes, « Grand Coulee Dam », et l'incroyable et désopilant récitatif « Talking Columbia »). Quant à « Poor Boy », où Woody reprend en partie certaines chansons traditionnelles, il fait partie de toute une série d'enregistrements où l'auteur est accompagné par Cisco Houston et Sonny Terry. Ce dernier à l'harmonica est en état de grâce (« Train blues »). Et puis, cessons de mythifier et gardons-nous de tomber dans la dissertation de spécialiste: Woody est à prendre tout entier, avec ses vices et ses vertus, comme l'a si bien compris Country Joe McDonald (« Thinking of Woody Guthrie », Vanguard 519.024). Avec cela, vous serez prêts pour les indispensables « Dust-Bowl Ballads » (Folkways). Dommage que Woody ne soit plus là pour tirer les oreilles des récupérateurs, et heureusement qu'il est irrécupérable, lui: il existe des gens qui ont déjà essayé, mais ça n'a pas marché. — JACQUES VASSAL.

BARRY McGUIRE

BARRY McGUIRE AND THE DOCTOR. South of the border. The old farm. Too much city. Train. Electric train. Meet me at the bottom. A & M SP 77.004/30 cm (dist. RCA)



Barry McGuire... Vous souvenez-vous de ce nom? Nous l'avions découvert à l'automne de l'année 1965; une musique riche et neuve faisait alors fureur: le folk-rock... Dylan venait, à la grande indignation des puristes, d'électrifier sa guitare et il chantait « Like a rolling stone »; les Byrds s'étaient fait connaître, quelques mois plus tôt avec leur version de « Mr Tambourine Man », et « Eve of Destruction », une chanson de P. F. Sloan dénonçant les dangers de l'armement nucléaire, recueillait des critiques dithyrambiques: « Il n'y aura plus personne à sauver quand le monde sera un tombeau/Regarde autour de toi, garçon, ça ne peut que t'effrayer/Dis-moi encore et encore, mon ami/Que tu ne vois pas l'homme au bout de l'anéantissement »; le jeune homme en colère qui chantait ces lignes de son ami P. F. Sloan, c'était Barry McGuire... Depuis, il a eu une carrière en dents de scie mais il revient aujourd'hui avec cet album intitulé « Barry McGuire and the doctor »; le « docteur » c'est Eric Hord, un habitué des scènes californiennes et new-yorkaises: il semble être, comme l'indique la photo de la pochette, bien pessimiste (et son patient totalement résigné); il faut préciser que ce docteur s'occupe de problèmes qui ne sont vraiment pas de tout repos: les moyens de prolonger les rapports sexuels de l'homme marié en freinant son éjaculation anticipée (« Endure », produit mexicain vendu en atomiseur; deux formules: \$ 7.95 et \$ 12.95); la teneur de l'atmosphère en oxydes de carbone et en hydrocarbures, les vertus cancérigènes du tabac, etc... (vous pouvez lire tout cela au recto de la pochette où c'est écrit en espagnol). Mais assez plaisanté; nous avons failli, à Rock & Folk,

glisser, le cœur pur et l'âme sereine, sur ce disque qui est sorti sans faire beaucoup de bruit et dont une face pourtant s'avère pour le moins exceptionnelle (je veux parler de la première — country, la seconde — blues étant nettement — moins intéressante). Le disque commence par une introduction à la guitare espagnole; la voix de McGuire monte ensuite, doucement: « South of the California border rose a magic whizz of Mexico »... Un vieux bus jaune brûlé par le soleil californien descend vers la frontière mexicaine, vers les grands champs où les chicanos cultivent cette herbe avec laquelle les freaks remplacent avantageusement le tabac dans leurs pipes... « All the kilos brassed/Just to fill my order/Can I have a little taste?/Blowin' up the best » ... « South of the border », c'est la guitare d'Eric Hord, le somptueux arrangement des cordes et ces trompettes qui vous restituent tout à coup le côté clinquant du Mexicain; vous ne pourrez vous empêcher de penser à cette première séquence d'Easy Rider, celle dans laquelle Captain America et Billy vont voir le chicano grasseux aux énormes bagues afin de lui acheter les petits sachets de poudre blanche... Le dimanche après-midi, un bus jaune fraîchement chargé est stationné à la frontière mexicaine, parmi les milliers de voitures qui attendent pour passer: « South of the California border rose a magic whizz of Mexico ». Dans le morceau suivant, « The old farm », McGuire et Hord sont accompagnés par Bernie Leadon (gtr), Chris Hillman (bs) et Michael Clarke (dms) des Flying Burrito Brothers; « the old farm » est un « talking-blues » dans lequel un fermier nostalgique raconte comment il en est arrivé à vendre sa terre: un jour qu'il était occupé à réparer le toit de sa grange, un type arriva en Cadillac et lui dit qu'une nouvelle cité allait être construite, qu'il y aurait « a supermarket, book-stores, radios with pop-songs, fire-stations, police-stations, gas-stations, general-occasions-stations » et que l'on allait avoir besoin de sa terre; le fermier réalisa alors qu'il n'y aurait désormais plus de

place pour « sa femme, ses gosses, ses chevaux, ses moutons, ses cochons, ses chiens et ses poules » et décida de se débarrasser de sa terre quel que soit le prix qu'on lui en donnerait: « The old farm is changing/It's all gone/Goodbye to Rusty, and Peggy... ». Le dernier morceau de la face A, c'est « Too much city », l'explosion de joie libératrice du cowboy qui va quitter la ville pour retrouver sa campagne: « Too much city in my bones/I've got country on my mind/... The midnight lady followin' me/Tryin' hard to stomp my mind »; pour « Too much city », Leadon, Hillman et Clarke ont été rejoints par Sneaky Pete, le steel-guitar des Burritos, et Billy Mundi, ex-drummer des Mothers et de Rhinoceros: alors imaginez une rythmique composée de Chris Hillman et de Billy Mundi, un violoniste aux interventions d'une intelligence exemplaire (Byron Berline), un Bernie Leadon qui offre un solo de guitare étonnant et un Barry McGuire mordant, au chant comme à l'harmonica... Il se dégage de « Too much city » une atmosphère semblable à celle qui régnait vers la fin du concert du Band; il y a quelques semaines; il serait temps d'ailleurs que le public français comprenne que la country music ce n'est pas seulement Johnny Cash, Merle Haggard et autres grandes gueules réactionnaires, mais aussi les Byrds, le Band, Seatrain. La face B est, comme je l'ai dit, beaucoup moins intéressante; trois titres la composent: « Train », tout d'abord, où Eric Hord nous fait une démonstration de ses capacités à la bottle-neck douze cordes; « Electric train » qui est, comme son nom l'indique, le même morceau que le précédent mais avec les amplis branchés; enfin, « Meet me at the bottom », le classique d'Howlin'Wolf interprété ici de manière traditionnelle par Hord qui est accompagné par Rocky Hilton, Merle Boatman, Nick Woods et Riley Wildflower. Trois morceaux sans surprises, donc assez décevants; mais, je le répète, ce disque mérite d'être écouté, ne serait-ce que pour sa première face absolument merveilleuse: on ne peut pas ignorer ces petits chefs-

HAUTE FIDELITE



a la MAISON DU JAZZ

Allez choisir et écouter votre chaîne Hi-Fi au nouvel auditorium de la maison du jazz où vous trouverez un grand choix d'amplis, tuners, platines, magnétos, enceintes.

Acoustical, Sansui, Dynaco, Dekorder, Scandina, Acoustic Research, B & W, Wigo, Philips, Celestion.

La Maison du Jazz, 24, rue Victor-Masse Paris-9^e. Tél. : 878.29.61

BULLETIN DE COMMANDE

RELIURES

Nous mettons à votre disposition des reliures pratiques qui permettent de rassembler une année complète de la revue. Chaque reliure est vendue 14 F prise à nos bureaux. Joindre 3 F par exemplaire pour frais d'envoi.

Veuillez m'envoyer..... reliures.

COLLECTIONS

Veuillez m'envoyer le n° 1 - le n° 2 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 10 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 - le n° 17 - le n° 18 pour 2 F. 50 par exemplaire (3 F. F. pour l'étranger) - le n° 19 - le n° 19 bis (Spécial rhythm & blues) - le n° 20 - le n° 21 - le n° 22 - le n° 23 - le n° 24 - le n° 25 - le n° 26 - le n° 27 - le n° 28 - le n° 29 - le n° 30 - le n° 31 - le n° 32 - le n° 33 - le n° 34 - le n° 35 - le n° 36 - le n° 37 - le n° 38 - le n° 39 - le n° 40 - le n° 41 - le n° 42 - le n° 43 - le n° 44 - le n° 45 - le n° 46 - le n° 47 - le n° 48 - le n° 49 - le n° 50 - le n° 51 et le n° 52 pour 3 F. par exemplaire (3,50 F. F. pour l'étranger) - le n° 53 - le n° 54 - le n° 55 pour 3,50 F. par exemplaire (4 F. F. pour l'étranger). Je verse la somme de :

aux Éditions du Kiosque, 14, r. Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

Nom :

Prénom :

Adresse :

Dynacord



GIGANT

Amplificateur-mélangeur 220-160 Watts pour chant.

- 6 entrées universelles.
- sorties : 4-8-16 ohms.
- réglages de volume et d'écho par canal.
- à utiliser avec 2 ou plus S 100.
- panneau de commande éclairé.
- dimensions : 553 x 205 x 332 mm.



HS 10

H.P. complémentaire d'aiguës à chambre de compression.

- Effet renforcé de la voix.
- puissance 35/25 Watts.
- s'adapte sur S 100
- réponse : 800 à 10.000 Hz.
- impédance : 16 ohms.
- dimensions : 275 x 420 x 236 mm.

S 100

Enceinte pour installations de grande puissance.

- puissance : 120-80 Watts
- 4 H.P. à large bande.
- 6 H.P. pour aiguës
- réponse : 60 à 16.000 Hz.
- impédance : 16 ohms.
- dimensions : 510 x 1320 x 260 mm.



Dynacord



NOUVELLE ADRESSE
AU 1^{er} SEPTEMBRE 1971

A.P. FRANCE S.A.

77, boulevard de Ménilmontant, PARIS-11^e
Téléphone : 357.00.30

d'œuvre que son « South of the border », « The old farm » et « Too much city »... Pour ceux qui ont aimé Seatrain et apprécient par ailleurs le mouvement country-funky américain, l'acquisition de « Barry McGuire and the doctor » est, j'en suis convaincu, une nécessité. — YVES ADRIEN.

SÉRIE BLUES ARHOLIE

JUKE BOY BONNER.
THE STRUGGLE.
ALEX MOORE IN EUROPE.
JOHN JACKSON
IN EUROPE.
MANCIE LIPSCOMB.
HAPPY 75th. BIRTHDAY.
ARHOLIE 19.002/4/5/7/
4 x 30 cm. Distr. MUSI-
DISC.



La série excellemment entamée il y a deux mois par Musidisc (cf. p. 73 du numéro de Juillet) continue avec non pas six albums comme primitivement prévu, mais quatre « seulement »... ce qui n'est déjà pas si mal, d'autant plus que nous avons affaire, d'un bout à l'autre, à un blues magnifique produit par quatre artistes très typés. Soit dit en passant, trois d'entre eux (Juke Boy Bonner, Alex Moore et John Jackson) ont participé à la tournée européenne de l'American Folk Blues Festival en 1969, et à ce titre ne nous sont pas tout à fait inconnus. Juke Boy Bonner, qui habite et travaille la plupart du temps à Houston (Texas), nous propose un blues urbain assez musclé, qu'il accompagne lui-même à la guitare électrique et à l'harmonica, avec le soutien occasionnel d'un batteur (Alvin J. Simon) pour la moitié des plages environ. L'un des plus intéressants traits de ce disque — trait annoncé par le titre « The struggle »

(la lutte) —, ce sont les textes de Bonner et les préoccupations sociales et politiques qui l'habitent. Un exemple : le titre « Being black and I'm proud », manifestement inspiré par James Brown, va en fait beaucoup plus loin, parce qu'il n'y a pas de gigantesque « show » multicolore pour soutenir cet homme seul, lui, face à sa négritude qu'il revendique. D'autres, comme « Struggle here in Houston » ou « Houston, the action town » font état des luttes politiques dont Juke Boy Bonner est le témoin — et, suppose-t-on, l'un des acteurs — dans sa ville. Le disque lui-même est un témoignage précieux et actuel. Alex Moore, c'est quelque chose de fort différent : soixante-dix ans, pianiste dans le style boogie-woogie, célibataire ; « Je ne pouvais épouser aucune femme, étant marié depuis toujours avec mon piano », explique-t-il, non sans humour, quelque part dans les notes de pochette (parce que vous ne croyez tout de même pas que ces anecdotes-là, c'est nous qui les inventons). Et Alex Moore, c'est une découverte qui fera plaisir à beaucoup d'amateurs du genre : son jeu de piano est plein de joyeuse vigueur, loin toutefois des pitreries d'un Jack Dupree ou des envolées spectaculaires d'un Roosevelt Sykes. Puis vient John Jackson, que je me souviens d'avoir vu dans les programmes d'un grand nombre de festivals en plein air. John Jackson habite un village de Virginie, et en dehors de la musique, vit de son métier de... fossoyeur. La sonorité de sa guitare, de même que son jeu très coulé, l'apparente par moments au folklore blanc traditionnel du Sud, et Jackson ne dédaigne d'ailleurs pas, à l'occasion, d'interpréter du « hillbilly » plus ou moins arrangé à sa sauce. Agréable, joué avec une grande finesse, mais — revers de la médaille — le moins noir des quatre. Enfin, Mance Lipscomb : si l'on veut, c'est l'autre extrémité. Texas, voix moins « travaillée » (encore qu'elle n'ait pas le timbre râpeux d'un Lightnin' Hopkins), emploi plus fréquent du « bottleneck » (que John Jackson ne dédaigne tout de même pas). Mance Lipscomb, dont ce disque cé-



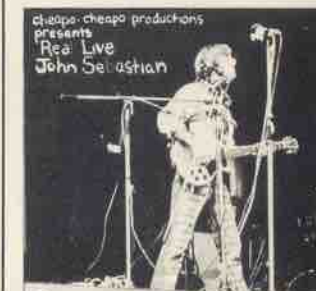
lèbre le 75^e anniversaire, est tout un poème par lui-même, l'un des vieux bluesmen encore vivants les plus connus et mystérieux à la fois. Bonne occasion d'en savoir un peu plus sur l'homme, notamment que son fils Frank l'accompagne à la basse dans certains morceaux et que, confirmation, un bluesman traditionnel peut très bien se défoncer, et l'auditeur avec. Je ne sais pas si la série se termine ici, ou si d'autres petits chefs-d'œuvre d'Arhoolie restent à nous parvenir ; mais avec ces dix albums, on est déjà gâté. — JACQUES VASSAL.

JOHN SEBASTIAN

CHEAPO - CHEAPO PRODUCTIONS PRESENTS REAL LIVE JOHN SEBASTIAN. Mobile line. Lovin' you. Fishin' blues. Younger girl. Make up your mind. Rooty-Toot. In the still of the night. Blue suede shoes. Nashville cats. Waiting for a train. My gal. Younger generation. Darlin' be home soon. Blues for Dad & JB's happy harmonica. Amy's theme. Goodnight Irene. REPRISE 44.127/30 cm (dist Kinney)

Cheapo - Cheapo productions presents Real Live John Sebastian... En ces temps confus où le « capitalist fascist pig » est devenu l'abomination extrême des enfants engagés dans une « révolution » dont ils ne saisissent que trop rarement, hélas, toutes les implications, John Sebastian fait presque figure de phénomène, lui qui croit encore à la magie de la First Golden Era, cette époque merveilleuse qui vit les Lovin' Spoonful écrire une des plus belles pages

de l'histoire du rock'n'roll californien. John Sebastian, c'est un trip nostalgique dans ce passé où les guitares sonnaient plus clair sous un soleil plus chaud : John Phillips, des Mama's and Papa's, pensait déjà à réunir tous ses amis en vue du grand festival qu'il organiserait à Monterey et les cow-boys ne tiraient pas encore sur les freaks... Si l'on voulait maintenant reconstituer l'affiche de Monterey, il y manquerait de nombreux noms... « The times they are a changin' », chantait le Jeune Juif En Colère. Sebastian n'a pas changé, lui ; ses yeux sont aussi rieurs, ses chansons aussi fraîches qu'en 1966 et aujourd'hui il est de retour. Une année s'est écoulée depuis la sortie de son premier album solo, « John B. Sebastian » ; cette année il l'a passée en tournées, allant des festivals aux auditoriums municipaux, des auditoriums municipaux aux gymnases de collèges (comme il vous le dit dans les « dear liner notes »), délivrant partout le même message de fantaisie et de simplicité. Quatre de ces concerts ont été enregistrés : ce sont les premiers qu'il a donnés en compagnie de son ami le pianiste Paul Harris (qu'il introduit au début de « Younger girl »). Ceux d'entre vous qui ont vu Sebastian l'été dernier, lors de sa magnifique prestation de Wight ou bien à Hyde Park, cet après-midi de septembre où il pleuvait, seront peut-être déçus, comme je l'ai été moi-même à première écoute, de ne pas trouver sur « Cheapo-Cheapo » les délicieuses ballades que sont « She's a lady », « Magical connection », « You're a big boy now » etc. ; les raisons de ces omissions, John les donne dans les notes de pochette : « Beaucoup de chansons nous furent de-



HAUT-PARLEURS



**LES PLUS PUISSANTS HAUT-PARLEURS
POUR L'UTILISATION EN MUSIQUE
ÉLECTRONIQUE ET SONORISATION**

30 cm de 10 à 100 w RMS
38 cm de 25 à 100 w RMS
46 cm de 80 à 150 w RMS
modèle HIFI de 10 à 75 w RMS



SÉRIE SUPER PUISSANTE « CRESCENDO »

Aimant de 20.000 Gauss

3 modèles : 30 - 38 et 46 cm de 100 à 150 w

Quelques références de constructeurs sérieux utilisant FANE ACOUSTICS dans leurs fabrications :

SOUND CITY (GB)
SIMMS-WATT (GB)
WEM (GB)
IMPACT (GB)
ORANGE (GB)
MUSIQUE INDUSTRIE (F)

LISTE REVENDEURS ET DOCUMENTATION

musique industrie 31-33, rue de Lagny,
94 - VINCENNES - Tél. : 808.89.86 +
DÉPOT DE LYON : ETS PLAY-BACK
37, rue Smith, LYON - Tél. (78) 37.86.42

mandées par le public... il y eut d'étranges vieilleries... des morceaux que je n'avais jamais joués... des morceaux qu'ils pensaient que je n'avais jamais joués... nous avons omis des chansons que nous pouvons mieux jouer... nous avons omis des chansons qui nécessitent plus de travail... ».

La première face de « Cheapo-Cheapo » s'ouvre sur le présentateur qui annonce John Sebastian dans un tonnerre d'applaudissements; « thank you people, répond l'auteur de « Daydream », good evening to you. I've just been to Domenica and I'd like to play a little song about the Mobile line... ». « Mobile line » c'est le premier morceau d'un album où vous trouvez, agrémentés des introductions parlées les plus drôles et les plus tendres de l'histoire du rock'n'roll: les vieux classiques de Sebastian (« Lovin'you », « Younger girl », « Make up your mind », « My gal » et le superbe « Darlin' be home soon ») aussi touchants qu'à l'époque des Spoonful; une désopilante parodie de rock'n'roll (« Rooty-Toot », « In the still of the night », « Blue suede shoes », et, précédé d'une imitation de Johnny Cash plus vraie que nature, « Nashville cats » (composé en souvenir des jours où Presley, Perkins, Lewis and Co enregistraient sur le label Sun); des traditionnels (« Waiting for a train » de Jimmy Rodgers et « Goodnight Irene » de Leadbelly); deux instrumentaux (« Blues for Dad & JB's happy harmonica » — certainement dédié au père de John qui était harmoniste classique — et « Amy's theme » — ravissante ballade sifflée « à la Daydream »); « Younger generation », cette délicieuse chanson qu'il interprète dans Woodstock, festival pendant lequel les organisateurs, qui cherchaient désespérément un artiste acoustique, le poussèrent sur la scène ravagée par l'orage alors qu'il était en plein trip d'acid... Voilà; il ne vous reste plus qu'à écouter « Cheapo-Cheapo », probablement le meilleur album « Live » de l'année, et vous pénétrerez de la magie de John Sebastian, l'homme qui fait sortir le soleil des nuages. Go! and beat your crazy head against the sky... — YVES ADRIEN.

THE RASCALS

PEACEFUL WORLD: Sky trane. In and out of love. Bit of heaven. Love me. Mother nature land. Icy water. Happy song. Love letter. Little dove. Visit to mother nature land. Getting nearer. Peaceful world. CBS S66.292/30 cm



Les enfants de New York City jouent la musique de New York City. Leurs têtes ont peut-être beaucoup voyagé et rencontré des beautés exotiques et lointaines mais comme bien d'autres avant elles, elles sont retournées à la maison du côté de Brooklyn ou du Bronx et avec leurs amis d'enfance ont confronté leur vision du monde, leurs espoirs et leurs illusions, leur désir commun d'un monde paisible et en harmonie. Deux de ces enfants s'appellent Felix Cavaliere et Dino Danelli. Autrefois avec deux autres amis, Gene Cornish et Eddie Brigati ils formaient les Young Rascals. Si vous remontez encore un peu plus dans le temps, vous découvrirez qu'ils avaient créé le Peppermint Twist avec un chanteur dénommé Joey Dee, cela fait une bonne dizaine d'années maintenant. Jusqu'à l'année dernière ils enregistraient tous leurs disques chez Atlantic; à leur actif plus d'un tube, depuis « Good Lowing » jusqu'à « People gotta be free » en passant par « Groovin' ». Tous des n°1. En fait ils étaient un des groupes les plus fidèles de cette maison de disque, travaillant en étroite collaboration avec les gens du studio 1841 Broadway, avec l'arrangeur exceptionnel qu'est Arif Mardin, avec les nombreux musiciens de jazz et de rhythm and blues qui constituent la base même du son Atlantic. Mais néanmoins, à travers tous leurs tubes, les Young Rascals n'étaient pas tout

à fait satisfaits; Felix surtout, le maître à penser du groupe, qui voulait donner à sa musique une tournure beaucoup plus engagée, beaucoup plus « à message » comme l'on dirait chez nous. De cette nouvelle voie sortit un album intitulé « Freedom Suite » qui laissa les vieux fans du quartet un peu ébahis et fit ricaner les autres par la naïveté et l'utopisme de certains de ses propos. La suite des événements fut assez confuse, une espèce de bataille entre les vieilles ambitions d'être des vedettes du Top 40 et la volonté résolue de changer la face du monde. Au milieu du cahot apparurent les personnalités respectives, chacun avait sa petite idée sur ce qui n'allait pas dans le groupe et, suivant un rituel désormais bien connu, ce fut la séparation. Eddie et Gene jugèrent qu'il fallait mieux rester bons amis et mener chacun leur vie respective. Felix plus tenace maintiendrait le nom des Rascals en existence, en compagnie de Dino. Donc trois ans après leur dernier n°1, « People gotta be free » sort sur la marque rivale directe d'Atlantic un double 30 cm dont le titre évoque toujours les rêves de paix et d'union du compère Cavaliere. La pochette est un tableau de Gauguin, un paysage de Tahiti qui d'ailleurs a subi les affronts de la photographie, comparez avec l'original si vous passez à Zurich! Les renseignements à l'intérieur prétendent même que ce tableau se trouve à Minneapolis. Allez savoir, je n'ai jamais été à Zurich ni à Minneapolis, enfin c'est une très belle œuvre d'art.

Ce qu'il y a dans la pochette est aussi une bien belle chose; deux albums du meilleur cru, une maturité des paroles comme de la musique qui fait plaisir à entendre. Bien sûr Felix a tout écrit, composé et chanté — sauf sur ce dernier point deux morceaux interprétés par Buzzy Feiten, l'ancien guitariste de Paul Butterfield — et il a su s'entourer d'excellents accompagnateurs tels Gerry Gemott le bassiste d'Aretha, et Joe Newman, Ernie Royal, Joe Farrell, Hubert Laws dont je vous recommande tout particulièrement la partie de flûte dans « Mother nature

land », une petite merveille! Il y a même Alice Coltrane qui joue de la harpe dans « Little dove ». L'ensemble a un côté à la fois aérien et funky, une synthèse très difficile à réaliser considérant le passé respectif des musiciens concernés. De-ci de-là, quelques touches des anciens Young Rascals, notamment dans les harmonies vocales, la vieille tradition italienne mêlée au sang noir américain comme dans « Bit of heaven ». Les plages les plus dynamiques sont sans doute « Sky Trane », vous voyez l'allusion, « Love me » et « Getting nearer »; je suis plus circonspect quant à la face instrumentale qui porte le nom du disque malgré le travail de Joe Farrell à la flûte et au soprano. Néanmoins la musique de Felix et de Dino dans ce double album fait largement honneur à la grande tradition du rock de la côte Est et si vous n'avez pas souvent entendu parler des Rascals dans le passé — il faut bien reconnaître qu'ils n'ont jamais vendu un disque en France — je pense qu'une écoute de « Peaceful World » vous résumera en 80 minutes l'histoire fort intéressante d'un des meilleurs groupes américains de ces dix dernières années. — PHILIPPE RAULT.

CAROLE KING

TAPESTRY. I feel the earth move. So far away. It's too late. Home again. Beautiful. Way over yonder. You've got a friend. Where you lead. Will you love me tomorrow? Smackwater Jack. Tapestry (You make me feel like). A natural woman. ODE SP 77.009/30 cm (dist RCA) L'ENIGME... Au moment où j'écris ces lignes, « Tapestry » est 1^{er} au Billboard et au Cashbox pour la septième semaine consécutive; le simple tiré de l'album, « It's too late », est resté quant à lui un mois entier au sommet des classements de 45 t... J'avoue ne pas comprendre les raisons de l'engouement suscité par Miss King ainsi

manhattan for the Peppiest Popsound



DE 120 A 2000 WATTS
RMS

Ligne américaine
compacte. Son pop
super puissant

GARANTIE TOTALE

Pupitre 120 watts avec
2 colonnes... 7490 F

Chaque colonne ampli-
fiée de 120 watts supplé-
mentaire... 2700 F

Documentation complète
ainsi que la liste de nos
dépositaires régionaux
envoyée gratuitement
sur demande

Pour tous renseignements
écrivez à :

MUSIKENGRO IMPORTATEUR NATIONAL :
29, rue Tissot, 69 - LYON-9^e - Tél. : 83.61.40

que le pourquoi des critiques élogieuses que recueillent ses compositions: rares sont dans « Tapestry » (second album de Carole King, le premier étant « Writer ») les moments qui justifient le million d'exemplaires vendu...

Certes, le morceau qui donne son titre à l'album est splendide et, parmi les onze autres qui composent ce disque, on n'en trouve aucun qui puisse être taxé d'inintéressant (« Way over yonder », « You've got a friend » ou le remake de « Natural woman » sont même de parfaites réussites). ET POURTANT... « Tapestry », réalisé selon les meilleures règles de la variété de qualité (celle qu'apprécient, aux States, les gens qui lisent Play-boy et donnent le week-end des « parties » quise veulent libres dans leurs résidences d'été), SOUFFRE D'UN EXCÈS DE PROFESSIONNALISME (dont on ne s'étonne plus quand on apprend que la production est de Lou Adler) et, de ce fait, est TOTALEMENT PRÉVISIBLE bien que la direction dans laquelle s'oriente la musique de Carole King ne soit PAS CLAIREMENT DÉFINIE...

Jamais ouvertement commerciale, mais cependant loin d'être dépouillée, cette musique fait montre d'une certaine sophistication de l'artiste (tempérée ou rehaussée, selon le cas, par un producteur épris de sobriété): une femme nous conte son expérience de femme dans des chansons mi-tendres, mi-désespérées où alternent le doute et l'espoir avec, en toile de fond, l'incertitude croissante des amours qui se répètent... Mais qui est Carole King, me demanderont certains? Carole King, c'est une habituée des fêtes que donne le clan Taylor (James, Livingston, Alex and Kate) mais c'est aussi une figure bien connue de tout le métier américain puisqu'elle compose en compagnie de Gerry Goffin, son mari d'alors (vous souvenez-vous du couple Goffin-King?), quelques-uns des plus grands hits du début des années 60, ceci dans les domaines de la pop et des variétés aussi bien que dans celui du R'n'B où l'on trouve « Locomotion » (LittleEva), « One fine day » (the Chiffons), « Up on the roof »



(the Drifters), « Will you love me tomorrow » (the Shirelles), « Natural woman » (Aretha Franklin), etc... Après son divorce d'avec Gerry Goffin, Carole King décida de s'orienter vers le rock'n'roll, composa « Hi De Do » pour Blood, Sweat and Tears et forma un groupe du nom de City avec Danny Kootch et Charles Larkey (auquel elle s'est depuis remariée). Le groupe enregistra pour ODE un LP qui ne remporta aucun succès: Carole King se résolut à faire carrière seule tandis que Kootch et Larkey partaient fonder Jo Mama (qui a déjà sorti un album chez Atlantic). Le premier album de Miss King, « Writer », la fit suffisamment remarquer pour que « Tapestry » devienne le succès que l'on sait... Les raisons de ce succès sont, elles, beaucoup plus difficiles à définir: est-ce une manifestation de ce phénomène qu'est le snobisme de certains musiciens californiens, snobisme qui consiste à reconnaître soudainement à un (e) habitué(e) des réceptions hollywoodiennes un talent exceptionnel que l'on se doit de signaler à ses amis? Ou bien est-ce une preuve de plus que le public, en cette période vide de l'histoire du rock'n'roll, souffre d'un manque sérieux de superstars et qu'il tente d'y remédier en s'inventant des substituts? « Tapestry » est tout entier marqué de ce refus de l'artifice qui amène le disque à friser la monotonie, une unité de ton se faisant très vite ressentir au fil de l'écoute; les invités eux-mêmes sont discrets, ne jouant ni ne chantant trop fort, comme s'ils étaient soucieux de ne pas détourner notre attention du piano et de la voix de Miss King qui nous dit que sa vie fut « une tapisserie de teinte riche et royale »; ces invités, ce sont Danny Kootch (guitare, conga), Charles

Larkey (basse, contrebasse), Ralph Shuckett (piano électrique), Joel O'Brien (drums), tous quatre membres de Jo Mama dont seule la chanteuse, Gail Haness, est absente; James Taylor (qui joue de la guitare acoustique dans cinq des douze morceaux), Joni Mitchell (l'actuelle « old lady » de Taylor avec lequel elle chante dans « Will you love me tomorrow? »), Russ Kunkel (le batteur de Taylor), Curtis Amy (flûte et sax ténor) et Merry Clayton... Le prochain album de Carole King sera paraît-il enregistré « Live », ce qui peut nous permettre d'espérer qu'il y aura un peu plus de vie que dans le froid « Tapestry ». En attendant, force nous est donnée de constater que le talent de cette lady a été quelque peu surestimé et que l'Amérique est toujours le pays par excellence des réussites spectaculaires. C'est dommage; cette réussite là était plus sympathique et moins imméritée que celle d'un (grand) funk railroad... — YVES ADRIEN.

JONI MITCHELL

BLUE: All I want. My old man. Little Green. Carey. Blue. California. This flight tonite River. A case of you. The last time I saw Richard. REPRISE 44.128/30 cm Une carrière discographique en constante évolution depuis son premier album produit par Crosby, depuis Clouds, Joni Mitchell a atteint la maturité de son art avec « Ladies of the canyon ». Son nouveau 30 cm « Blue » ne fait que confirmer cet état de chose: Joni est sans aucun doute l'une des plus originales chanteuses américaines du moment. Ici pas de message dans les paroles, pas de « David va bien et il vient de commencer sa troisième grève de la faim en cinq jours », pas d'adoptions du folklore traditionnel, pas de boy-scoutisme mal placé; Joni chante ses propres expériences, essentiellement amoureuses d'ailleurs et c'est cela qui semble désormais énerver beaucoup de personnes à qui ça n'est sans doute jamais arrivé. Et puis ses amants, tout le

monde les connaît depuis Crosby, Stills et Nash en passant par James Taylor et le dernier en date David Blue auquel est dédié ce disque; tous des personnalités au-dessus de la moyenne, tous des monstres sacrés sur la vie privée desquels un tas de gens se croient à tort le droit de porter des jugements plus ou moins condescendants. Et Joni avec sa sensibilité et son talent exceptionnels leur passe à mille pieds au-dessus de la tête.

« Blue » est une espèce de journal, de diary merveilleusement écrit et interprété par une voix qui pourrait être opératique et qui en fait ne perd jamais son naturel et son swing. Joni chante l'amour dans tous ces petits détails qui ne trompent pas quant à la sincérité des expériences de l'être qui les a vécues: I want to talk to you, I want to shampoo you, I want to knit you a sweater, I want to write you a love letter. Elle parle souvent de l'absence comme dans « My old man », de l'amertume et de la nostalgie — « A case of you » et « The last time I saw Richard » qui dépeint le lent étouffement d'une âme à cause d'un bonheur perdu... Enfin elle chante la sérénité et l'amour triomphant dans la chanson qui prête son titre à l'album, « Blue ». Des autres thèmes, et chacun pourra approfondir son sujet favori grâce à la judicieuse idée d'avoir mis les paroles sur un encart dans la pochette, le plus caractéristique est sans doute celui du mal du pays dans « California », une petite chanson qui en dit long sur l'attachement de cette Canadienne de Toronto à la West Coast et à Los Angeles en particulier. Elle avait effectué seule un voyage à travers l'Europe au début de l'année 71 et le moins que l'on puisse dire c'est qu'elle ne semble



pas avoir apprécié le déplacement: « Assise dans un parc à Paris, France, j'ai lu les nouvelles et rien n'a l'air d'aller très bien, la paix n'a pas une chance, c'était simplement un rêve pour certains d'entre nous, j'ai encore beaucoup de pays à voir, mais je ne voudrais pas vivre ici, c'est trop vieux et trop froid et trop figé dans les habitudes... » Un mal du pays typiquement propre aux filles de Malibu ou de Laguna Beach lorsque après quelques semaines dans un monde totalement différent du leur, elles commencent à regretter en vrac le soleil, le Pacifique, les surfers, les journées au bord de la piscine, les rock'n'roll bands et une existence idyllique aux limites d'un continent prêt à s'écrouler... Joni s'accompagne respectivement à la guitare, au dulcimer et au piano, instrument nouveau pour elle depuis « Ladies of the Canyon » et cette très belle chanson qu'est « Rainy night House », et elle semble avoir en très peu de temps maîtrisé le clavier et réussir à en tirer toute la nostalgie indispensable

aux textes de « River », « Last time I saw Richard » ou « My old man »: Stephen Stills, Sneaky Pete et James Taylor viennent la soutenir dans quelques-uns des morceaux ici présents, jeu subtil et discret, tout comme les voix qui interviennent dans « Carey » et « This last flight tonight », pas de démonstrations inattendues, tout est en nuance et en harmonie, d'une beauté délicate et sobre, d'une émotion et d'une sincérité qui font de « Blue » certainement l'un des meilleurs disques de l'année.

Peut-être un jour Joni Mitchell reviendra-t-elle à Paris; j'espère alors que les rues de notre ville ne seront plus pour elle des lieux solitaires pleins de regards curieux et étrangers, mais qu'elle y trouvera, ô certainement pas la Californie, mais peut-être deux ou trois petites choses qui lui feront oublier un moment la tristesse et l'isolement de son premier voyage... — PHILIPPE RAULT.



James » (le précédent album de Taylor) n'aurait jamais pu prétendre, jugé sur ses seuls mérites musicaux et poétiques, justifier l'enthousiasme qu'il a suscité chez une fraction relativement importante du public américain; je pense que le côté « gentilhomme décadent » de ce personnage hors du commun qu'est l'auteur de « Fire and rain » a joué un rôle non négligeable dans les ventes massives de « Mud Slide Slim », son troisième album.

Fils d'un docteur du Massachusetts, James Taylor est un drug-addict notoire (acid, mescaline, herbe, hasch, cocaïne etc.); — il s'est récemment détaché de l'héroïne) et un habitué des hôpitaux psychiatriques (Austin Briggs et McLean dont il est le seul pensionnaire à s'être échappé); au début de l'année, il déclarait: « Quelquefois je me demande si je serai encore capable d'écrire des chansons, maintenant que je commence à aller mieux. Je pense que l'art trouve sa source pour une grande partie dans la douleur. Je pense que la peur, la douleur ou toute autre forme de souffrance est la motivation majeure de l'effort »... Conception de l'art fort romantique que celle de James Taylor, conception qui ne manque pas de provoquer l'intérêt du public soudainement désireux de tout connaître de ce garçon plus ou moins égaré dans une vie parallèle dont il ne trouve pas l'issue; « on » veut savoir si la maison/retraite en forme d'église qu'il se fait construire à Martha's Vineyard est bientôt terminée; « on » veut savoir pourquoi son frère Livingston et sa sœur Kate sont allés, eux aussi, au McLean Hospital, institution mentale pour gens riches, intelligents et instables... Lui, superbement absent, ne semble rien voir ni entendre de ce qui s'agit

autour de lui, involontairement protégé des curieux par l'univers éthéré dans lequel il se détruit lentement; il refuse de se laisser interviewer, prétextant qu'il a du bois à couper ou le toit de sa grange à réparer... Et puis il sort « Mud Slide Slim », un album magnifique de dépouillement dans lequel il se révèle qu'il a passé le stade où l'on peut encore crier. Le disque tout entier est marqué par cette volonté de départ, de fuite, ce refus de l'artifice et cette nostalgie du rêve qui caractérisent ceux qui ne s'accrochent plus qu'à des lambeaux de réalité...

Ses amis sont là, une fois encore: il y a Joni Mitchell, sa lady du moment, qui chante avec lui, notamment dans le très beau « Long ago and far away »; Carole King, au piano, omniprésente; Kate Taylor, sa petite sœur à la voix hargneuse; Russ Kunkel et Leland Sklar, batteur et bassiste habituels; son vieil ami Danny Kootch et Gail Haness, de Jo Mama; John Hartford, un autre ami; Richard Greene, le merveilleux violoniste du merveilleux Seatrain qui donne dans « Riding on the railroad » un court (mais merveilleux) aperçu de ses talents; le pianiste et accordéoniste Kevin Kelly; Peter Asher, le producteur de l'album et les Memphis Horns employés par Stephen Stills pour son second disque... Tous ces gens sont là et Taylor, pourtant, est seul: il n'est besoin que d'écouter le ton absent et effacé de sa voix sur le « You've got a friend » de Carole King pour s'en persuader: « Ain't it good to know that you've got a friend/When people can be so cold/They'll hurt you and desert you/They'll take your soul if you let them/But don't you let them/ »...

Chantés par Carole King, ces mots sont emplis d'espoir; chantés par James Taylor, ils ont un certain goût de résignation... « Hey Mister, that's me up on the jukebox/I'm the one that's singing this sad song/I'll cry everytime that you slip in one more dime... » Il est inutile de reproduire d'autres extraits des textes de Taylor dans cette chronique: il faut les découvrir, dits par son auteur, avec toutes les intonations nostalgiques, cyniques, tragi-

CAMBON MUSIQUE

49, rue Cambon
PARIS-1^{er}
(Face à l'Olympia)
Tél. : 742-93-57

INSTRUMENTS
TOUTES MARQUES :

Guitares
Amplis
Batteries
Orgues
Sonos
Effets spéciaux

Neufs et d'occasion
Réparations
et Révisions

(LOCATION
SUR RÉFÉRENCES)

LE NOUVEL ORGUE CARAVAN GEM !!



un véritable orgue professionnel
avec 16' 8' et 4' basses séparées et
ampli de 20 w pour 1150 f
et toujours
le Jumbogem pour 1495 f

Documentation sur demande
GAFFAREL MUSIQUE
18 bis, rue de Bruxelles, Paris-9^e
Téléphone : 874.40.03
3, rue Guy-Mocquet, Marseille-1^{er}
Téléphone : 16 (91) 48.34.24

Ludwig

Nouvelles peaux,
nouveau Son!

Choisi et adopté par
les meilleurs
batteurs de studio :
CECCARELLI
P. ALAIN DAHAN
CHARLES BELLONZI
JEAN-MARIE HAUSER
etc...

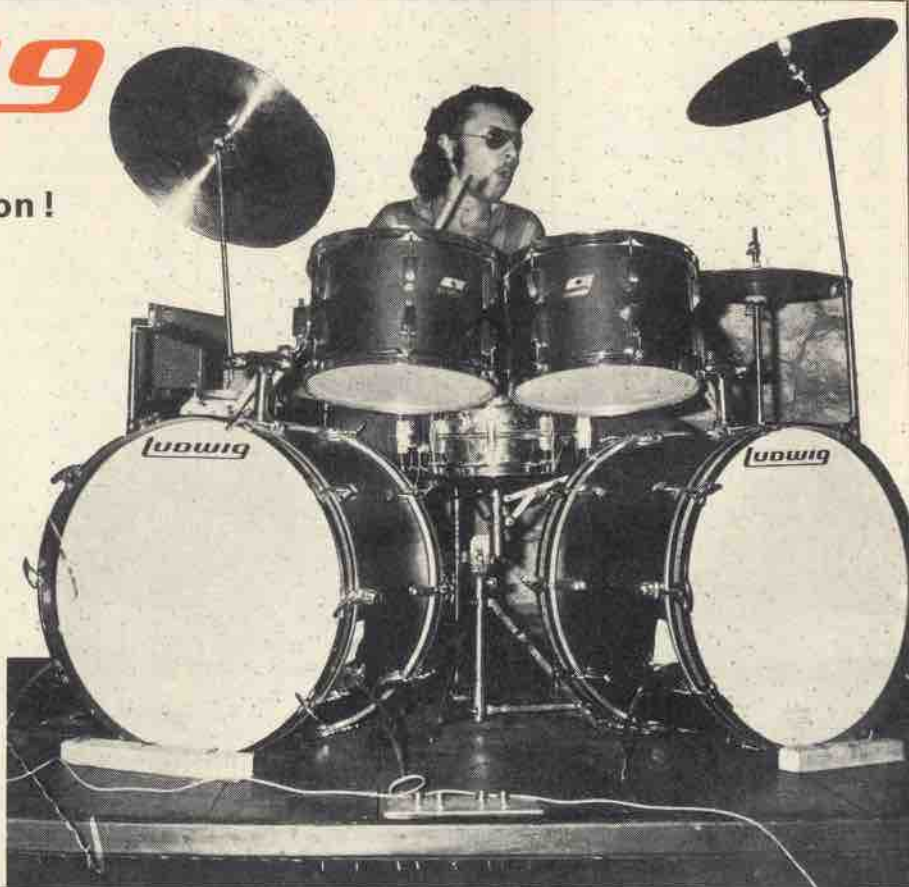
MAJOR CONN

3, rue Duperré, PARIS-9^e
Tél. : 874.75.24

Distribue également en exclusivité
FENDER, HAGSTROM, CONN,
LEVIN, ZILDJIAN, RICO,
OLYMPIC, OTTO LINK, STRAMP

Catalogue et Documentation
sur demande.

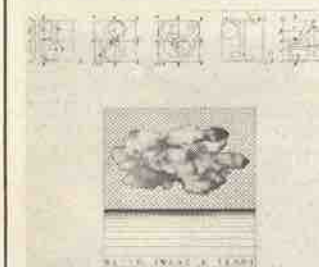
Liste des revendeurs régionaux



ques dont il les habille à son insu... « Mud Slide Slim » est un disque difficile ; pour l'écouter, vous devrez procéder par petites touches, sans trop en attendre : il faut se pénétrer de l'univers de Taylor et cela aussi c'est difficile... Quelle est d'ailleurs la raison d'être de ce disque ? Taylor est haut, très haut, et il me fait penser au funambule que la foule observe avec des arrière-pensées malsaines, anticipant sa chute sur le pavé où, pantin écartelé et sanglant, il fera reculer le cercle des voyeurs horrifiés... et satisfaits. Dans la lignée de Brian Jones, Jimi Hendrix et Jim Morrison... James Taylor. — **YVES ADRIEN.**

BLOOD SWEAT & TEARS

B, S & T 4. Go down gamblin'. Cowboys and Indians. John the Baptist (Holy John). Redemption. Lisa, listen to me. A look to my heart. High on a mountain. Valentine's Day. Take me in your arms (Rock me a little while). For my lady. Mama gets high. A look to my heart. CBS S 64.355/30 cm



Le dernier album de Blood, Sweat & Tears fut, on s'en souvient, un magnifique ratage. Déjà fort controversé, le groupe faillit bien voir sa carrière compromise à jamais, les prétentions symphoniques de « Sympathy for the Devil » ayant été aussi peu appréciées du public (je ne parle évidemment pas de celui de Las Vegas) que de la critique... Aujourd'hui B, S & T nous propose un nouvel album qui surprend agréablement par la vitalité qui s'en dégage, vitalité à l'origine de laquelle on trouve le batteur Bobby Colomby,

co-producteur de ce quatrième enregistrement ; certes, l'énergie est encore loin de supplanter la technique, mais déjà se dessine chez les neuf hommes une volonté de dépasser leur fonction habituelle : c'est ainsi que David Clayton-Thomas, le chanteur, tient la guitare solo (très correctement) dans le percutant morceau d'ouverture qu'est « Go down gamblin' »... Le seul changement survenu dans la formation du groupe est le remplacement de Jerry Hyman par Dave Bergeron, un tromboniste qui affectionne particulièrement le tuba et présente certaines qualités d'arrangeur (cf. le rock-dixieland « Mama gets high »), ce qui devrait permettre à B, S & T de renouveler l'écriture de ses cuivres, les arrangements de Fred Lipsius et Dick Halligan s'avérant parfois un peu trop prévisibles. L'intérêt majeur de B, S & T 4 me semble provenir de l'importante contribution apportée par Steve Katz qui, outre le puissant « High on a mountain », a composé « Valentine's Day » et « For my lady », morceaux dans lesquels on peut voir tout ce qui sépare l'ex-Blues Project de ses huit compagnons : fraîcheur naturelle opposée à la solennité des cuivres, sensibilité naïve que l'on taxerait chez tout autre membre du groupe de mièvrerie (partie de piano de Fred Lipsius sur « For my lady »), etc. Steve Katz est un excellent guitariste, plutôt trop discret que bavard, qui fit ses preuves avec Al Kooper dans ces Blues Project desquels devait naître Sea-Train... Al Kooper (enfin réconcilié avec B, S & T), on le retrouve dans « John the Baptist », morceau de son dernier album (New York City. CBS S 6.430 ; à écouter) qu'il a ici arrangé en compagnie de Dick Halligan, son ancien organiste ; « John the Baptist » et « Take me in your arms » (Isley Brothers) sont les deux seules adaptations de l'album, ce qui prouve une fois encore que le groupe a tout intérêt à composer son propre répertoire plutôt que de reprendre celui des autres comme il l'avait fait sur le désastreux B, S & T 3.

Il ne me reste plus qu'à vous recommander de prêter une oreille à ce « A look to my heart » (Fred Lipsius) dont la seconde partie n'est

DOREMI

4-6, rue du Donjon, VINCENNES

Tél. : 808.63.58 et **ELGAM**

mettent l'orgue meuble à la portée de tous avec le LUISIANA P : 2.590 Frs



Clavier
49 touches plus
pédalier
13 notes 2, 4, 8 et
16 pieds mixés
8 registres plus
réverbération,
Cathédrale,
vibrato, trémolo
(effet Leslie),
repeat et ampli
incorporé.

Mais si vous
préférez un
orgue portable
vous pouvez
choisir entre le

ELGAM BEAT 44 : 1.140 Frs



44 touches, ampli incorporé 15 watts, 4 et 8 pieds mixés, 8 registres dont 2 pour les auxiliaires, balance graves, volume général, vibrato, prise pour ampli auxiliaire, entrée pour boîte de rythmes ou casque d'écoute, prise pour pédale de volume, mallette gainée sur rack orientable.

et le **JUNIOR RTP DE LUXE : 2.110 Frs**
ou le **JUNIOR II : 1.695 Frs**



49 touches, ampli incorporé 20 watts, 2, 4, 8 et 16 pieds mixés, 8 registres + réverbération, cathédrale, trémolo (effet Leslie), repeat rack chromé inclinable, grande valise avec couvercle contenant les pieds et la pédale de volume.

Documentation et renseignements chez nos revendeurs, service après-vente, pièces détachées chez **STÉ DOREMI** 4 et 6, rue du Donjon, 94 - VINCENNES qui distribue également :
Pianos : BECHSTEIN, KEMBLE, CRAMER, GUNTHER, B. SQUIRE, SCHULZE-POLLMANN, Amplificateurs et sons : CDE, MAC MACK, SIMMS-WATTS, GUYATONE, Guitares, accordéons : FILI POLVERINI, EXCELSIOR, WESTONE, KIMBARA, Instrument à Vent : FLEURY-COURTOIS, BANDMASTER, LAFLEUR-BRASS.

pas sans rappeler « Naima », d'un certain Coltrane... et à vous conseiller cet album qui prouve définitivement que Blood, Sweat & Tears, s'il n'a rien d'un groupe exceptionnel, est cependant loin d'être le conglo-mérat de « faiseurs » dont il est de bon ton de l'accuser. La controverse n'a déjà que trop duré... — YVES ADRIEN.

THE DOORS

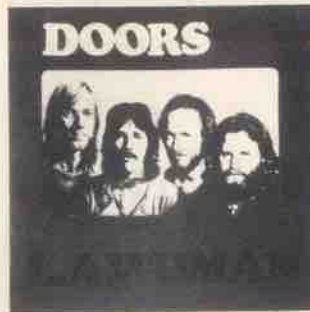
L.A. WOMAN. The changeling. Love her madly. Been down so long. Cars hiss by my window. L.A. woman. L.A. America. Hyacinth house. Crawling king snake. The WASP (Texas Radio and the Big Beat). Riders on the storm.

ELEKTRA K 42.090/30 cm (dist Kinney)

13. Light my fire. People are strange. Back door man. Moonlight drive. The crystal ship. Roadhouse blues. Touch me. Love me two times. You're lost, little girl. Hello, I love you. Land ho. Wild child. The unknown soldier.

ELEKTRA 42.062/30 cm (dist Kinney)

Le chanteur Jim Morrison, le guitariste Robbie Krieger, le pianiste-organiste Ray Manzarek et le batteur John Densmore furent, du début de l'année 1967 (époque à laquelle sortit leur premier album) jusqu'au 3 juillet au matin, les créateurs d'une musique qui, bien que souvent controversée, restera comme l'une des plus importantes dans cette fresque magnifique qu'est l'histoire du rock'n'roll américain... A ceux qui critiquèrent les Doors, il aurait été facile de répondre que personne jamais ne songea à les imiter, signe qu'ils étaient grands, puisque seuls des gens comme Zappa et Beefheart peuvent prétendre avoir évité le plagiat... « The Doors », « Strange days », « Waiting for the sun », « The soft parade », « Morrison Hotel » : cinq albums se succédèrent et, il y a quelques mois, sortit « 13 » qui n'est pas un « Greatest Hits » mais plutôt une sorte de pèlerinage dans ces contrées oniriques où les cinq pochettes se dressent comme



de grandes pierres de marbre blanc, repères posés par un voyageur égaré pour faciliter le chemin à ceux qui, tentés par son aventure, décideraient de le suivre. « 13 », c'est un jour, le jour où l'Enfant Sauvage, la Petite Fille Perdue et le Soldat Inconnu se retrouvent à bord du Vaisseau de Cristal pour y consommer l'ultime déchirure...

De ces cinq albums qui sortirent, aucun ne fit de moi un inconditionnel des Doors : au groupe de Los Angeles, je préférais ceux de San Francisco que je jugeais alors plus représentatifs du rock'n'roll californien ; quant à Morrison, il ne m'inspirait aucune admiration : je voyais en lui un comédien plutôt qu'un chanteur et les climats tant vantés de « When the music is over » ou de « The end » me semblaient bien artificiels. Et puis un soir de l'été dernier, je compris, en quelques minutes, toute la musique des Doors : c'était à Wight ; la scène semblait un gouffre d'ombres et Morrison immobile, yeux clos, laissait la lumière rouge des projecteurs lui manger le visage. Comment traduire l'impression de lassitude profonde qui se dégageait de celui qui, trois ans auparavant, fascinait toute une génération d'adolescentes américaines ? Ce soir-là, aucune fille ne se précipita vers lui mais je compris le pourquoi de sa voix monocorde... Après Wight, il y eut « Absolutely live » et, tout dernièrement, « L.A. woman », le plus bel album de rock que les Doors aient jamais enregistré. Il est toujours assez équivoque de parler en termes élogieux du dernier album d'un artiste qui vient de mourir : les exemples sont trop nombreux de ces critiques qui, au lendemain de la disparition d'une star, se sont crus obligés de voir dans l'ultime enregistrement

qu'elle avait réalisé le chef-d'œuvre de sa carrière, faisant ainsi de « Cry of love » le « meilleur Hendrix » ; quand Hendrix meurt, il devient « Jimi » et ses plus farouches détracteurs trouvent ainsi une occasion de venir larmoyer sur « le sort tragique qui fut le sien »... « L.A. woman » est, je le répète, le plus bel album de rock que les Doors aient enregistré et il n'y a aucune volonté de respectabilité de ma part dans cette affirmation. ABSOLUTELY TRUE.

Musicalement, « L.A. woman » est un retour aux sources : le rock (le morceau qui donne son titre à l'album n'est pas sans rappeler le « Johnny B. Goode » de Chuck Berry) y côtoie un blues lourd et pesant comme dans « Been down so long », à l'étonnante progression ; et le « Crawling king snake » de John Lee Hooker ; le R'n'B lui aussi est présent avec « The WASP » et « The changeling », où Krieger fait une magnifique démonstration de ses talents à la wah-wah ; et puis il y a « Love her madly », typique des Doors, et les deux splendides morceaux que sont « Riders on the storm » et « Hyacinth house », réellement poignants. Ce qui frappe, tout au long de ce dernier disque, c'est la cohésion dont les Doors font preuve ; rien ici n'est approximatif : les parties de piano et d'orgue de Ray Manzarek se sont enrichies considérablement, donnant au groupe un son plus étoffé sur lequel Morrison « pose » une voix énorme (« Been down so long », « L.A. woman »). Jamais il n'avait aussi bien chanté, Morrison...

Comme sur chaque album des Doors, on trouve sur « L.A. woman » quelques auxiliaires : il y avait déjà eu Harvey Brooks, Curtis Amy, Ray Neopolitan, Lonnie Mack ; cette fois-ci ce



sont le bassiste Jerry Scheff et le guitariste Marc Benno, vieil ami de Leon Russell avec lequel il enregistra « Look inside the Asylum Choir ». Scheff et Benno resteront peut-être comme les invités les plus efficaces qu'aient eu les Doors ; de toute manière, ils auront été les derniers... Les plus nécrophages d'entre vous ne manqueront pas de fouiller attentivement le contenu de « L.A. woman » afin d'y trouver des « signes », des « preuves » de la fin prochaine de Morrison ; ils en trouveront : le leader des Doors s'était fait depuis longtemps une compagne de la Mort et il ne se privait pas d'en parler... Ainsi « Hyacinth house », où il chante « I'll say it again / I need a brand new friend. The end »... le tambourin qui tombe à la fin de « Been down so long »... l'orage sur lequel se termine « Riders on the storm », le dernier morceau de l'album... Mais tout cela DOIT être considéré comme normal : les Doors enregistrèrent « L.A. woman » dans la joie ; Elektra avait mis à leur disposition un studio particulier qu'ils baptisèrent le Doors Workshop... Morrison, plus que jamais, avait envie de vivre : il déclarait fréquemment qu'« il vivrait centenaire » et était très heureux de quitter Los Angeles pour Paris où il allait écrire son livre. Et puis il est trop facile de faire d'un mort un héros... — YVES ADRIEN.

VELVET UNDERGROUND

ANDY WARHOL'S VELVET UNDERGROUND FEATURING NICO. I'm waiting for the man. Candy says. Run, run, run. White light/white heat. All tomorrow's parties. Sunday morning. I heard her call my name. Femme fatale. Heroïn. Here she comes now. There she goes again. Sister Ray. Venus in furs. European son. Pale blue eyes. Black angel's death song. Beginning to see the light. METRO 2.626 001/2 X 30 cm (Polydor, importé d'Allemagne).

Il faisait très chaud, trop chaud sans doute, et l'air irrespirable devenait eau, dès qu'il touchait/engloutissait quelque chose. Tout suintait, et tous regardaient fixement, hagards, cette fille qui dansait, ces mouvements saccadés, ces gestes de somnambule. Dès les premiers accords, elle avait frémi, devinant sans doute que cette musique était pour elle et allait devenir l'un des moments les plus exaltants de sa jeune vie. La cadence monocorde des accords lui indiquait que ce morceau allait durer, durer très longtemps, et ses jambes fines dessinèrent d'emblée les figures brèves qui lui permettraient de tenir le rythme qui, déjà, se révélait en fait infernal. Surtout avec ces redoublements de la rythmique qui la forçaient à casser son allure, avant que de repartir, comme auparavant, guidée par la guitare, ou par la voix, on ne le savait trop, et il était bien difficile de comprendre ce qui conduisait ses pas. Et vinrent les soli de guitare, et elle ne put que bondir sur cette succession échevelée de notes horriblement distordues, mais ce fut pire, encore bien pire, lorsque surgit le cauchemard des sonorités du violon alto électrique. Enfin, par miracle, elle ne manqua pas la reprise, et on vit même un rictus/sourire heureux lorsque Lou Reed recommença à chanter, plus fort, plus vite, et la musique aussi était plus forte, elle allait plus vite, et la jeune fille plongeait avec délices dans cet enfer de sons, un paroxysme électro-acoustique glacial, parfaitement contrôlé par ceux qui le produisaient. L'accélération sournoise du rythme en était le témoin : elle ne s'aperçut pas immédiatement que la vision de son corps devenait trouble aux yeux des spectateurs, tellement il virevoltait. Toute entière au cœur de la musique, elle ne s'aperçut pas tout de suite que « Sister Ray » était fini. Elle s'immobilisa enfin, dans un épais silence, regarda autour d'elle, totalement désemparée, se saisit la tête à deux mains, tomba, masse pitoyable, et s'évanouit en pleurant. J'ai longuement regardé, stupéfait, le disque qui continuait à tourner, et, depuis, le Velvet Underground est

pour moi un sujet de frayeur quasi-mystique. Du moins, le Velvet Underground de cette époque, celui dont l'aventure est retracée dans ce double-album, composé d'extraits des trois premiers LP du groupe, respectivement intitulés « The Velvet Underground & Nico », « White light/white heat » et « The Velvet Underground ». On ne trouve aucune plage du dernier disque, « Loaded », édité par Atlantic-Cotillion. Si l'on donne à chaque plage de ce double-album le numéro chronologique du disque dont elle provient, cela donne : 1, 3, 1, 2, 1, 2, 1, 1, 2, 1, 2, 1, 3, 1, 3.

Nico quitta le Velvet après l'enregistrement du premier disque, duquel on ne retint pendant longtemps que le fameux « Heroïn » qui fit certainement plus de tort que de bien au groupe. Sterling Morrison, le rythmique du Velvet, assure que des types venaient les voir et leur déclaraient qu'ils s'étaient mis à l'héroïne après avoir entendu cette chanson, que les musiciens tentèrent de renier par la suite mais il était trop tard. Le Velvet Underground était déjà la Honte de l'Amérique. C'est le groupe/produit de Métropolis, cette gigantesque ville de cent millions d'âmes qui part de Boston et va jusqu'à Philadelphie. La côte est des États-Unis ; et ses horreurs. Ces gens qui vivent d'une façon inhumaine, dans le chaos, perdent à jamais leur identité, toujours trop faibles pour la reconquérir. Le Velvet fut l'un des premiers groupes de rock de cette région et, à ce titre, il la représente parfaitement, avec les Fugs, peut-être, mais les Fugs appartiennent à un autre domaine et, d'ailleurs, qui se les rappelle encore ? Groupe de rock authentique, tel est donc ce Velvet Underground qu'il n'est jamais trop tard pour découvrir, sans doute même est-ce seulement maintenant que l'on peut le comprendre en toute connaissance de cause. Il fut créé par Andy Warhol, lui aussi la Honte de l'Amérique, car les Américains n'aiment pas que l'art (auquel on ne peut barrer la route) s'empare des tares de leur civilisation. Et Warhol n'a jamais travaillé que sur les erreurs

JB200.
Guitare basse en bois massif avec manche long réglable et touche en palisandre de Rio.
Un instrument très équilibré pour une facilité de jeu.
Équipé avec les prodigieux micros BENEDETTI étudiés spécialement pour la guitare basse.

JACOBACCI
7 rue Denis, Paris 20e
Tel. 636.99.59

PARIS EST MUSIC



Un coin du rayon « Batteries et percussion »

le Super-Marché de L'INSTRUMENT DE MUSIQUE

plus de 1000 m² d'exposition



Un seul but, toujours mieux vous servir:

- Un choix toujours plus important.
- Une équipe de spécialistes soucieux de vous conseiller.
- Un service après-vente rapide et efficace.
- Des ateliers de réparations dans toutes les spécialités.
- Une assurance gratuite "Tous Risques" pour professionnels.

Tous les jours ouvrables
de 9 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 19 h 30

NOCTURNES Mercredi et Vendredi jusqu'à 21 h.

26, rue Robespierre - MONTREUIL

Tél.: 808.18.50

Métro Robespierre

DAVOLI CASSE LES PRIX

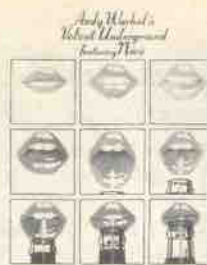
le 3 corps 100w avec distorsion
reverb écho 2700 f



Consultez votre revendeur
offre limitée à septembre et octobre 1971

VOUS POUVEZ L'ESSAYER CHEZ LES MEILLEURS REVENDEURS D'INSTRUMENTS
Documentation sur demande

GAFFAREL MUSIQUE DISTRIBUTEUR NATIONAL
3, rue Guy-Mocquet, 13 Marseille Téléphone: (16.91) 48.34.24
18 bis, rue de Bruxelles, 75 - PARIS-9 - Téléphone: 874.40.03



du monde dans lequel il vit, et contribue à son assainissement, devenant de jour en jour plus connu, plus important. Que le Velvet n'ait été au début que la créature de Warhol ne laisse que peu de doutes, mais là où son talent en tant que groupe de rock se manifeste, c'est lorsque l'on est à même d'écouter sa musique, laquelle dura et progressa longtemps après la rencontre avec Warhol, bien après 1965, et elle ne perdit jamais ses caractéristiques originales. Même ce troisième album, qui dépeint nombre des fans du groupe. La violence d'antan apparaissait gommée, le groupe semblait assagi; et ce n'est qu'après plusieurs auditions que l'on comprend que tout est là, toujours, et que seuls les modes d'expression ont changés. La forme (musique) a cédé la place au contenu (paroles), et les musiciens ont maintenant des préoccupations esthétiques vis-à-vis de leur musique. Ils la veulent plus belle, et cela leur sera reproché, on estimera que le Velvet doit être violent et sa musique, incontrôlée. Ce qui n'a jamais été exact, le Velvet des premières années étant au contraire une machine parfaitement consciente (ou parfaitement dirigée), et pour cette raison elle était formidablement efficace. Ils avaient tous compris l'énorme ville (New York/Metropolis), mais ils la ressentaient à fleur de peau, produisant pour cette raison ces sons épuisants. Rien n'est plus déprimant

que la musique du Velvet, que ce rock dépourvu de swing, d'où la plus infime trace de chaleur est absente et même inconcevable. On ne trouvera dans ce disque aucune chanson vraiment gaie. Elles sont parfois ironiques, mais cette ironie ne prête pas à sourire. Le rire s'arrête net, toujours, parce que le violon de John Cale grince effroyablement, l'immuable accord de S. Morrison sonne, de plus en plus menaçant. Ou bien, hurlent tous les instruments qui dérapent dans un glissando qui vous plonge dans une panique soudaine, comme lorsque les sirènes d'une ville se déclenchent au moment où vous ne vous y attendez pas. Cela rappelle aussi les Stukas, pendant la guerre (N.B.: j'ai vu des films...). Le truc auquel on ne peut échapper, mais que l'on écoute jusqu'au bout, en sachant que l'on va se faire peur. Une attirance morbide pour Lou Reed, Jonn Cale, Morrison, Maureen Tucker ne tardera pas à s'emparer épisodiquement de vous. John Cale partit avant le troisième disque, et fut remplacé par Doug Yule. Et Reed a disparu, il y a quelques temps, englouti par Métropolis qui finit toujours par avoir le dernier mot. Au fil des années, elle a réussi, cette énorme ville, à affaiblir ce groupe qui la rongait au moyen de sons, au moyen de ces vibrations sèches, aussi dures que son béton. Un double-album grâce auquel chacun pourra, quand il le voudra, faire retentir cette grande clameur blanche, métallique et glacée. Le Velvet Underground est le seul groupe connu qui ait réussi à faire du rock'n'roll une musique de Blancs, le seul qui n'ait jamais eu besoin de se référer aux Noirs. Son feeling lui appartient, son domaine est ailleurs, et il faut le connaître, indispensable qu'il est à la compréhension automatique de ce qui va se passer, bientôt. — JACQUES CHABIRON.

RÉFÉRENCES

Voici, provenant des catalogues ATLANTIC, WARNER, REPRISE et ELEKTRA, une liste non exhaustive des albums sortis ou sortant prochainement chez KINNEY FILIPACCHI MUSIC. Les albums précédemment parus dans notre pays sont mentionnés ici avec leur nouvelle référence.

ATLANTIC
Led Zeppelin II (40.031); Crosby, Stills and Nash (40.033); Déjà vu (40.267); Ray Charles Story: Vol II (40.265) et Vol III (40.266).

WARNER
Grateful Dead: Live Dead (66.002-double), Workingman's Dead (46.049), American beauty (46.074); Van Morrison: Moondance (46.040), VM, his band and the streetchoir (46.066); James Taylor: Sweet Baby James (46.043); Best of Peter, Paul and Mary (46.051); Curved Air: Air conditioning (46.081).

REPRISE
Neil Young: 1st album (44.053), Everybody knows this is nowhere (44.073), After the gold rush (44.088); Joni Mitchell: Ladies of the canyon (44.085); Mothers of Invention: Weasels ripped my flesh (44.019); Family: Music in a doll's house (44.057), Family entertainment (44.069), A song for me (44.104).

ELEKTRA
Doors: 1st album (42.012), Soft parade (42.079), Morrison Hotel (42.080), Absolutely live (62.005 1/2 - double); Love: Revisited (42.091); Stooges: Fun-house (42.055); Tim Buckley: Goodbye and hello (42.070); Tom Rush: Classic Rush (42.073); Tom Paxton: The complete Tom Paxton (62.004-double); Incredible String Band: U (62.002-double). — YVES ADRIEN.



SALLE DES PAS-PERDUS - Tél. 878-41-69
GARE DU NORD - PARIS (10°)

Actuellement, vente promotionnelle sur toutes les GUITARES.
Venez nous consulter, vous serez agréablement surpris...



VOTRE

HARMONICA C'EST UN HOHNER



télegrammes

(suite de la page 3)

Grape, sous sa formation originale, a signé avec Warner Bros qui en sort prochainement le premier LP sous cette marque ■ **Johnny Winter** est entré dans une clinique psychiatrique; il a déclaré qu'à sa sortie, il se produirait tout seul sur scène, avec pour tout accompagnement une guitare sèche ■ **Dix-huit mille personnes** pour l'unique concert donné au Madison Square Garden de N.Y. par **George Harrison** qui dirigeait une jam-session dont les invités étaient Ringo Starr, Leon Russell, Bob Dylan, Eric Clapton, Klaus Voorman, Billy Preston, Jim Keltner, le groupe Badfinger, une section et cuivres et un chœur. Les **bénéfices** de ce concert et du film qui en sera tiré iront aux **Nations Unies** pour l'aide aux réfugiés ■ **Huit tonnes** de matériel, dix road managers, light show, **moog**: la tournée des Who s'annonçait on ne peut mieux; géante, même. Un incident, et la pluie, ont quelque peu terni la joie du succès remporté par le nouveau show des **Who**. Quelqu'un s'est en effet fait assassiner devant l'entrée de Forest Hills, N.Y., où les Who débutaient cette tournée américaine. Commentaire de Towshend: « Je ne pense pas que cela soit dû au concert lui-même, ce drame aurait pu survenir lors de n'importe quelle autre manifestation. Mais le rock est tellement malmené en ce moment, avec toutes ces implications politico-sociales... il est le point de concentration des maladies de la société » ■ **Led Zeppelin** est ici depuis le 19 août ■ Un bras cassé, nez itou, contusions multiples: **Chuck Negron**, principal chanteur de Three Dog Night, a néanmoins tenu à faire son truc habituel lors d'un concert que devait donner le groupe à Dallas, devant 35 000 personnes, deux jours après avoir été victime de cet accident. Bien qu'il ait refusé tout médicament/calmant, pour ne pas nuire à l'organisation du show, il paraît que ce fut sa meilleure performance scénique et vocale. Il s'évanouit, à peine le rideau baissé. Un bel exemple de professionnalisme ■ Jim Morrison laisse trois millions de dollars à sa femme: « **L.A. Woman** » est le 6^e « **LP Or** » décerné aux Doors, et « **Doors 13** » sera bientôt le 7^e ■ « **Bark** », le nouvel album du **Jefferson Airplane** doit être sorti, à l'heure actuelle. Il est le premier disque à paraître sous le label « **Grunt** », fondé par le J.A. et distribué par RCA; les enregistrements de l'Airplane, ceux de Hot Tuna, ceux de Kantner et Slick y paraîtront; un signe de **bonne santé** pour un groupe dont on avait un peu trop vite annoncé la fin ■ Dernière minute: **King Curtis** assassiné à coups de couteau à Harlem le Samedi 14 Août ■ **James Brown**, lui, a quitté King Records pour Polydor ■ **James Williams Guercio**, producteur de Chicago, s'occupe également d'un trio appelé « **Mamdusa** »: ventes assurées! ■ Et l'on a proposé 50 000 dollars à **Bill Graham** (propriétaire des défunts Fillmore) pour ses mémoires qu'il n'a encore pas écrites ■ **Neil Young**, remis de ses ennuis de colonne vertébrale, s'est produit avec un petit groupe dirigé par Jack Nitzche. — JACQUES CHABIRON.

COURRIER

(suite de la page 29)

poète. Je crois qu'il a été déçu de devoir vivre dans une société qui dévore la pureté, la beauté de la vie. Puisque cette vie ici-bas lui était invivable, il lui fallait imaginer que la seule vie, la vraie vie est dans la mort (« The celebration of the lizard »). De toute façon, Jim restera incompris, et je ne prétends pas l'expliquer. Toujours sa voix et sa puissance dyonisiaque (si je puis dire: il faut reconnaître Morrison dans le monstra barbu, satyre, etc...) fulgurent dans ma mémoire. Comme la perforent les notes brûlantes jaillies de la guitare du pauvre Jimi Hendrix. Merci quand même à Paringaux. J.-C. Poplimont, 326 Shape, 78 - Saint-Germain-en-Laye. P.S.: En fin de compte, vous avez bien fait d'être discrets. Jim Morrison est mort, et c'est tout. Ça sera toujours tout. P.P.S.: Autre chose, par scrupule: vous avez raison, Grand Funk est un groupe absolument nul.

Hard Rock

Je ne vous écris pas pour vous dire uniquement que vous êtes le meilleur canard mais pour mettre les choses au point: Etes-vous Rock & Folk ou Folk & Rock? Dans presque tous vos articles consacrés aux groupes de rock, vous crachez dessus. Aussi je prends six exemples avec votre avis puis le mien. Grand Funk: C'est de la m... Mark Farner est grotesque et joue mal, Mel Schacher idem et Don Brewer est un clown. C'est une musique barbare, laissons les douces mélodies prendre leur place. Eh bien non, je dis! Place aux groupes de hard rock et laissez tomber les chanteurs guimauves (devinez qui). Grand Funk a un jeu de scène formidable, qu'on se le dise. Deep Purple: Ian Gillan ressemble à un gros nounours sur scène, Ritchie Blackmore joue trop vite, John Lord bousille ses orgues tellement il les maltraite et patati et patata. Et alors? Ritchie a bien raison de démontrer qu'il sait manipuler sa guitare comme il le veut. Quant à Ian, je voudrais vous voir à sa place. Humble pie: Groupe médiocre, Steve Marriott n'est plus ce qu'il était. C'est drôle. J'ai entendu dire qu'ils étaient en

progrès, ainsi que Steve. Led Zeppelin: Ils sombrent dans la musique sauvage, c'est dommage. Aïe! Aïe! Aïe! Eux aussi maintenant sont attaqués. Mais moi je les encourage, et je traite de c... celui qui a dit que c'était l'équivalent de Mlle Mathieu en Angleterre. Ten Years After: C'est dommage, Alvin Lee suit le même chemin que Blackmore. Vlom! Ça recommence, on est triste parce que Alvin arrive à être plus rapide sur sa guitare. Et alors?... CSN & Y: Ah, quel admirable groupe! Crosby le poète, Still le meilleur, Nash le virtuose, Young l'admirable! Vous voilà tous pâmés devant ces quatre fantoches qui ne vont pas tarder à se séparer, ouf. Oh, je sais, vous allez me répondre: Le rock est facile à jouer. Si vous croyez que l'organiste de CSN & Y se casse la tête en appuyant alternativement sur une touche puis sur l'autre? Pour vous, c'est admirable. Et quand on pense à Ritchie Blackmore qui torture sa guitare. Cependant, votre journal est un bon journal et merci pour l'article sur les Who et les Doors. Si ce n'est pas trop vous demander, j'aimerais que vous publiez ma lettre. P.S.: C'est toujours la même chose, il a fallu que Jim Morrison soit mort pour qu'on trouve un article sur lui. Gabriel Patrick, 136, rue Agbelin, 95 - Argenteuil.

G.F.R.

Voici maintenant un an que je déguste les bons et moins bons papiers que vous publiez dans votre canard. Un an! Peu de temps en vérité! Suffisamment cependant pour remarquer que si les idées que véhicule la « pop » sont toujours brillamment traitées par les sieurs Paringaux et Alessandrini (un peu déconnards de temps en temps, cela écrit sans méchanceté aucune d'ailleurs), je regrette que l'on ne s'attarde pas plus sur la musique proprement dite. Seulement voilà, chacun ressent la musique selon sa sensibilité et il est très difficile d'être objectif, d'où le gros problème des critiques de disques.

Tous les « un peu musiciens » ne seront pas d'accords pour dire que le groupe... fait de la meilleure musique que le... mais il est certain que tous marquent la même incompréhension devant un comme qui dirait certain phénomène social qui nous vient des USA, sous-sous-produit de Lord Sutch ou de Led Zeppelin, j'ai nommé: Grand Funk Railroad.

J'ai lu dans le courrier du n° 55, à propos de ce G.F.R., des choses qui me font rigoler et chialer à la fois. Mais d'abord, est-ce que le petit révolutionnaire qui vous a écrit cette apologie d'un sous-groupe US a pris le soin de

se placer des tampons dans les oreilles avant d'analyser un tant soit peu le contenu musical de « G.F. Live » et « Closer to home »?

Je dois vous avouer que j'ai tenté de trouver le petit quelque chose (phrase démontrant chez Farner une certaine habileté technique ou une quelconque imagination musicale) qui m'aurait disposé à considérer G.F.R. comme un groupe mauvais mais en voie de sensible amélioration. Ce détail-là n'existe pas. Le travail (!) du batteur est un « martèlement obsédant ». Le bassiste, soucieux de se perfectionner, fait des gammes — Non! Monsieur Schacher! Pas ici! —; Farner lui, tire des trucs totalement éculés de son instrument (le genre de trucs qu'Alvin Lee joue à trois cents à l'heure, seulement Lee sait le faire et cela constitue toute la différence entre les deux solistes).

L'ensemble possède quelque chose de froid et d'inhumain, la puissance infernale des amplis ne suppléant pas au manque de musicalité et de technique. G.F.R. joue des thèmes simples et ayant servi: nouvelle preuve que le groupe est incapable d'invention et une nullité sur le plan technique, autrement dit les membres du G.F.R. ne sont ni des musiciens (Zappa) ni des virtuoses (exemple célèbre: Keith Emerson) et ce n'est pas la conclusion d'un critique chenu, mais celle d'un mec qui vit dans la musique depuis quatorze berges et qui pense tout de même pouvoir reconnaître la bonne musique et la merde.

« G.F. c'est glacé ». Tout musicien qui se respecte sait qu'une musique sans nuances est suprêmement emmerdante et alors survient soit le bide le plus total soit la plus grande réussite lorsque le volume réussit à faire monter la tension du public, et G.F. y parvient, pensez donc, avec 7 000 watts (puissance déterminée à Atlanta).

G.F. (là, je maintiens ma position) fait partie du plan de récupération de la jeunesse, sa « violence extraordinaire », comme tu le dis si bien n'a pour but que de faire se défouler les jeunes pour mieux les entortiller après. « Donne un jouet à un môme et tu en fais tout ce que tu veux ». Voilà le plan des maisons de disques... et peut-être d'autres que tu ne crois pas dans la combine.

Ah! J'oubliais un truc qui m'a paru succulent dans ta bafouille: Grand Funk n'est pas esclave de son matériel, les enfants! Farner a, par deux fois, vous m'entendez, il a... frappé un;... y à l'aide de sa ...er (indiquez la marque de votre choix).

C'est pas une preuve ça, mon petit, ce qui en serait une, ce serait d'amener un VOX AC30 (tu sais! 30 watts) sur scène et que Farner essaie de ne pas paraître trop ridicule en jouant sur ce modeste ampli. Envisage cette hypo-

thèse et tu sentiras la portée de l'énormité que tu as écrite.

Ceci écrit, salut à toute l'équipe de R & F. So long, man.

Un pauvre snobard de bassiste qui est dingue de Zappa, Hendrix, Grateful Dead, Seatrain, Pink Floyd et... BRAHMS!!!

John, 217, rue de Coquelet, 5004, Namur, Belgique.

Les Belches

Salut Boys. J'habite en Belgique. Bon, faisons le point sur R & F. On ouvre le journal et généralement les 25 premières pages sont consacrées à la vie musicale française. Je lis ces pages avec autant de plaisir que je lis les suivantes, sur l'actualité internationale. Voilà pour Rock & Folk. Passons à autre chose. J'habite en Belgique et je vais évidemment prêcher pour ma chapelle. Je conseillerai à Messieurs Paringaux, Chabiron et consorts de venir faire un petit tour chez leurs voisins du Nord. Vous en reviendrez étonnés. Car dans votre journal, depuis que je le lis (et ça fait déjà pas mal, 35 F par mois), pas un seul mot sur les « Belches ». Ici, nous ne sommes plus au temps de l'accordéon et de la valse musette. Les festivals fleurissent comme pâquerettes en été, et au moins les petits voyous « Free music pour everybody et vas-y, démolis tout » n'existent pas. Nos groupes sont excellents (pas tous, évidemment) et leurs efforts sont méritants. Car pour ma part, chez vous, j'apprécie Zoo, Daydé et Magma, quant au reste, ils feraient bien de venir prendre des leçons par ici.

Des groupes comme Jenghiz Khan, Kleptomania, Laggar Blues Machine, Hiroshima, Aikham, Recreation... méritent bien que l'on vienne les écouter. Ici, je dois faire une petite parenthèse à ma déclaration d'il y a quelques lignes, car en relisant le n° 51, du mois d'avril, je vois que vous consacrez quinze lignes de la 2^e colonne de la page 21 à Carriage Company. Bref. Malgré cela Rock & Folk est un journal formidable. Vos articles sont géniaux, surtout ceux d'Alessandrini, malgré que je doive souvent recourir au dictionnaire pour comprendre le sens de certains mots. L'article sur Andy Warhol est sensass aussi. Et à propos de lui, mes plus vifs remerciements à Paringaux, Alessandrini et Chabiron, qui m'ont fait découvrir il y a un an Velvet Underground et Captain Beefheart. Et ici je lance un avis à tous les gars, français, belges, pakistanais ou chinois qui apprécient ces artistes. Ils peuvent m'écrire, et l'on pourra mettre en commun nos impressions. Amicalement. Pierre Burggeman, 50, rue Edm.-Rostand, 1070 Bruxelles.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK à l'ancien tarif (France: 30 F Étranger: 40 F) pendant an et recevoir gratuitement pour chaque abonnement d'un an, six numéros anciens (liste des n° disponibles page 74):

Nom:

Prénom:

Adresse:

Je verse la somme de:

aux Éditions du Kiosque, 14, r. Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

ubiquitous sounds

CARLSBRO

CARLSBRO

la nouvelle
série
**Ubiquitous ?
FANTASTIQUE !**
3 corps twin
**Ubiquitous
120 watts
compact 4390 F**
3 corps soliste
**240 watts
Ubiquitous normal
5960 F**
3 corps basse
**240 watts Ubiquitous
normal 5685 F**

CARLSBRO

VOUS POUVEZ L'ESSAYER CHEZ VOS MEILLEURS JOUILLIERS D'INSTRUMENTS
Documentation sur demande
GAFFAREL MUSIQUE DISTRIBUTEUR NATIONAL
3, rue Guy Mocquet, 93 Marais-la-Tour - Téléphone (15.91) 48.34.24
18 bis, rue de Bruxelles, 75 Paris 8 - Téléphone : 874.40.03

actualités

suite de la page 15

book », d'Abbé Hoffman, est un petit précis pour « s'en sortir », vivre marginalement (loger gratuitement, se nourrir, voyager, etc.), synthèse de tous les « trucs » qui permettent de vivre en parasite dans une société d'abondance. « We are every where », de Jerry Rubin a été écrit en prison ; c'est son journal, où il passe en revue tous les aspects cachés du procès, en évoquant tous les mouvements de libération aux États-Unis (Weathermen, Black Panthers, Women's Lib, etc.). Comme son premier livre, « Do it », c'est une profession de foi yippie, abondamment illustrée par des documents photo-

graphiques. Communiqué du jazz club d'Annecy, recopié tel quel : « Suite à tes offres dans Rock & Folk : envoi-nous toutes les adresses de gens qui manquent de salle, notamment en province, de ceux qui veulent travailler... On risque d'avoir des moyens étonnants en France pour le genre d'animation qu'on fait. On peut tout faire : cinéma, concerts, projections, bibliothèques, théâtre, free press, etc. » Pour prendre contact : Annecy Action Culturelle, 5, Rue de la Préfecture ou 10, Chemin du Maquis, 74-Annecy. — PAUL ALESSANDRINI.

QUELQUES IMAGES DE PLUS...



MICK JAGGER REGARDANT ALTAMONT
Qui est déguisé ?

Trois morts : un drogué et deux noyés. 30 blessés. C'est le bilan d'un festival américain tenu dans une petite île du Mississippi, non loin de la Nouvelle-Orléans. L'arsenal des voyous qui ont voulu « faire le service d'ordre » se composait de couteaux, de matraques, de chaînes et même de fusils. John Sebastian, Chuck Berry, Eric Burdon, Delaney and

Bonnie, Stephen Stills s'étaient dérangés pour jouer à cette fête gratuite organisée par une association mystique, « Celebration of Life ». Des caméras ont filmé cet événement. Et l'on en arrive à se demander si, aujourd'hui, les rassemblements de pop music ne sont pas uniquement des prétextes pour réaliser des films. Depuis la tempête de « Wood-

stock », les cinéastes et leurs producteurs se jettent sur le moindre concert en plein air en espérant bien fort qu'un grave accident s'y produira. Rien ne coûte moins cher à réaliser qu'un tel film. Même en employant des dizaines de techniciens car ils ne sont payés que deux ou trois jours. Le grand travail est au montage, quand il s'agit de créer l'ambiance de la fête ou plutôt de la repenser en fonction du besoin du grand public. Vu d'Europe, on oublie trop facilement qu'il ne s'est écoulé que 4 mois entre les envolées lyriques de Woodstock (août 69) et les coups de couteau des Hells Angels à Altamont (décembre 69). Le film sur cette issue dramatique de la tournée des Rolling Stones aux États-Unis a été montré par la Fox, cet été, sur toutes les plages de France. « Gimme Shelter », des frères Maysles, est un film dur. Les jeunes que l'on y voit ont la tête de ceux que l'on rencontre tous les jours. Et, contrairement au montage de Woodstock, celui-ci qui montre la foule californienne ivre de vin et de violence, est sans concession. Dans « Woodstock », on ne voyait que des têtes d'anges, blondinets roses et jeunes filles en fleurs. Ici, les rêves de certains drogués ont des couleurs de cauchemars et la nudité féminine a des allures de cellulite. Ce n'est pas non plus anti-jeunes. Masquer la vérité, voilà le piège. Mick Jagger est ramené au rang d'un petit garçon comme les autres, non pas à celui d'une idole insensible. Le chanteur des Stones, mieux que quiconque, connaît ce besoin métaphy-

sique d'exhiber sa véritable nature. La violence de l'artiste Jagger n'est-elle pas la même ou du moins, n'a-t-elle pas les mêmes origines que celle de cet Ange de l'Enfer ? Qui est déguisé, qui joue le psychodrame ? Tous deux, l'artiste comme le voyou, se battent avec les mêmes armes, celles de la révolte contre un monde qui, depuis Nietzsche, a perdu (un ou plusieurs) dieu. Le général Clément, instigateur du festival d'Aix-en-Provence, l'été 70, a écrit un livre (dont je n'oserai ni citer le titre ni l'éditeur) dans lequel il dit en gros que les feux de camps hippies lui rappellent les bivouacs de l'Indochine. Le Peace Brothers est, pour lui, un mot de passe qui aurait pu s'entendre dans les rizières. Contradictions ? Pas tellement, si l'on pense que le « boyscoutisme » a la même extériorité à gauche comme à droite. Daniel Szuster et Jean-Jacques Damiani ont tenté de faire un film du festival de Clément. Cela s'appelle « A cause du Pop... ». Là aussi, grâce au montage facile, on fait des rapprochements hâtifs. Entre les douches du festival et les lances d'incendie en mai 68 ; entre la foule amateur de musique violente qui lève les bras en l'air et les millions de Chinois qui brandissent le petit livre rouge ; entre les fans de pop et le fanatisme des Allemands sous Hitler. A vouloir trop prouver, on ne prouve plus rien. Les caméraman ont filmé le spectacle (Léonard Cohen, Johnny Winter, Mungo Jerry, Triangle, etc...) en dédaignant de jeter un regard sur l'ambiance du festival. — FRANÇOIS JOUFFA.

HEP !

Deux nouvelles rubriques apparaîtront le mois prochain dans les pages de Rock & Folk. La première, « Schooldays », sera plus particulièrement destinée à ceux qui sont intéressés par les concerts qu'organisent les facs, les grandes écoles et les lycées. Les organisateurs pourront nous écrire au journal afin de nous communiquer leurs programmes qui seront annoncés dans Rock & Folk (les programmes doivent nous parvenir au plus tard le 10 du mois précédent l'événement) et un compte rendu sera fait des mani-

festations les plus marquantes.

L'idée (la nécessité) de la seconde rubrique, « Erudit Pop » nous est apparue en lisant votre courrier et en constatant le nombre de renseignements d'ordre discographique et biographique auxquels vous nous demandiez de répondre ; il ne nous avait été que rarement possible de la faire jusqu'à présent, c'est pourquoi nous créons « Erudit Pop » où vous trouverez chaque mois les réponses aux questions que vous nous aviez posées. — Y.A.

VENTES

• V. disques Rock rarissimes. Lhermie, 186, rue Nationale, Lille.
• Part. possède mat. pour maquettes piano orgue. Sur place. Prix modique. Jendrot, 7, rue Baudun, St-Mandé.

• V. Orgue Continental 2 et Ampli Sound City: 6 300 F à débattre. Tél. 255.28.62. Jean-Luc le soir.

• V. Ampli Eko 50 W 850 F + Guit. Hofner 700 F. Tél. 333.66.73.

• V. Orgues Gem 1 clavier 5 octaves - 1 Ampli Gibson AG 30 avec vib. et réverb. - Guit. Framus 1 micro - Guit. Elite 2 micros. Tél. Zarathoustra 504.17.95 ap. 19 h.

• Vends orgue Vox, 2 cl. Tél. (35) 71.03.22.

• URGENT vds Orgue Parie à roues phoniques (syst. Hammond) 2 clav. pédalier, tirettes harm., prise et comm. Leslie. 3 jx. en perc., réverb. Nbx effets grâce à qques modif. (Leslie élect. 2 vit. p. ex.). Portable, 2 valises. B. ét. G. Duguet, 29, r. Custine, Paris-18^e Tél. 076.45.88, 19 à 21 h. ou h. bur. 326.98.50, poste 422.

• Vends Guitare électrique solo marque Galantis. S'adresser: M. Gambier Patrick, 31, rue Formagne, 93-Pantin (M^e Eglise de Pantin).

• Vds Marshall 100 watts Superlead. - Sono Marshall 100 W. - Fender Dual Showman. - Tête Dual Showman + Baffle Bassman. - Ampli Bass Carlsboro 100 watts + 2 Baffles 200 watts chacun. - Orgue Thomas Double Clavier Pedalos Bass Leslie incorporé. G. Cornélus, 4, rue Guillaume-Tell, Paris-17^e.

• Vds disques Rock'n'roll rares. Coupu, 29, bd d'Anjou, 35-Rennes.

• Vds 50 W bass FBT et 50 W solo FBT 1.300 F chaque. Tél. 907.65.39 le soir.

• V. Ampli Recta 80 W 3 corps. Etat neuf. 1 400 F. Decroix. Tél. 951.04.45.

• V. Ampli bass 150 W + basse Hofner 1 900 F; Congas Asba neufs + pieds + Etuis 1 000 F. Chailou, 8, rue des Grands-Champs, 78-Mesnil-le-Roi.

• Vds tête Bassman Fender 50 W: 1 000 F + Baffle 50 W: 600 F. Tél. 900.86.43 soir.

• Vds Ampli Solo 100 W 3 corps neuf 1 500 F Cpt + Gt Basse Bell b. ét. 500 F cpt. 076.50.73. (Charlots s'abst.)

• V. Fender Jazz bass c. neuve. Quet G., chemin des Dupines Impasse Nouvel n° 26, 30-Alès.

• Vd. Mat. 8 mois Marshall 3 corps 100 W: 7 000 F. Gibson S.G. Stand: 2 200 F (étui) Micro. Shure: 300 F. Chaunier, 133, avenue Berthelot, Lyon-7^e. Tél. 72.56.53.

• V. Professional. Piano Farfisa. Etat neuf, garanti, impeccable 3 800 F. Tél. 603.83.19 le matin.

• V. Sono 125 W Ampli et Table mixage neufs et transistorisés 2 colonnes 3 500 F. Tél. 325.21.92.

• V. urg. cse départ excel. mat. = tête bas. 200 W. réels 1 500 F. - 2 bfls. bas. (2 x 50 W) 2 400 F. - 2 têtes Solo. 100 W. 800 F., 40 W. + réverb. 400 F. - 2 bfls. 100 W. 1 300 F. et 50 W. 800 F. - 1 Fuzz 100 F. - 1 Distors. 100 F. - 1 Stratocast. + étui b. état 1 600 F. - 1 basse Violon + étui b. état 800 F. - Tél. 325.24.63. Poste 6246 Jacques. 10, rue Boieldieu, 91-Quincy-sous-Sénart.

• Vds 1 tête Sound-City 120 W neuve 2 000 F. 1 baffle bass 100 W Marshall 1 700 F. Tél. Daniel SEG. 74.57.

• Je cède: orgue Vox Super Continental. 2 claviers. Etat neuf. Prix 5 000 F. + Ampli Farfisa S. 40 1 000 F. (avec préampli gratuit). Ecrire: M. de Coudenhove, 26, rue de Bellevue, 92-Boulogne ou tél. 825.32.66.

• Vds F.B.T. 50 W bass: 1 300 F. Tél. 958.43.96 le soir.

• V. état neuf sous garantie. Ampli F.B.T. transistors 2 400 120 W et guitare Basae Gretsch. Tél. 875.20.28.

• V. FBT 50 W Bass. Etat neuf. Tél. 284.38.68.

• V. Ludwig complète 2 200 F. Callejon JM - 1, allée de la Massane, Bât. G. 34-Montpellier.

• V. Guit. Framus 2 mic. 400 F. Amp. Hohner 60 W (reverb-Vibrato) 1 000 F. Tél. 605.92.33.

• V. Batt. Premier bon état 1 800 F. M. Lacoste, 19, av. du Rôle, 94-Villeneuve-le-Roi.

• Les Amplis et Sonos WEM sont exposés et vendus par Cambron-Musique, 49, rue Cambron, Paris-1^{er}. Tél. 742.93.57.

• V. Gibson Stéreo 345 - 1 325 F. Gibson «Dove» - 1 325 F. Tom Arena. Tél. 970.29.65.

ACHATS

• Ach. Fender Strato ou Gibson. Tél. 900.86.43.

• Ach. comptant Rickenbacker basse ou Gibson EB3, avec étui, si bon état. J. Doucet, 69 b, rue de l'Hôtel-de-Ville, 85 - Les Sables-d'Olonne.

OFFRES D'EMPLOIS

• Sud Paris gr. Hard Rock amateur en formation cher. bassiste. Tél. 900.86.43.

• Orchestre cherche guitariste, bassiste, sax, chanteur. Début rapide. Rég. Paris. Tél. 970.16.20.

• Ch. guitariste chanteur et organiste. Tél. 357.64.08.

• Ch. saxo-ténor éven, chanteur galas suivis. Tél. 357.64.07.

• Gr. pop et théâtre expér. ch. batt. Tél. ODE. 61.50.

• Ch. batteur galas sept. 727.30.31.

• Important fabricant d'amplificateurs recherche agent technique AT2 AT3 pour fabrication. Poste de responsabilité. Ecrire au journal qui transmettra.

• Ch. Saxo + Tromb. + Tromp. pour Pop R'n'B. Variétés. Santiso, 20, r. de la Glacière 13^e.

DEMANDES D'EMPLOIS

• URGENT: Soliste et chanteur prof. poss. très bon mat. recherche orch. sérieux avec travail assuré rég. indif. Tél. 962.62.82 le matin.

• Guit. bon mat. Fender. Mi. Cher. Orch. variétés. Travail assuré région parisienne. Tél. 462.37.31.

• Guit. Mat. Gibson Vox. Cher. Orch. Variétés. Travail assuré. Région Parisienne. Patrick, 16 bis, avenue de l'Isle-de-France, Les Clayes/Bols-78.

• Bass. cht. cher. Gr. ou bons mus. P. former gr. (bon mat.). Tél. OBS. 08.61. 13 h 00 à 13 h 45. M. Lecoite.

• Chanteuse ch. bon orch. pop. St. Led Zeppelin - Who - etc. Ecr. journal qui transmettra.

• En fixe ou en dépan. pour Paris et Province. Organ. avec mat. Thoreux J.-Y. La Pierre Aigué, 91 - Etrecy.

DIVERS

• Renov. fabricat. baffles + g. Santiso, 20, rue de la Glacière - 13^e.

• Si vous aimez les groupes Pop, gagnez de l'argent pendant vos loisirs. Musique Association, 21, rue Auguste-Vittu, Paris-15^e. Tél. 566.54.39, 532.33.81.

Devenez un VRAI batteur. Leçons particulières de batterie.

Technique pure adaptée variétés et Jazz. Études de solos. M. Tarussio. Tél. 754.19.22.

• Devenir CHANTEUR (se) COMÉDIEN (ne). Voilà votre rêve. Débuts rapides. Nombreux galas. Form. début (tes). GALAS BEAUNE. MON 38-56 de 18 à 22 h.

• Loue studio de répétition à l'heure ou au forfait. Tél. 357.83.81.

• Important orchestre Variétés cède Car Citroën 1969, aménagé. 9 places assises + 1 couchette. Très volumineux compartiment matériel (environ 13 m³). État impeccable. Permis VL suffisant. Prix 25.000 F.

• Votre photo géante pour 21 F seulement. Faites agrandir en 60 x 40 cm vos meilleures photos. Négatifs, dessins et même extraits de journaux. Envoyer l'épreuve avec chèque ou mandat de 21 F et dans 4 jours vous recevrez votre Super Photo géante noir et blanc (original retourné), port GRATUIT. Photo Poster, 101, av. 1^{er}-Mai, 10-Troyes.

• MAGIC - MUSIC Disquaire Spécialisé Folk - Blues - Pop - Jazz Importation USA - GB Vente - Achat - neuf - occasion Tél. (78) 37.16.37, 69 - Lyon 14, rue Auguste-Comte 2^e

CHANT. Rééduc. voix, prép. aux disques, télé, Music-hall, mise en scène, formation complète. Breyer, WAG. 27-15.

• Leçons particulières par méthode moderne de: Batterie - Piano - Orgue électronique - Solfège - Théorie - Répétitions de groupes - Etude de tous les rythmes actuels. Enseignement d'orchestre pour tous instrumentistes. Préparation chanteurs pr disques et maquettes. Francis Vetti, B. P. 29, Saint-Mandé - 94. Tél. 328.81.24.

• Pour vos RÉUNIONS... pour vos BESOINS... **PUB-DISK VENTE** DISQUES TOUS PAYS Danse/Rock/Blues/Jazz/Slow Sud-Américains/Disques rares etc... Liste et rend. c/4 timb. Ecrire à R. POPECA, Bte Ple 363-02 à 75 - Paris-R.P.

ELECTRONIC-MUSIC Au service des musiciens professionnels et amateurs, 18, bd Marx-Dormoy, LIVRY - GARGAN, Tél. 927.29.42. Amplis GUITARES, ORGUE. Percussions toutes MARQUES. Occasions révisées - Garantie. STATION SERVICE - DEPANNAGE - AMPLIFICATEURS - Toutes marques. Ouvert du mardi au DIMANCHE MATIN - PARKING ASSURÉ - 10 min. de PARIS par autoroute A 3 Ouvert en AOUT.

12^e ANNÉE

Tous les vendredis en soirée au «GOLF DROUOT», 2, rue Drouot, Paris-9^e, le célèbre Tremplin des groupes amateurs et semi-professionnels, parrainé par «ROCK & FOLK», OFFRE au vainqueur, en plus des contrats obtenus sur place:

- Une séance d'enregistrement (trois heures);
 - Un disque promotion;
 - 50.000 anciens Francs.
- «DYNACORD» remet à chaque formation un diplôme-souvenir de leur passage au «GOLF DROUOT».

Nous mettons à votre disposition: la sonorisation chant (4 micros) Dynacord et 3 amplis Sound City.

ROCK & FOLK publiera la photo et la biographie du groupe «révélation du mois», afin d'intéresser un public plus large.

Inscription des orchestres: HENRI LEPROUX.

J. COLLYNS



CRAZY COLOR

Modulateur de lumière 3 canaux. Basse, médium, aigu. 3 x 800 W. Marche automatique ou manuelle. Prix: 450 F. T.T.C.



P. 1000

Projecteur de poursuite. Avec iris changement de couleurs 1.000 W.



MOVIE COLOR

Projecteur de forme mouvante à variations de couleurs. 500 W. Prix: 723 F. T.T.C.



N.C. 250

Projecteur de forme fixe et spot. 250 W. Prix: 286 F. T.T.C.



MINI CHROMOGRAPHE

Mini Projecteur de forme mouvante à variations de couleurs. 12 V. à transfo. incorporé. Prix: 491 F. T.T.C.



SPECTROFLUX

Super Projecteur de light show. 4 appareils en 1. Projection de: liquide organique. Programme polaire. Diapositives polarisantes. Diapositives conventionnelles. Puissances plein jour 250 W 24 V. lode. Objectif Zoom. Prix: 2.300 F. T.T.C. Avec tous les accessoires. Autre Modèle: MIROFLUX. Prix: 1.500 F. T.T.C.

MIROFLUX

Prix: 1.500 F. T.T.C.



CRAZY RYTHM III

Clignoteurs électroniques 3 canaux à vitesse réglable. 3 x 1.000 W. Prix: 395 F. T.T.C. Même appareil à un seul canal Crazy rythm I. Prix: 185 F. T.T.C.



VARIO 2000

Stroboscope de grande puissance. Deux projecteurs à battements alternés. Prix: 1.845 F. T.T.C.



CRAZY STROB

Stroboscope à circuits de commande intégrée. Prix: 677 F. T.T.C.



ACTIBUL

Projecteur de bulles. Prix: 798 F. T.T.C.



N.C. 125

Projecteur de lumière noire, grande puissance. Prix: 498 F. T.T.C.